

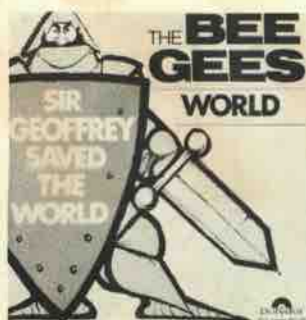
nouveautés

45 tours simples
avec pochettes illustrées

6^f.50



James Brown
"Get it together"
Polydor 421.164



Bee Gees
"World"
Polydor 421.163



The Cowsills
"The rain, the park
and other things"
M.G.M. 61.162

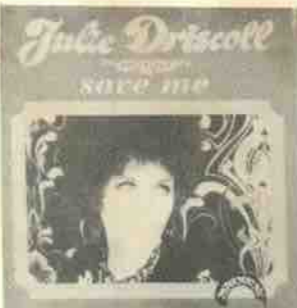


The Lovin' spoonfull
"She's still a mystery"
Kama-sutra 718.110

et sur
la nouvelle marque anglaise



DISTRIBUEE PAR POLYDOR S. A.



Julie Driscoll
& Brian Auger
"Save me"
Marmalade 421.165

RAPPELS



The Bee Gees
"Massachusetts"
Polydor 421.156



The Who
"I Can see for miles"
Polydor 421.160

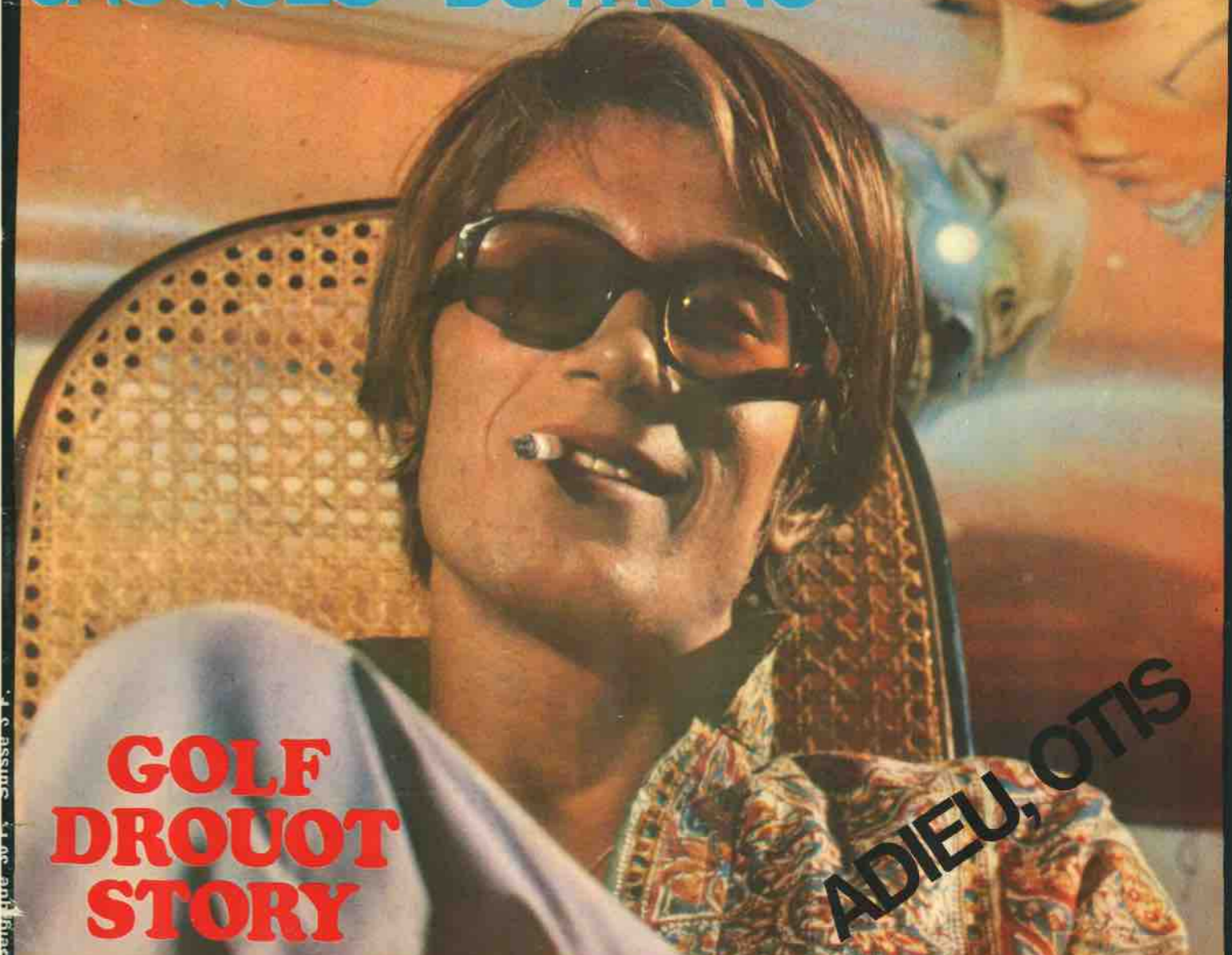
polydor

n° 14 janvier 68 2,50 f

rock & folk

POP MUSIC RHYTHM AND BLUES ET JAZZ

LES BEE GEES SERGE
GAINSBOURG LES SHOWS
PSYCHEDELIQUES JOHNNY
HALLYDAY SAM AND DAVE
JACQUES DUTRONC



GOLF
DROUOT
STORY

ADIEU, OTIS



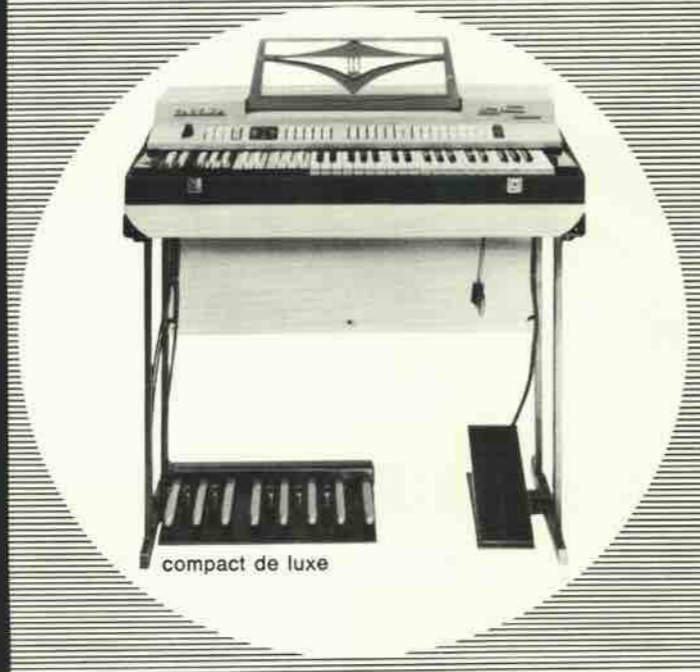
mini-compact



hagstrom 12 EXP



hagstrom-viking



compact de luxe

terrible!

farfisa

hagstrom

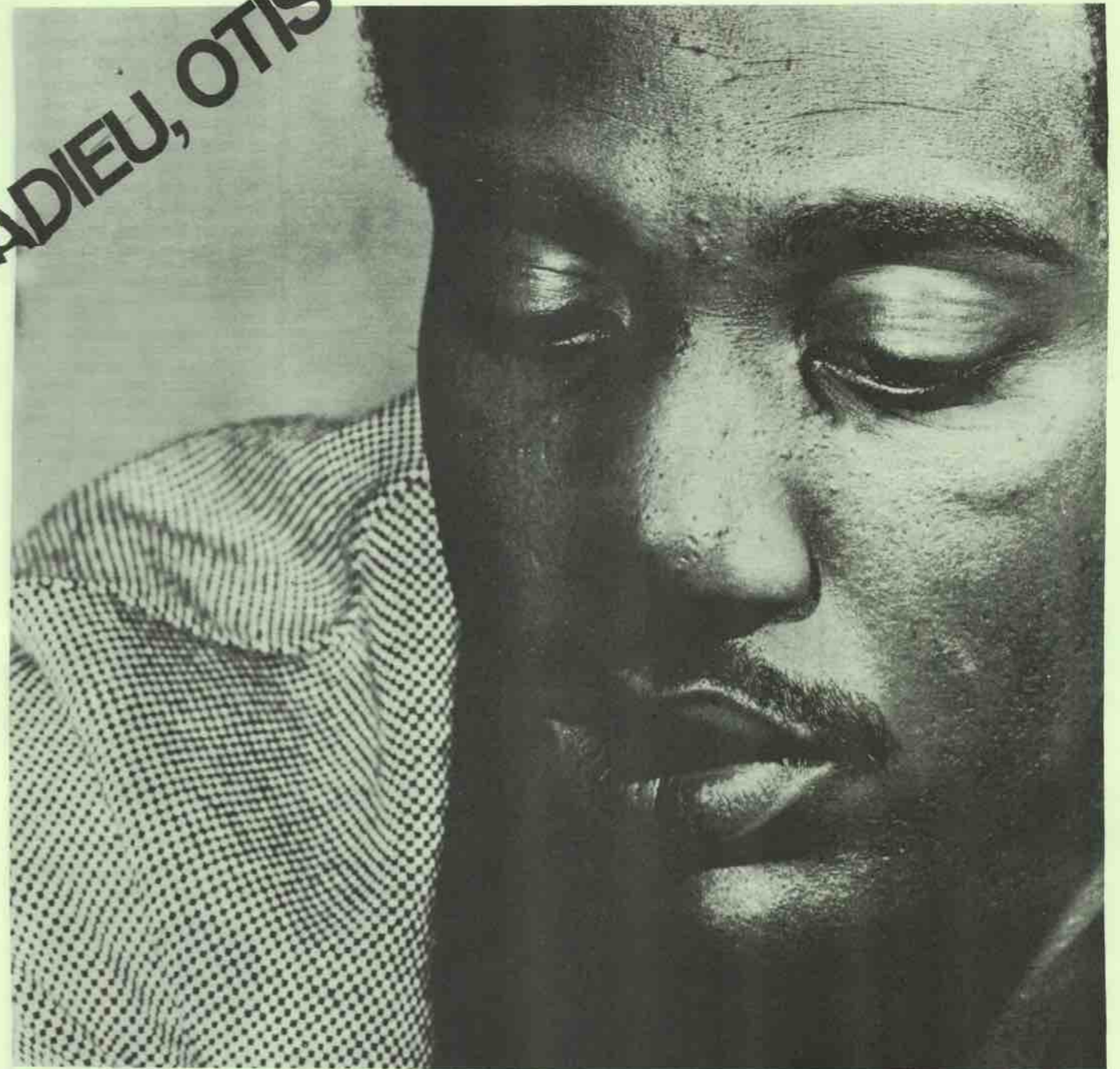
professionnels ou amateurs,
l'orgue électronique portatif farfisa
vous assure la réputation de la
plus importante marque mondiale,
par ses ventes,
sa gamme d'instruments,
ses prix de 3 105 à 5 190 f,
garantie totale
crédit longue durée.

guitare électrique :
la meilleure
expression musicale
de la qualité suédoise,
choix des matières premières,
 finition,
présentation,
garantie totale
crédit longue durée.

en vous recommandant de cette revue : documentation complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10^e - tél.: 770.17.18

ADIEU, OTIS



OTIS REDDING EST MORT : Le 10 décembre, l'avion qui transportait Otis Redding et ses accompagnateurs, les Bar-Kays, s'est abîmé à Madison (Wisconsin). Seul le trompette Ben Cauley a survécu à l'accident. Cette nouvelle a bouleversé le monde de la pop-music et du rhythm and blues. A Rock & Folk, nous aimions beaucoup Otis Redding, admirable interprète et homme de cœur. Le mois prochain, des témoignages viendront prouver quelle fut son emprise, combien on l'appréciait. En peu de temps, il avait su s'inscrire dans la lignée des John Lee Hooker et des Ray Charles ; à la suite de James Brown, il partit à la conquête du public français qui sut vite comprendre sa puissance de rythme, sa science de la mise en place et de l'orchestration, et surtout sa voix, proche du gospel song, enracinée dans le blues, habile sur la ballade. Otis, nous reparlerons de toi encore, nous essaierons de ne pas t'oublier dans ce monde où l'on ne sait pas toujours comprendre ceux qui ont le plus à dire.

Rock & Folk
Actualités
par
Jacques Barsamian,
Jocelyne Boursier,
Pierre Chatenier,
Philippe Kœchlin,
Michel-Claude Ramonet,
Jean Tronchot,
Jean-François Quievreux.



Hugues
Aufray :
du courage



Il y a un mois, Hugues Aufray a encore tourné une page de sa carrière. Sur la scène de Bobino, le music-hall de la Rive Gauche, il a choisi de chanter seul, de présenter un récital. Ce n'était, à vrai dire, pas la première fois ; l'an dernier, déjà, il avait essayé cette formule, presque confidentiellement, dans un petit théâtre de Bruxelles. Il aime choisir le chemin de la difficulté. Il aurait pu continuer à chanter, vedette à part entière de seconde partie. On comprend qu'à la longue cela puisse lasser. Tout lasse. Jacques Brel s'est momentanément retiré. Les Beatles ne font plus que des disques. Brian Wilson, des Beach-Boys, reste dans son studio d'enregistrement, jouant avec les multiples possibilités électroniques. Hugues Aufray a choisi la difficile voie du récital. Je crois que Jacques Brel a dit, un jour, qu'il fallait avoir beaucoup d'orgueil pour oser faire un récital. Je connais assez Hugues Aufray pour savoir que, chez lui, le doute l'emporte sur la prétention. En artiste authentique, il ne cesse de douter, et de son talent et

de lui-même. Je l'ai même vu, il y a plusieurs années, bien avant qu'il ne soit tout à fait célèbre, prêt à abandonner la chanson, persuadé qu'il n'y ferait jamais carrière. Alors, pourquoi ce récital ? La réponse est dans la logique, si on peut parler là de logique, du personnage et du chanteur. Toujours se renouveler, et, en lui-même, trouver quelque chose de nouveau et de plus difficile pour se sentir réalisé dans la recherche d'un but inaccessible, toujours reporté plus loin. Avec sa voix cassée qui, certains soirs frise l'extinction, rien ne le prédisposait à chanter. Il chante. Chanteur reconnu, il choisit de monter son propre spectacle comme un monstrueux jeu de « quitte ou double ».

Il y a quelques années, il rapportait d'un séjour à New York les premiers disques d'un chanteur inconnu, Bob Dylan, qu'il a contribué fortement à faire aimer en France. Aujourd'hui, il s'en éloigne un peu et semble se rapprocher, pour la conception du spectacle, de la manière de Harry Belafonte, dont il reprend les thèmes essentiels, comme l'invitation d'une chanteuse en intermède au récital. Harry Belafonte a fait découvrir Myriam Makeba et Nana Mouskouri, Hugues nous présente sa petite sœur Pascale Audret, belle et frêle. Belafonte chante en hébreu, en espagnol, en grec, Aufray interprète une belle chanson brésilienne de Dorival Caymi un air de l'Opéra de Quat' sous de Bertold Brecht et reprend « Pauvre Martin » en hommage à Georges Brassens.

Et pourtant, ce succès qu'il semble rechercher dans la difficulté, lui arrive par son côté le plus facile. Accidents de parcours, étrangeté d'une personnalité complexe, influences extérieures néfastes ? Tout semble aller contre lui ou malgré lui. Toutes ses bonnes chansons ne font pas des succès. Que ce soit « La fille du Nord » adaptée de Bob Dylan, « Le cœur gros », qu'il a même renoncé à in-

terpréter sur scène et qui est pourtant la plus belle, la plus émouvante et la plus engagée des chansons qu'il ait jamais écrites, ou « Vidita », créée récemment en pensant, avec beaucoup de pudeur, aux mineurs de Bolivie pour qui Che Guevara a donné sa vie. Les succès d'Hugues, les chansons qui passent à la radio, dont on parle, qui lui font vendre du disque comme on vend des petits pains et qui lui apportent le plus d'applaudissements en public sont les moins bonnes, celles qui lui ressemblent le moins, celles qui ne méritent pas tellement qu'on en parle : « C'est tout bon », « Céline », ou encore, hélas, « Si, moi, je ne veux pas » (parodie de country and western).

Comme il faut beaucoup de courage pour entrer en scène, seul face au public, comme je pense souvent qu'il faut plus de courage au chanteur qu'au dompteur qui entre dans la cage aux lions, je ne saurais qu'applaudir à la tentative d'Hugues Aufray. Maintenant, deux heures c'est aussi bien long pour un seul homme, même entouré de cinq musiciens. La mise en place devient mise en scène et ne souffre aucun temps mort, aucun défaut.

P. Ch.



Ronnie Hawkins :
Monsieur
Dynamo



Ronnie Hawkins est considéré par beaucoup de puristes comme l'un des der-

niers survivants parmi les pionniers du rock. Ronnie est né le 10 janvier 1935 à Hunstville en Arkansas. A 17 ans, il quitte le lycée pour former un groupe de rock' n'roll avec quatre Noirs, les Hawks. Mais en raison des préjugés raciaux, il a des difficultés pour trouver du travail et doit dissoudre la formation. En 1954, il suit des cours à l'université tout en travaillant le soir comme pompiste dans une station d'essence, puis comme ouvrier dans une compagnie de construction. Ceci à Washington. En 1956, il quitte de nouveau ses cours pour reformer les Hawks avec d'autres musiciens. Ensemble, ils parcourent le circuit des clubs et salles des Fêtes de la région de Memphis en même temps qu'Elvis Presley, Billy Lee Riley, Hayden Thompson, Johnny Cash, Roy Orbison et Carl Perkins. « Je me souviens bien d'Hayden Thompson, dit-il, qui se prenait vraiment pour Elvis. Il arrivait dans un camion rose sur lequel figurait la mention « You ain't nothin' but a hound dog ». Il avait des cheveux gonflés, gras et très bruns, de longues pattes et voulait faire croire à tous les rockers qu'il était le King sous un nom différent ».

Ronnie enregistre plusieurs disques souples sans résultats. Puis l'armée l'appelle, il reste six mois dans l'artillerie. A son retour, il fonde le Ron Hawkins Quartet soutenu par Jimmy Luke à la guitare, Will « Pop » Jones au piano et Levon Helms à la batterie. Ils enregistrent pour la firme de disques canadienne Quality plusieurs titres dans un garage (!?!), ce sont : « 40 days », « Hey bo diddley », « Ruby baby » et « Love me like you can ». C'est loin d'être le succès. En 1958, un de ses anciens copains d'université, Conway Twitty devenu une grande vedette, le prend dans sa tournée qui parcourt le Canada (Toronto, Québec, Ontario, etc...) et les États du Sud des États-Unis. En 1959, Conway Twitty, toujours lui, le présente à Joe Reisman,

directeur artistique de la maison de disques new-yorkaise, Roulette. Le Ron Hawkins Quartet enregistre une heure après l'audition « 40 days/One of these days ». (Le premier titre est une nouvelle version du titre de Chuck Berry « 30 days » avec lequel Ronnie avait déjà fait une tentative deux ans plus tôt chez Quality). « 40 days » gravit rapidement l'échelle du hit parade américain et il en sera de même pour le disque suivant, « Mary Lou ». Ceci lui permet de participer à plusieurs tournées organisées par Alan Freed et Dick Clarke, de faire l'un des meilleurs 33 t de rock intitulé tout simplement « Ronnie Hawkins », qui comprend, outre les trois titres précités, d'excellents morceaux comme : « Wild little Willie », « Ruby baby », « Need your lovin », « Whatcha gonna do » et « Dizzy Miss Lizzy ».

En janvier 1960, avant d'aller en Scandinavie où il est très populaire, il passe par l'Angleterre. Là, il participe à deux programmes de l'émission télévisée de Jack Goode « Boy meets Girl », pour lesquelles il est accompagné par le chanteur-guitariste Joe Brown. A son retour en Amérique, il tourne à Miami un film. Puis comme tous les vrais pionniers, l'adoucissement de la Pop-Music le fait un peu oublier par les américains. Il n'obtiendra plus qu'un succès aux États-Unis avec « Hey Bo Diddley ».

Aujourd'hui, Ronnie, qui vit à Toronto, se produit régulièrement dans deux clubs de cette ville : The Hawk's Nest et Le Coq d'Or. Il est accompagné par John Till, 21 ans, guitariste canadien, dingue de Chuck Berry et d'Eric Clapton ; Bob Boucher, 25 ans, bassiste d'origine française ; Dave Lewis, ancien batteur de jazz et Gordy Flemming, pianiste de 23 ans. Jay Smith, un jeune chanteur noir, alterne avec lui ses passages sur scène. Les morceaux que Rockin'Ronnie interprète le plus fréquemment sont « 40 shades of green », « 40 days », « Hambone », et

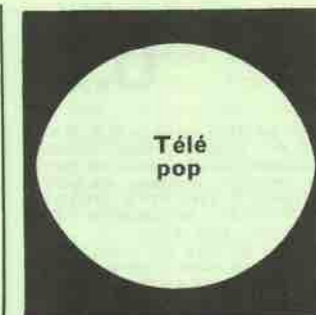
« Sick and tired » ; par contre il déteste chanter des succès anglais. Il possède un club en Arkansas The rock wood et sa propre firme de disques au Canada Hawks Records, bien sûr, pour laquelle il a eu un grand tube dans ce pays il y a quelques temps avec « Bluebirds over the mountain ». Il pense encore faire de la scène pendant trois ans, puis il mettra en boîte une série de 33 t de rock. Il viendra en Europe s'il a une proposition très intéressante « car je gagne beaucoup d'argent ici », ajoute-t-il.

Sachez encore que Ronnie, qui porte désormais une barbe (pour masquer, paraît-il, une cicatrice), a enregistré une chanson dont le titre est « The ballad of Caryl Chessman » après avoir lu sa biographie, qu'il a très bien connue les pionniers Eddie Cochran, Johnny Burnette, et Gene Vincent, que sa femme se prénomme Wanda et joue pour lui le rôle de secrétaire, que Dale Hawkins, le créateur de « Susie Q » est un de ses cousins, et, enfin qu'il possède une dizaine de voitures dont une Rolls Royce, une Porsche et une Buick. Tel est Ronnie Hawkins, un rocker qui a bien su mener sa barque.

J. B.



DRAME DANS LE MONDE DU FRENCH POP
Les Piteuls sont, depuis quelques jours alités pour des raisons de troubles digestifs, suite à la soirée organisée à l'occasion du 4^e anniversaire du groupe. Anniversaire qui fait d'eux l'un des plus vieux orchestres pop de la place de Paris. Hélas, aucun intestin n'aurait pu s'adapter au gâteau qu'ils avaient confectionné eux-mêmes. Richard Bennet, leur directeur artistique, s'efforce de les faire enregistrer, et leur nouveau disque sort très bientôt sous le nom de Pierre, Paul ou Jacques. Nom qu'ils vont très certainement garder au détriment des Piteuls. Ainsi donc, cet incident leur sera profitable et leurs amis seront très contents de les revoir bientôt sur scène. Pour ceux ou celles qui voudraient leur souhaiter un prompt rétablissement : Les Piteuls « Pierre, Paul ou Jacques » : 11, rue Cavalotti, Paris 18^e.



Télé
pop

Une émission vient de naître sur la deuxième chaîne. Elle est encore toute petite. Elle ne dure qu'une demi-heure. Mais une demi-heure de rythme, de blues, de rock et de folk. Une demi-heure de pop-music, c'est peu, mais c'est déjà bien. C'est « Bouton Rouge », émission produite par André Harris, Alain de Sédouy (déjà producteurs de « Zoom ») et Jean-Paul Thomas. La télévision prendrait-elle enfin conscience du « phénomène pop » ? Elle s'était déjà servi des variétés comme de quelque chose plaisant à regarder, facile à réaliser (en apparence). Des chanteurs, c'était bien pratique pour boucher les trous, les jours d'élections par exemple ! Mais ce n'était pas très sérieux, quand même, à côté des dramatiques et autres feuilletons ! Les variétés, J.-C. Averty s'en était servi pour se faire un nom. Tout en révolutionnant le style vieillot des présentations, il

U.S. TOP

Tout va bien pour le R & B aux U.S.A. puisque aux derniers classements l'on trouvait parmi les mieux placés, GLADYS KNIGHT & THE PIPS, DIONNE WARWICK, SMOCKEY ROBINSON, JOE TEX.

A noter un titre qui marche très bien là-bas depuis plusieurs semaines « FANTASTIC JOHNNY C » (Phil la of soul 305) un truc qui chauffe bien mais un peu banal tout de même. Le nouveau JAMES BROWN « I CAN'T STAND MYSELF » (King 6.144) toujours sur le rythme de « Cold sweat », c'est excellent avec une part importante laissée à l'orchestre. Une formidable nouvelle version de « DETROIT CITY » par SOLOMON BURKE (Atlantic 2.459). Solomon Burke possède avec OTIS REDDING et JOE TEX l'une des plus belles voix du R & B. BILL WYMAN a sorti un disque sous son nom (London 907) le titre « IN ANOTHER LAND ». L'autre face comprend « LANTERN » par les ROLLING STONES au complet. ERIC BURDON a comme tout le monde quitté « LES NUITS DE SAN FRANCISCO » pour « MONTEREY » et c'est déjà un simple chez MGM (13.868). MITCH RYDER qui semblait

avoir délaissé le R & B pour une expérience psychédélique revient en force avec le dernier titre de JR WALKER, « COME SEE ABOUT ME » (New voice 828). CRISPAN ST PETERS renouera-t-il avec le succès de « YOU WERE ON MY MIND » avec un titre qui semble bien parti, « FREE SPIRIT » (Jamie 1.344). ARETHA FRANKLIN offre chez Atlantic (2.464) un titre extrêmement chauffant « CHAIN OF FOOLS »; les arrangements sont d'une très grande qualité, la musique est des plus excitantes. Columbia en profite pour sortir de ses tiroirs « MOKING BIRD » (44.381) le bon vieux succès d'INEZ FOXX. LES DOORS sont toujours inspirés et chantent « LOVE ME TWO TIMES » (Elektra 45.624), sûrement l'un des tout premiers d'ici peu. LE JEFFERSON AIRPLANE, « WATCH HER RIDE » (R.C.A. 9.389), demeure l'un des meilleurs groupes psychédéliques aux U.S.A. Un nouveau couple chantant du R & B, LEE DORSEY & BETTY HARRIS interprète « LOVE LOTS OF LOVIN' » (Sansu 474); ces deux excellents chanteurs ont fort bien réussi leur premier disque en commun. M.-C. R.

nous invitait plus à regarder un spectacle Averty qu'une émission pop. Mais grâce à lui, le style était lancé. D'autres émissions se rapprochaient alors plus de ce que pouvaient attendre les amoureux du petit monde merveilleux de la pop-music. « Tilt », de Michèle Arnaud (avec ses imperfections) nous comblait déjà en programmant les groupes anglais, américains et les chanteurs rock et folk français, mais hélas, les autres aussi. « Dim Dam Dom », à la présentation très moderne n'a pas toujours une programmation dans le vent. A l'actif de cette émission, dimanche 10 novembre, Hugues Aufray, Julie D. (la sœur de Joe Dassin), Jacques Dutronc et les Bee Gees. Enfin, l'ancêtre « Discorama » toujours intéressante par l'entretien souvent révélateur de l'invité du jour avec Denise Glaser, la productrice - présentatrice. Mais, à toutes ses émissions conçues comme des spectacles, manquait l'émission-magazine, « Bouton Rouge » vient à point combler cette lacune. Bénéficiant de la couleur, très au courant de toutes les nouveautés, « Bouton Rouge » nous a déjà donné, en deux émis-

sions, un excellent reportage sur Johnny Hallyday, monstre de la scène digne des grands showmen anglosaxons. J'ai été un peu déçu par celui consacré aux Soft Machine au Palais des Sports. Les Moody Blues, programmés juste après, y perdaient en puissance, en intérêt. Quelque chose comme Jean - Sébastien Bach après Stockhausen ! Ou si vous préférez Eddy Mitchell après James Brown. Et, le passage sur Jr Walker au Ram Jam Club de Londres tenait plus du spectacle filmé que du reportage de télévision. Mentions spéciales aux producteurs : ils avaient demandé pour leur



ELVIS ET NANCY
Elvis Presley et Nancy Sinatra connaissent de tendres moments dans « Speedway », récemment terminé à Hollywood.

première émission hebdomadaire à Philippe Kœchlin (rédacteur en chef de la célèbre et très sérieuse revue pop « Rock & Folk ») de venir expliquer rapidement tout ce qui nous préoccupe tant et ils ont confié à Jean Tronhot une rubrique régulière d'informations. Un petit reproche pourtant : je ne suis pas du tout d'accord avec la formule du présentateur entouré de platines, casque d'écoute aux oreilles, et qui fait très radio. Il y a sûrement quelque chose d'autre à trouver là. Et ce n'est pas Pierre Lattès que j'attaque. Il est excellent et tout à fait à sa place. Tous donc, devant votre poste (ou celui de votre voisin). Tous les samedis à 18 heures 30 pour l'émission « Bouton Rouge » (2^e chaîne) véritable émission « pop » qui donne enfin à voir et à entendre tout ce que nous avons la prétention de vous décrire avec les faibles mots de notre vocabulaire.

P. Ch.

Teenagers coupé ?

C'est avec quelques coupures que le film « Teenagers » doit être autorisé à sortir officiellement. Les passages jugés scabreux sont pourtant bien innocents mais, comme l'a écrit Pierre Billard dans l'Express, les censeurs ne savent plus à quel sein (!) se vouer. On a vu bien pire. C'est peut-être le côté voyeur de ce genre de réalisation qui aiguise la hargne de ceux qui protègent notre moralité. Bien sûr, ce film, comme « Mondo cane » ou « Paris secret », est du genre : « On va vous montrer des trucs pas croyables, ça va vous faire tressaillir ». Tout ça sans commentaires, ou alors du genre : « Hein, et ben ça alors ». Dans le genre, le début du film est assaisonné

d'un texte assez gratiné où de lourdes astuces pour noces et banquets sont destinées à extraire quelques rires gras. Mais enfin, les dames toutes nues qui se font peindre, la fille à blouson noir qui aime les mecs sanglés dans leur Lewis, la petite Suédoise qui va rejoindre son Adam dans les marguerites, tout ça n'est pas très méchant. Peter Mc Enery et Jane Fonda allaient plus loin dans « La curée ».

En dehors de tout ça, il y a pour vous, ô lecteurs de Rock & Folk, quelques séquences. Des passages un peu languets sur la jeunesse en proie au jerk ou au boogaloo, des jolies petites Anglaises essayant chez Biba tout ce qui leur tombe sous la main, et sans vendeuse pour les ennuyer. Des hippies. Mais surtout, les Soft Machine et les Radio Pirates. Les Soft sont filmés d'une manière amusante, seule la musique n'est guère en valeur. Quant aux pirates, c'est le meilleur moment de « Teenagers ». Une atmosphère d'épopée, le grand bateau, le mât immense, et le disc jockey qui swingue au micro, saisissant d'une main un 45 t, de l'autre un bras de pick-up, le mât d'où jaillissent des rythmes, la cantine, les types qui ont à peine plus de vingt ans. Vraiment un petit morceau d'histoire.

P. K.

Traffic démarre

Au mois de mars dernier, Stevie Winwood et son frère Muff quittèrent le Spencer Davis Group. Muff se mit à travailler dans une agence artistique. Stevie, considéré par beaucoup comme le meilleur chanteur anglais de soul, déclara : « Je ne gagne pas assez



SUPREMES 1968

Cindy Birdsong, Diana Ross et Mary Wilson. Cindy, la nouvelle recrue, précédemment avec Patti Labelle et les Bluebells, a pris la place de Florence Ballard dont les projets ne sont pas encore connus.

d'argent avec Spencer, aussi je m'en vais ». Stevie, qui aura vingt ans le 12 mai, jouait avec lui depuis quatre ans. Spencer Davis ajouta : « Il a toujours été convenu que Stevie pourrait partir quand il le voudrait. Je ne lui en veux donc pas ». Ce dernier me le confirma il y a quelques jours au Palais des Sports.

« Il va y avoir beaucoup de changements dans mon style, ajouta Stevie, car si j'aimais ce que je faisais avec le Spencer Davis Group il y a quelques mois, aujourd'hui, j'en ai vraiment assez ».

Stevie dit aussi qu'il préférerait composer, jouer de l'orgue et de la guitare plutôt que chanter ; que c'en était fini des « Keep on running » ou « Georgia on my mind » pour lui ; qu'il ne se produirait plus en public pendant six mois : d'une part pour vivre un peu sa jeunesse. Ce qu'il n'avait pu faire dans cette précipitation continue, de ville en ville, de club en club, de séance d'enregistrement en émission télévisée.

Stevie Winwood réunit avec lui trois autres musiciens : Jim Capaldi, batteur ; Dave Mason, guitariste et Chris Wood, saxophoniste, dans son cottage discret dans le Berkshire. « Nous n'avions ni téléphone, ni eau chaude, ni électricité », déclare Jim (c'est lui qui eut l'idée d'appeler le groupe Traffic en sortant d'un cinéma), les amplis étaient branchés à des rallonges communiquant avec les prises d'une maison voisine ».

Et Dave de reprendre : « Nous ne sommes influencés par personne. A nos

débuts, nous aimions le vrai rock de Little Richard, et, Stevie, lui, était dingue de jazz. Aujourd'hui nous aimons particulièrement les groupes américains de la côte ouest. Nous désirons acquérir une certaine liberté dans notre expression musicale. Notre idéal : Amour + Liberté ». Je ne saurais les contredire.

Voici donc notre ami Stevie Winwood, qui à l'instar d'Eric Burdon, s'éloigne de plus en plus du blues pour faire du Psychedelic. Le 1^{er} juillet « Paper sun » est classé n° 5 au Top 30 du Melody Maker, le 14 octobre, « Hole in my shoe » est n° 2 et au moment où j'écris ces lignes « Here we go round the Mulberry Bush » est en pleine ascension. « Paper sun » est une jolie mélodie bien orchestrée dans laquelle Stevie est accompagné par des chœurs.



STEVIE WINWOOD

« Hole in my shoe » est écrit et chanté par Dave Mason. C'est un rêve que ce dernier vient de faire et Stevie a préféré le laisser l'interpréter. « Here we go round the Mulberry Bush » est le titre d'un film. Certains cri-

tiques anglais ont dit que c'était leur meilleur 45 t. Traffic a fait ses débuts anglais au Saville Theatre de Londres le 1^{er} octobre, puis participa à une tournée que les Vanilla Fudge abandonnèrent. Sur scène, les membres du groupe changent souvent d'instruments ; ainsi parfois Stevie prend la basse ; Dave, le sitar ; Jim, les tablas et Chris, la flûte. Ce groupe jouit déjà d'une grande popularité en Grande-Bretagne ; mais aussi en Allemagne, en France et dans les Pays-Bas. J. B.

Un nouveau hootenany

Une bonne nouvelle pour les amateurs parisiens de folklore, et ils sont nombreux : sous le prestigieux patronage de Pete Seeger et de Graeme Allwright, le « Hootenany-Ouest » (Maison des Jeunes et de la Culture du XVI^e arrondissement, 1, rue du Général-Malleterre, métro Porte de Saint-Cloud), dirigé par Rémy Kolpa, a été récemment inauguré. Succès public encourageant : une centaine de personnes, ce qui est un bon début. On a pu y applaudir entre autres

Graeme Allwright, Lionel Rocheman, Alan Stivell, ainsi que deux extraordinaires musiciens brésiliens qui ont presque fait craquer la baraque, tant leur immense talent fut acclamé ! Ils rechanteront d'ailleurs le 26 janvier dans cette même salle à l'occasion d'une soirée brésilienne à ne pas manquer. Prochain « Hootenany - Ouest » : vendredi 19 janvier à 21 heures.

De son côté, le « père » du hootenany en France, Lionel Rocheman, ne reste pas inactif : d'une part, chaque mardi soir, le Centre Américain ne désemplit plus. Trois ou quatre cents personnes s'y rendent régulièrement et même plusieurs fois, on a dû refuser du monde, bien à regret, ce qui prouve à quel point l'intérêt du public pour le folklore de tous les pays va croissant. D'autre part, Lionel a récemment signé un contrat chez Chant du Monde, où il s'apprête à réaliser une série de 30 cm de folklore français, traitant chacun d'un thème précis ; le premier, paraît-il, devant être consacré aux chansons de soldats (ce qui ne veut certes pas dire militaires).

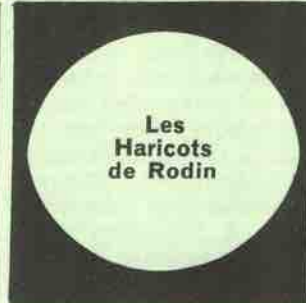
Quant à Alan Stivell, le barde à la coiffure moyen-âgeuse, toujours accompagné de son extraordinaire harpe celtique, il vient d'enregistrer chez Philips et on dirait que « ça va faire mal » ! Pas étonnant, du reste, quand on sait le son envoûtant et cristallin de son instrument. J.V.

LE NOUVEAU STONES

« Their satanic majesties request », le nouveau 33 t des Rolling Stones qui vient de paraître en Angleterre, surprendra peut-être leur fans. Tout d'abord la pochette : une photo en couleurs à trois dimensions qui donne une impression certaine de profondeur. Nous pouvons déjà vous indiquer les titres : « Sing this all together, Citadel, In another land, 2.000 man, Sing this all together (see what happens), She's a rainbow, The lantern, Gomer, 2.000 light years from home et One with the show ».

Musicalement, les Stones sont allés plus loin que dans leur précédent 33 t (« Between the buttons »), rappelez-vous « Please go home », ce morceau plein de bruits bizarres. Cette fois-ci, toutes les plages com-

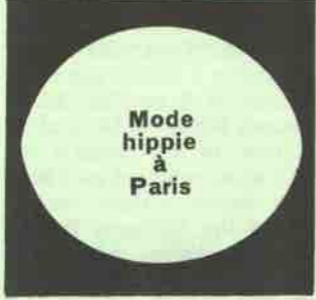
portent de tels bruits. Les Stones ont finalement opté pour la musique progressiste et expérimentale. Bien sûr, comme les Beatles, ils vont s'attirer les foudres de ceux qui préfèrent la musique de leurs débuts, mais gageons qu'ils vont, eux aussi, gagner la partie. Toutes les chansons du disque ont été composées par l'équipe Jagger/Richard, sauf « In another land » qui a été écrite, et chantée, par Bill Wyman. Un détail encore : « Sing this all together » débute la première face et est repris en une longue version de huit minutes à la fin de ladite face sous le titre de « Sing this all together and see what happens ». Decca doit très prochainement sortir le disque en France. Longue vie aux Stones... Jo. B.



Alors que le jazz, suivant le cours d'une évolution continue, devait s'intellectualiser, quitter les salles de danse pour les auditoriums, le style Nouvelle-Orléans était quelque peu tombé en désuétude ; après la grande vogue de Sidney Bechet et Claude Luter des années cinquante, le public semblait avoir oublié la musique dynamique et spontanée des débuts du jazz. A l'époque où Roland « Vertigo » Kirk enregistrerait son fameux « You did it », en 1961, quelques passionnés de jazz dans une salle du lycée Rodin, retrouvaient pour leur plaisir les accents de la musique qui berça, du début du siècle à 1930, la Cité du Croissant. C'est là en effet, sur le delta du Mississippi, à New Orléans que naquit le jazz qu'illustrèrent King Oliver, Kid Ory, Jelly Roll Morton, Louis Armstrong, Sidney Bechet, Johnny Dodds ou Jimmie Noone. Comme toutes les manifestations populaires s'y déroulaient avec orchestre, des enterrements aux piques-niques, parce que chaque établissement de Storyville (le quartier des plaisirs) possédait ses musi-

ciens et que de fréquents tournois mettant aux prises des orchestres rivaux avaient lieu dans les rues, la ville était toute baignée de musique et le bouillonnement créateur demeurait intense. L'art vocal folklorique des Noirs se combina avec des éléments de la musique occidentale de la fin du siècle précédent, des airs d'opéra aux fanfares militaires. La percussion africaine, ou du moins ce qu'il en restait, rejoignit le quadrille et la polka. Ragtimes, blues et morceaux de parade ou de cirque fusionnaient joyeusement chez des musiciens qui, ne connaissant généralement pas les règles occidentales de l'écriture musicale, jouaient de mémoire sur les harmonies et à leur manière. Ainsi naquit, avec allégresse et en toute simplicité, l'improvisation collective à trois voix (trompette, trombone et clarinette). Des quatre temps de la mesure, le contretemps était marqué par les accords aigus du banjo. La fraîcheur de cette musique devait la remettre à la mode en 1940 sous le nom de « dixieland » dans le monde entier et plus récemment en France grâce au talent de Claude Luter, Maxim Saury, André Réwélliott, Claude Bolling, Marc Laferrière ou des jeunes groupes desquels émergent les Haricots Rouges. C'est que nos gaillards du lycée Rodin furent présentés par un professeur à un producteur qui les fit passer au Concert Pacra, engagement qui fut suivi par la signature d'un contrat chez Ducretet-Thomson. Ils choisirent le nom de Haricots Rouges car ce légume est le plat national des Noirs de la Nouvelle-Orléans et qu'il symbolisait ainsi assez bien l'origine de leur musique. Preuve de sagesse, les Haricots mènent parallèlement études et galas du mieux possible. Étudiants sauf Patrick, le cornettiste employé de banque, ils pratiquent tous un sport à leurs heures de loisir. Les Haricots Rouges, idée géniale, interprètent aussi bien des classiques du jazz (« At the

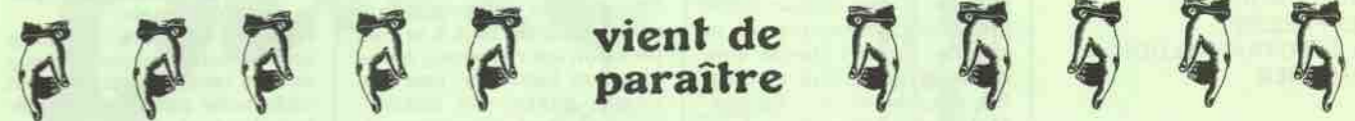
jazz band ball », « Tiger rag ») que des chansons adaptées avec bon goût au style New Orleans. « Les copains d'abord » ou « Le barbu sans barbe » ont aisément supporté le traitement. C'est cependant « Le vieux tacot » qui nous semble la plus marquante de leurs réussites. Les Haricots possèdent le don de mettre de l'ambiance. On les a vus ainsi « chauffer » le Palais des Sports avant le passage d'Armstrong et des Beatles ou l'Olympia avant Adamo. Lors de l'Eurovision 1966 à Luxembourg, ils firent apprécier leur entrain et leur joie de vivre à soixante-dix millions de téléspectateurs. Soixante-dix millions à huit, ça fait si je ne m'abuse huit millions sept cent cinquante mille par tête de pipe, pas mal, non? J. T.



Si les hippies s'en vont aux Indes, l'Inde reconnaissante vient aux hippies. Et sous les traits d'une bien jolie personne qui tient boutique à l'enseigne de « La nouvelle malle de l'Inde », tout au fond d'une cour calme, au 12 de la rue Jacob. Mohanjeet, c'est le nom de l'hôtesse, qui avait déjà ouvert une première « Malle de l'Inde », non loin de là, rue du Bac, mais la mode hippie n'était pas encore là et il fallut changer d'adresse, n'en croit pas ses yeux. Ouverte depuis six mois, sa boutique ne désemplit pas. Tous ceux que la mode hippie a touché sont venus s'équiper chez elle. Le photographe David Bailey, mari

de Catherine Deneuve, le couturier Yves Saint-Laurent, Claudine Auger (la james-bond-girl de « Opération Tonnerre ») l'actrice Jean Seberg, le chanteur Hugues Aufray et bien d'autres encore, lui ont acheté des gilets savamment brodés (40-180 F) des colliers (45-50 F), des foulards de soie, ou des jodhpurs, ces pantalons de soie aux jambes collantes qui vont aussi bien aux hommes qu'aux femmes (90-270 F). Mohanjeet, 35 ans, a d'abord été journaliste politique au New York Times et au New York Herald Tribune. Elle est encore correspondante de la Radio Indienne à Paris et de l'Indian Express. Si elle a ouvert successivement ces deux « malle » où le mouvement hippie a bien peu de chose à voir puisque ce sont surtout des objets, des tissus ou des vêtements authentiques, rares et chers qui y sont proposés et qu'elle va chercher une fois par an dans les régions les plus reculées de l'Inde, comme un antiquaire s'enfonce dans les régions les plus désertées de France à la recherche d'un fauteuil Louis XIII, c'est parce qu'elle rêve un peu de faire connaître l'Inde à Paris. Et, si l'actuelle mode hippie qui sévit dans les salons peut aider, en quoi que ce soit, à cette connaissance, si celui qui a mis une clochette à son cou se met à rêver de vaches sacrées, de silence himalayens et de Kathmandu, ce sera en partie gagné. « La nouvelle Malle de l'Inde » regorge de richesses, des tissus brodés fins comme de la gaze, des sahris aux couleurs tendres, des tentures anciennes aux dessins psychédéliques et mille autres objets précieux... Mais ne partez pas en « voyage », restez sur terre ! Au 12, rue Jacob, vous poussez la porte, un doux grelot tinte et vous apprenez que Mohanjeet, cela veut dire « celle qui conquiert le dieu d'Amour ». Amour, clochettes, l'Inde dans une malle de voyage... De quoi rendre hippie le plus sombre des cartésiens. P.C.

TOUS LES ENREGISTREMENTS D'OTIS REDDING EN EXCLUSIVITÉ SUR DISQUES **stax**



vient de paraître

THE OTIS REDDING STORY

UN ALBUM DE 2 DISQUES 33 TOURS 30 CM STAX 69007/8

VOLUME 1

I'VE BEEN LOVING YOU TOO LONG
THESE ARMS OF MINE
PAIN IN MY HEART
RESPECT
Mr. PITIFUL
ROCK ME BABY
SATISFACTION
SECURITY
LOUIE, LOUIE,
MY GIRL
MY LOVER'S PRAYER
YOU'RE STILL MY BABY



VOLUME 2

FA, FA, FA, FA,
I'M COMING HOME
I'M SICK Y'ALL
OLE MAN TROUBLE
I LOVE YOU MORE THAN
WORDS CAN SAY
GLORY OF LOVE
DAY TRIPPER
SHAKE
I CAN'T TURN YOU LOOSE
TRAMP
HAWG FOR YOU
TRY A LITTLE TENDERNESS



OTIS REDDING
33 TOURS 30 CM STAX 69001



OTIS REDDING & CARLA THOMAS
33 TOURS 30 CM STAX 69003



OTIS REDDING
33 TOURS 30 CM ATCO 3002



OTIS REDDING
DISQUE DE POCHE 300002

**A
propos
de
musique**

**UN INSTRUMENT
ÉLECTRONIQUE
EXPRESSIF :
L'ÉLECTRA-MÉLODICA
HOHNER**

Jusqu'à présent, deux obstacles s'opposaient à la grande diffusion des nouveaux instruments électroniques de Musique : La trop grande dimension et l'aspect un peu inhumain de la sonorité. Une invention assez étonnante a fait évoluer ce problème. Il s'agit d'un instru-

ment électronique dont l'intensité du son et l'attaque sont produites par le souffle humain, par l'intermédiaire d'une embouchure assez semblable à celle d'une trompette. Bien entendu le son n'est pas produit par l'embouchure, il ne s'agit que d'un orifice. Le souffle vient gonfler une membrane et celle-ci, par l'intermédiaire d'une cellule photo-électrique, agit à son tour sur le circuit électronique de l'instrument. Il s'agit en somme d'une pédale d'expression commandée par le souffle, ce qui donne une expressivité et une sensibilité humaine à l'Électra-Mélodica. Autre aspect remarquable de cet instrument : c'est un véritable orgue électronique, de dimensions ultra réduites (celles d'une trompette), le clavier a une étendue de trois octaves chromatiques, mais l'étendue peut comprendre neuf octaves (du Fa contrebasse au Mi cinquième). Le joueur a la

possibilité de choisir les octaves voulues à l'aide d'un petit levier. L'Électra-Mélodica est un instrument monophonique, c'est - à - dire n'émettant qu'un son à la fois, comme la flûte, la clarinette etc... La personnalité musicale de l'Électra-Mélodica est tout à fait nouvelle, avec des possibilités qui ne manqueront pas d'inspirer les compositeurs et arrangeurs, en particulier dans le domaine de la « Pop Music ». Par analogie on peut comparer la sonorité tout à la fois (et selon les registres) à une flûte, un hautbois, une clarinette basse, un basson. Mais il s'agit d'une énumération (non limitative) qui ne donne qu'une approximation du timbre de ce nouveau et très original instrument de musique. Signalons au passage quelques astuces qui permettent d'obtenir des effets wa-wa ou encore un vibrato réglable. Bien entendu, comme tous

les instruments amplifiés, il faut un amplificateur pour la diffusion du son, ampli qui peut être un simple électrophone ou un poste radio, ceci avec un résultat déjà très musical. Le son sera encore amélioré avec un petit amplificateur type guitare électrique. Pour ceux que l'embouchure gênerait, il est possible de la remplacer par une pédale d'expression ordinaire mais on perd - évidemment - la possibilité d'expression par le souffle humain. Pour conclure, nous conseillons vivement à ceux de nos lecteurs qui seraient intéressés par l'Électra-Mélodica dont l'avenir nous paraît très prometteur, de bien vouloir l'essayer chez un marchand de musique qualifié ou d'écrire à Hohner Électra-Mélodica, 19/21, rue Van Loo, Paris (16^e) qui ne manquera pas de leur envoyer par retour de courrier une documentation détaillée.

J.-F. Q.

Télégrammes
par
Jacques Barsamian

FRANCE

Sylvie Vartan sort ces jours-ci un 33 t avec « Le kid » et plusieurs titres inédits ■ Antoine travaille à la réalisation d'un village de vacances en Auvergne ■ « Il n'y a pas d'amour heureux » est la chanson que Françoise Hardy préfère sur son dernier LP. C'est un poème d'Aragon, sur une musique de Brassens ■ Herbert Léonard adore monter des maquettes de tous genres ■ Noël Deschamps a déclaré lors de son passage au Trident : « Johnny Hallyday est le chanteur français qui m'a le plus inspiré. Nous avons deux goûts communs : le rock et le rhythm'n' blues ■ Stone dit qu'Eric Charden, son mari, tient beaucoup compte de ses conseils ■ Malgré divers bruits, Françoise Hardy et Jacques Dutronc paraissent encore passer d'excellentes soirées ensemble ■ Johnny Hallyday veut tourner maintenant un film par an ■ Hugues Aufray pense que la décolonisation est la chose la plus importante arrivée depuis le début du siècle ■ Christian Feschner mise beaucoup sur sa chanteuse de femme, Chérie ■ Pierre Lattès a ramené de Londres d'excellents enregistrements des Moody Blues, « Ten Years After » et « Peter Green's Fleetwood Mac » pour les auditeurs du Pop Club ■ Mick Meuleau vient de créer un club dédié aux « Méconnus du Rock », son adresse : 91, avenue du 4-Septembre. 03-Desertine ■ Karine enregistre désormais chez Decca ■ Riviera a reçu le 33 t « Otis Redding Story »

le jour même où la maison a appris son décès ■ Le réveillon de la Saint-Sylvestre sera animé par les Wimbles au Tour Club ■ Record d'affluence pour le passage de Davy Jones au Golf Drouot ■ Rosko vient de s'acheter une moto, « car, dit-il, la mode sera aux motos cet été » ■ Brigitte Bardot a beaucoup d'admiration pour la chanteuse Julie Driscoll ■ « Mojo mama » et « Les oiseaux dans la ville » sont les principaux titres du second EP de Gil Now ■ Vince Taylor, à Bar-le-Duc le 31 décembre, a dit : « Le disque que je préfère est « Hello, Goodbye » des Beatles » ■ Stella ferait Bobino à la fin du mois ■ Michel Polnareff est le chanteur français préféré de Jacques Dutronc ■ Eddy Mitchell et Michel Jazy étaient les invités du Président Rosko le 9 décembre. Ils ont dit être admirateurs de Jimi Hendrix ■ Les musiciens disparus dans l'accident d'avion d'Otis Redding avaient participé aux séances d'enregistrement d'Eddy Mitchell (« Alice ») et « Dick Rivers » (« Je suis triste ») ■ Chaque vendredi, les vainqueurs du Tremplin du Golf Drouot auront droit à une séance d'enregistrement gratuite ■ Les Beach Boys de passage à « Dans le vent » le 12 décembre, ont souhaité un heureux Noël aux auditeurs de l'émission d'Hubert ■ Nino Ferrer a été très affecté par la mort d'Otis Redding qu'il connaissait très bien ■ Olivier Despax voudrait faire carrière aux États-Unis ■ Alan Jack, qui était à l'Omni-bus et au Week-end club pour les fêtes (suite page 60)

Buffet
Crampon



18-20 Passage du Grand Cerf, Paris 2^e / Tél. : 488-88-78



G. Pétré.



rock & folk

(Photo J.-P. Leloir)

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Jacques Dutronc	1		Jean-Pierre Leloir
R & F Actualités	3 à 10		
Otis Redding	3		J.-P. Leloir
Hugues Aufray	4	P. Chatenier	J.-P. Leloir
Ronnie Hawkins	4, 5	J. Barsamian	D. Thura
Télé-Pop	5	P. Chatenier	
Les Piteuls	5		X
Teenagers	6	P. Kœchlin	
Traffic	7	J. Barsamian	X
Les Supremes	7	K. Mohr	Motown
Haricots Rouges	8	J. Tronchet	J.-P. Leloir
Mode hippie	8	P. Chatenier	
Télégrammes	10, 60	J. Barsamian	
Courrier	15, 17		
Midem	19	J. Tronchet	
Hit-Parade	21		
Sam & Dave	22 à 26	K. Mohr	J.-P. Leloir
Beatles	27, 28	K. Mohr, P. Kœchlin	X, A. Dister
Spectacle total	29 à 35	Cristiani, Seloron, Vallée	29, 31, 34, 35 : J.-P. Leloir; 30, 32, 34 : Ann Nordmann
Jacques Dutronc	36 à 40	P. Chatenier	J.-P. Leloir
Serge Gainsbourg	41 à 44	Ph. Constantin	B. Vincent
Pop 68	45 à 48	Ph. Rault	45 : Polydor; 46 : X, Leloir, Davidson ; 47 : X, Rancurel, Leloir, Davidson, X ; 48 : Rancurel, X, Leloir
Tom Paxton	49, 50	J. Vassal	Elektra Records
Golf Drouot	51 à 55	J. Barsamian	52 : X, X, X, Sixou ; 53 : Lynx, Spitzer
Clubs Rock & Folk	57	J. Barsamian	
Soul Stuff	59	K. Mohr	
Disques du mois	63		
Editions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9 ^e . Tél. : 874-44-82 et 71-37.			
Revue mensuelle. Numéro 14, Janvier 1968.			
Directeur : Robert Baudelot. Rédacteur en Chef : Philippe Kœchlin. Secrétaire Général : Jean Tronchet.			
Comité de Direction : Philippe Adler, Philippe Kœchlin et Jean Tronchet.			
Service Photo : Jean-Pierre Leloir.			
Abonnements : France et zone franc, 1 an (12 numéros) : 25 F ; 6 mois (6 numéros) : 13 F.			
Étranger, 1 an : 35 F français ; 6 mois : 18 F français. Voir bulletin d'abonnement page 70.			
Editions du Kiosque : C.C.P. Paris 1964-22.			
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.			

Otis Redding 1941-1967



20 the rolling stones

light years from home

she's a rainbow

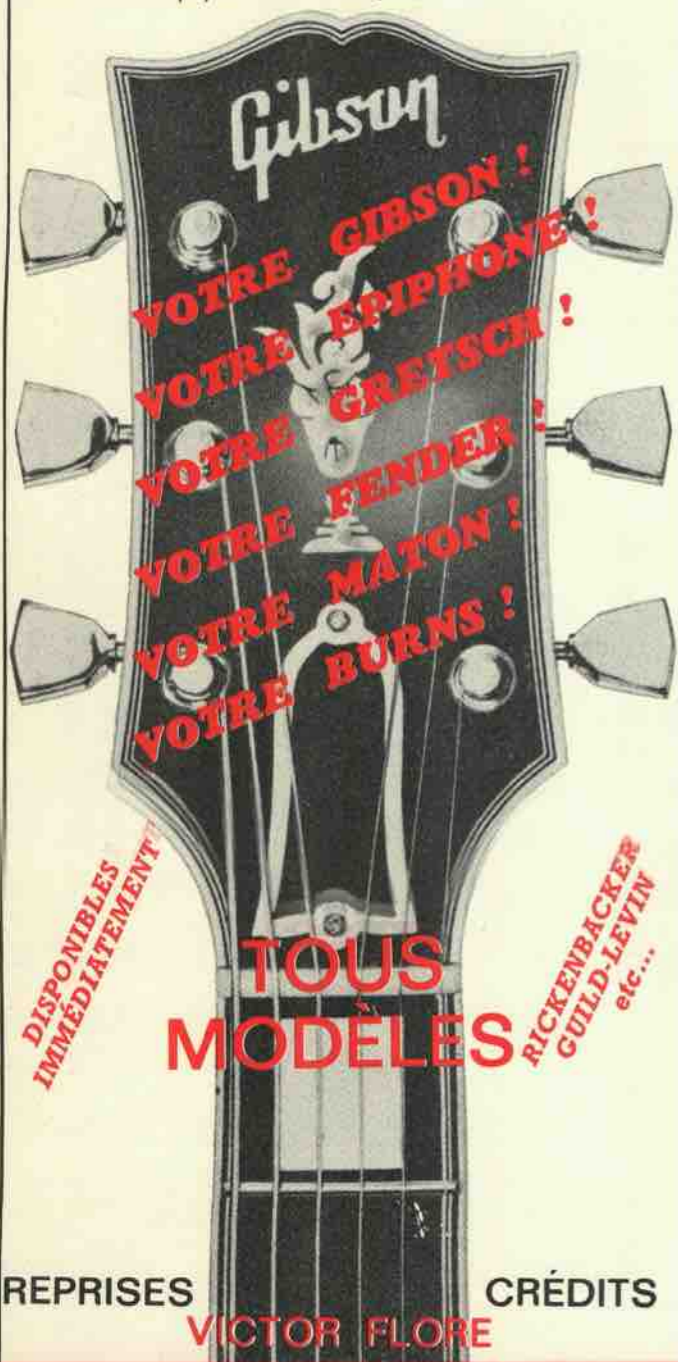
HIT PARADE 79016

DECCA

(Photo Leloir)



Equipement musical professionnel



11 bis, rue Pigalle, Paris-9^e

TÉL. : 874-55-85

MÉTRO : TRINITÉ

vient de paraître

HENDRIX JIMI EXPERIENCE JIMI HENDRIX



EXP
 UP FROM THE SKIES
 SPANISH CASTLE MAGIC
 WAIT UNTIL TOMORROW
 AIN'T NO TELLING
 LITTLE WING
 IF SIX WAS NINE
 YOU'VE GOT ME FLOATING
 CASTLES MADE OF SAND
 SHE'S SO FINE
 ONE RAINY WISH
 LITTLE MISS LOVER
 BOLD AS LOVE

33 tours 30 cm barclay 820 167



COURRIER DES LECTEURS

Mieux que nous-mêmes, les lecteurs de Rock & Folk ont su rendre hommage à Otis Redding. Voici quelques-unes de leurs lettres les plus sympathiques.

OTIS EST MORT

Mort celui appelé le roi du rhythm and blues, mort cet enfant de l'Oncle Tom et de sa race mal aimée. Le rhythm and blues est frappé d'un coup qui le marque à jamais. Maudit destin qui emporte quelqu'un qui ne sera plus remplacé. Comme tes prédécesseurs les pionniers du rock, tu meurs dans un accident. J'aimerais partir avec toi pour chanter, pour swinguer, pour gueuler éternellement. Grâce à tes disques, tu restes toujours vivant pour moi. Tu as consacré ta vie, ton âme, ton corps à ce rythme fou. Des salles et des salles te l'ont rendu. Le monde a perdu un homme qui était amoureux de la vie, de la fureur de vivre, alors plus que jamais, il faut chanter, swinguer. Adieu, Otis. Robert.

UN GRAND MONSIEUR NOUS QUITTE

Pauvre Otis. C'est encore les larmes aux yeux que je vous écris. C'était le plus grand partout, sur scène, des disques parfaits, un Monsieur simple et sympathique, que tout le monde aimait. J'espère qu'on parlera encore longtemps de lui. Le « soul » lui survivra, mais ses chansons survivront, elles aussi. Jean-Paul Pestre, 49, Allée de la Main-Ferme, 93 - Pavillons-sous-Bois.

DES TRACES QUI NE S'EFFACERONT PAS

Otis Redding est mort. Classé l'année dernière premier chanteur de rhythm and blues, Otis avait vingt-six ans. Né le 9 septembre 1941 à Dawson, Georgie, il a passé la plus grande partie de son enfance dans la ville natale de Little Richard. Il manifesta très tôt sa passion pour la musique. Il a été le chanteur du groupe Johnny Jenkins et les Pinetoppers. Alors qu'il était au sommet de la gloire, ce « lion à la voix d'airain » vient de disparaître dans un tragique accident d'avion ainsi que ses musiciens les Bar-Kays, dont leur « Soul finger » reste la meilleure preuve de leur grand talent. Son visage, son sourire inspiraient la confiance et la bonté. Tu nous a quittés, cependant ton souvenir restera toujours dans nos mémoires et le vent peut souffler, la pluie peut tomber, tes traces ne s'effaceront jamais.

José Garcia, 22, rue des Carrières, 68 - Didenheim.

P.S. : Je voudrais, dans cette lettre, présenter mes plus sincères condoléances à sa famille.

TERRIBLE CATASTROPHE

Un mot, juste un pour parler de notre grand regretté Otis qui, comme vous le savez, est mort dans un accident d'avion le 10 décembre dernier avec tout son orchestre. Le monde du rhythm and blues perd un grand Monsieur. Celui qui fut élu en 66 meilleur chanteur de blues, qui fut l'inoubliable interprète de « Shake », « Satisfaction », « Fa fa fa fa fa », « Respect », et de ce morceau qui est à mon avis un très grand tube, je parle de « Try a little tenderness », est mort ; mais, dans notre cœur et notre esprit, Otis, tu resteras toujours parmi nous. J'ai seize ans et, contrairement à tout ce qu'on peut raconter, une fille peut aimer le rhythm and blues et ses grands comme Otis, James Brown, Arthur Conley, Vigon. J'espère que vous consacrez quelques pages à Otis, vous qui êtes un journal d'avant-garde, et j'espère que vous arriverez à détrôner tous ces canards qui n'y connaissent rien. Ce qui m'a le plus dégoûté, c'est la désinvolture avec laquelle cette terrible catastrophe a été annoncée. Sauf Eddy Mitchell qui, je crois, a été profondément touché. Bien sûr, cela serait arrivé à des navets comme ces chanteurs de guimauve, on en aurait fait des articles en première page. Mais tous ces imbéciles, le blues, ça les dépasse. Notre Otis était le meilleur, il avait ça dans son corps, il sortait ça de ses tripes et se donnait à fond. Il restera avec nous tant que le rhythm and blues durera, bien sûr pour les connaisseurs. Les autres, ce sont des tarés.

Claude Guenin, 16 bis, rue de Solférino, 94 - Saint-Maur.

POÈME POUR OTIS

On ne lui dira plus
 « Alors petit père ça va mieux ! »
 Otis est mort
 c'est simple
 il est mort
 Et maintenant chaque cri d'amour
 chaque parole de désir
 qu'il jetait au nez des saxos
 s'amplifie
 et cogne contre les murs des villes
 Je te fais hurler
 Redding
 je fais sauter
 jusqu'aux murs
 pour que la basse rejoigne ton corps et
 ton cœur
 je fais crier mes amplis
 pour que les montées d'orgue

Jacques Canetti
présente

BORIS VIAN

COFFRET de 3 DISQUES 30 cm
N° 1 (n° 48.805/6/7)

comportant

36

chansons et textes
enregistrés par

SERGE REGGIANI
MAGALI NOEL
PIERRE BRASSEUR
MARIE-JOSÉ CASANOVA

et la voix de

BORIS VIAN

(par autorisation spéciale de Philips)

Il reste encore quelques coffrets de luxe numérotés (avec fascicule illustré, textes des chansons et poèmes et articles inédits de P. Kast/F. Caradec) en vente au prix de souscription d'origine de 98 F.

EXCLUSIVEMENT
DISQUES
Jacques Canetti
DISQUES
EN VENTE CHEZ LES BONS
DISQUAIRES



ELECTRA MÉLODICA

ENTIÈREMENT NOUVEAU
ÉLECTRONIQUE
MONOPHONIQUE
PORTATIF

SONORITÉS LES PLUS DIVERSES

TESSITURE 9 OCTAVES

EXPRESSION PAR LE SOUFFLE

Se branche sur tout
bon amplificateur

DOCUMENTATION

HOHNER FRANCE S.A.

21, rue Van Loo
PARIS-16^e



*les
plus vendues
aux
U.S.A.*

batteries PEARL

importation directe du japon.
maintenant disponibles en france
rapport prix/qualité inégalé.

batterie complète 1392^F (cymbales en sus)
peau plastique
garantie totale • crédit longue durée

en vous recommandant de la revue, documentation
complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10^e - tél. : 770.17.18
a. le meur 94, rue bernardin de st pierre. 76-le havre - tél. : 42.50.54

s'évanouissent derrière la neige
et crient crient toute la fierté
que nous avons à t'écouter
il n'y a rien à faire
sinon t'écouter
chanter la peine de ton cœur
les bras qui sont les tiens
Tu aimais la vie
il faudra l'aimer encore plus
tu vivais d'amour
il faudra vivre d'amour encore plus
Otis
c'est terrifiant
que toi tu sois parti
si vite
Otis Redding
tu es mort

tu es vivant
pour longtemps
très longtemps.

Frédéric Tharle.

GENE VINCENT INCOMPRIS

Cher Monsieur, je vous écris pour la raison suivante : je viens de lire dans le numéro de décembre de « Rock & Folk » la lettre d'un lecteur d'Angoulême intitulée « Gégène pas sérieux ». Je tiens tout d'abord à féliciter son auteur pour le courage de ses opinions. Il n'a pas été capable d'indiquer sur sa lettre son nom et son adresse. D'autre part, il réviserait sans doute son opinion s'il connaissait les véritables raisons qui ont poussé Gene Vincent à écourter sa tournée de deux jours. (Il s'agit de raisons strictement personnelles que je ne peux pas dévoiler ici au cas où ma lettre serait publiée). En ce qui concerne l'article sur la tournée de Gene, si



GENE VINCENT ET GEORGES COLLANGE.

Jacques Barsamian avait essayé de comprendre ce comportement et la façon de penser de ce grand pionnier, je crois que de nombreux passages équivoques auraient été supprimés. En vous remerciant de mettre à notre disposition une si belle revue.
Georges Collange -
(Buddy Holly Memorial Society),
40, avenue Paul-Delorme,
04 - Sathonay-Tamp France.

LES COUPS

Les coups, ça fait mal. Je voudrais répondre à Patrick Berthelot qui se permet de critiquer Johnny. Il dit « Johnny se dit hippie alors qu'il chante les coups ». Je crois qu'avant de criti-

quer, il ferait mieux d'écouter les paroles de cette chanson et il se rendrait compte que « Les coups » est une chanson tout à fait pacifiste. Elle s'insurge contre la méchanceté de la vie. « Les coups qui apprennent à vivre ça fait mal » « Les coups de l'amour qui s'en va ça fait mal » « les coups qui nous font mal au cœur ». Et puis elle aboutit à l'espérance pour une vie meilleure : « Les coups, un jour, ne feront plus peur » « A coup de bonheur qui vient au bon moment » « A coup d'espoir au milieu des tourments ». Je voudrais aussi dire à Patrick que ce n'est pas à coup d'insultes et à coup de mauvaise foi qu'il arrivera à nous faire moins aimer celui qui était, qui est, et qui restera un des plus terribles showmen de l'histoire du rock. Allan et Teddy, fan de Johnny et du rock.

POUR JOHNNY

Les « Coups » dont il s'agit dans la chanson du même nom sont ceux que nous inflige la vie, et la voix de Johnny lorsqu'il chante « et ça fait mal » nous fait bien comprendre qu'il s'agit d'une expérience durement ressentie. Cette chanson, ainsi comprise, ne constitue nullement une contradiction avec une « conversion » éventuelle au mouvement hippie glorifiant l'Amour et la Paix. J'y vois plutôt, sur le plan psychologique, une relation de cause à effet : le souvenir des coups reçus porte Johnny à embrasser la cause des pacifiques. « Nous sommes tous frères » n'est pas pour lui une simple vue de l'esprit : les témoignages ne manquent pas qui nous dépeignent — concrètement — l'idée qu'il se fait de la solidarité humaine. Suspecter sa sincérité d'artiste parce qu'il varie son style ne me semble pas non plus justifié. Depuis longtemps déjà, il alterne les chansons douces et les fortes pour notre plus grande satisfaction, nous découvrant ainsi les aspects divers de son riche tempérament. Déchaîné ou meurtri, rock ou non, nous l'aimons pour la conviction qu'il apporte à défendre son texte auquel il s'identifie ; nous l'aimons pour sa voix aussi dont le timbre ne se confond avec aucun autre bien qu'elle soit la voix d'un homme qui souffre, qui aime, et se sent seul, qui ressent en un mot les émotions communes à la majorité d'entre nous. Et la jeunesse ne s'y trompe pas lorsqu'elle trouve pour exprimer ses rêves et ses passions — sans oublier les faiblesses inhérentes à la condition humaine —, un paragon aussi fascinant que Johnny. La doyenne présumée des fans de Johnny Hallyday
Christine de Bruycker, 60 ans,
Études Gréco-latines,
La Gallia-Montfleury,
25, boulevard Montfleury,
06 - Cannes.



ENFIN !!...

Une SONORISATION
MADE IN ENGLAND
complète, de 80 watts,
à un prix... abordable.

IMPACT

Département de PAN musical instruments

Sono complète pour 2.980 F

Équipant : PROCOL HARUM
THE MOVE, etc...



AMPLIFICATEUR : IMPACT 80

— 80 watts - 4 entrées
— Très haute fidélité

1.480 F (housse comprise)

COLONNES SONORES :

TALLBOYS 80

— 40 watts par colonne
— 4 HP CELESTION par colonne

(750 F la colonne)

1.500 F (les 2 housses comprises)

Dépositaires dans toute la France

Demandez vite renseignements à :



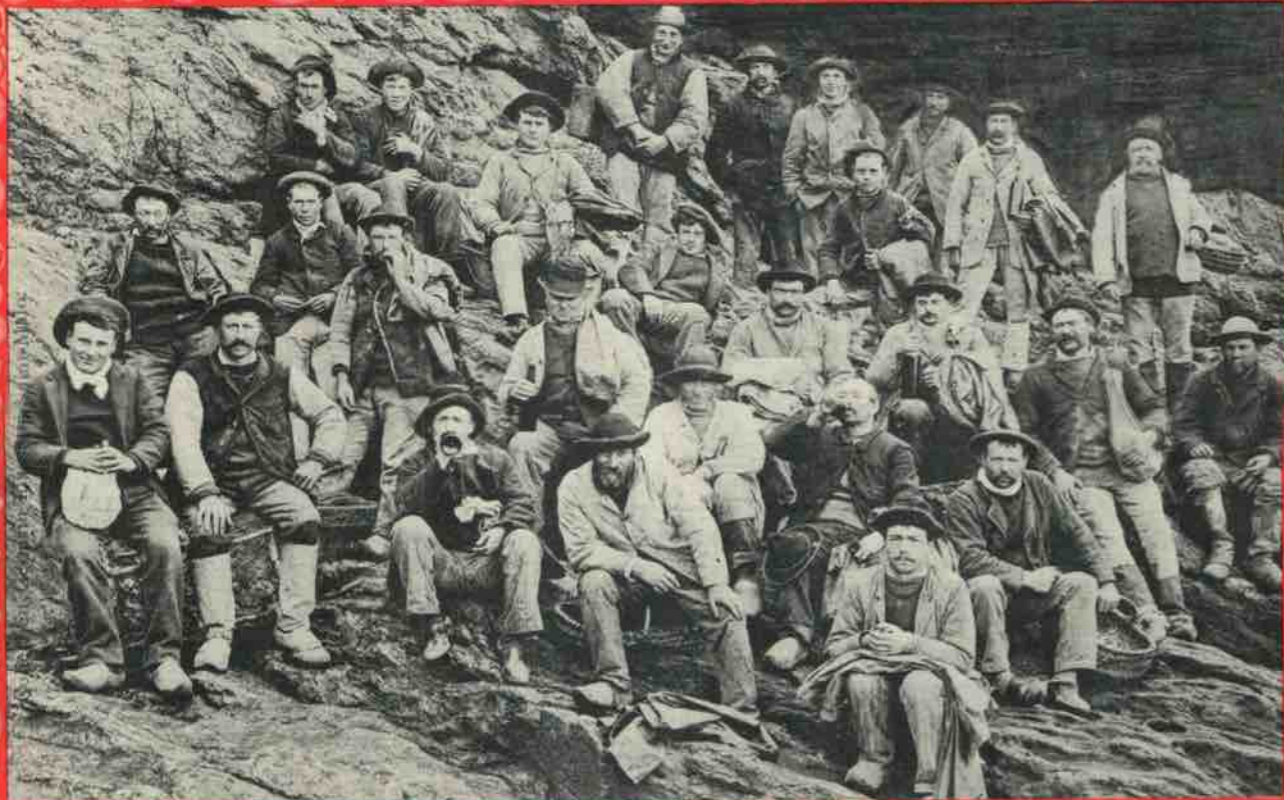
Ets ALAIN LE MEUR

importations musicales

94, rue Bernardin-de-Saint-Pierre
LE HAVRE (S.-M.) — Tél. 42-60.54

SCANDALE!

AU 50 RUE DE DOUAI



DÈS DIX HEURES DU MATIN, ON ATTEND L'OUVERTURE DU

MUSIC CENTER

Pour les derniers disques et partitions U.S. et Anglaises Vox, Marshall, neufs et occasions... guitares spéciales

Inscriptions immédiates pour l'école de Rock - Places limitées

Ouverture des cours : Basse, Batterie, Orgue, Guitare, Harmonica : 10 Janvier



50, RUE DE DOUAI, PARIS-9^e - TÉLÉPHONE: 874-78-79 - MÉTRO BLANCHE

le midem :
huit jours de show business
à cannes.

Pendant une semaine, Cannes va devenir le carrefour mondial des affaires du disque et de l'édition musicale. C'est en effet du dimanche 21 au samedi 27 janvier que s'y tiendra le 2^e MIDEM ou Marché International du Disque et de l'Édition Musicale. Les gens du « métier » vont se retrouver tous sur la Côte pour promouvoir leurs artistes, passer des contrats de distribution de disques, se présenter des chansons, négocier des sous-éditions, chercher des tubes en puissances, que sais-je, économiser du temps en évitant des voyages rendus inutiles pour ce genre de tractations puisque chaque firme digne de ce nom sera présente.

Malgré le succès considérable du 1^{er} MIDEM l'an dernier, tous les records seront battus. Seuls les chiffres (malgré le côté aride qu'ils peuvent avoir) sont capables de donner une idée de l'ampleur de la manifestation : sont ainsi prévus 3.000 participants (représentant 40 pays), 300 bureaux, 4.000 chansons présentées, 400 vedettes et artistes, 500 journalistes (dont les envoyés spéciaux de « Rock & Folk » qui ne manqueront pas de vous raconter tout, tout, tout sur ce MIDEM), 10 auditoriums, 2 salles de projection de cinéma, 1 chaîne sonore promotionnelle, 1 chaîne de télévision en circuit fermé avec 300 récepteurs, 1 salle de spectacle, etc.

Parmi les innovations de cette année, notons l'introduction de la musique classique et contemporaine (avec concerts au Casino Municipal de Cannes), un « non stop show » (spectacle permanent quotidien destiné à la promotion des artistes auprès de ceux qui les feront travailler ensuite) et le déplacement du marché proprement dit du Palais des Festivals au plus grand palace de Cannes : le Martinez. C'est dans les chambres de cet hôtel, transformées en bureaux avec installations techniques fonctionnelles, que les professionnels pourront se contacter.

Dans la grande salle du Palais des Festivals (1.600 places) se dérouleront, un jour sur deux, quatre galas promotionnels, de 21 h à minuit, radiodiffusés et télévisés soit en direct, soit en différé. A l'heure où nous mettons sous

presse, le programme — alléchant — se présente ainsi :

Dimanche 21 janvier : gala international.

Mardi 23 : gala tchèque (avec chansons en plusieurs langues) et français.

Jeudi 25 : gala italien et anglais. Parmi les artistes dont la présence est attendue, on remarquera :

De Grande-Bretagne : Sandie Shaw, Georgie Fame, Alan Price, Long John Baldry...

D'Italie : Domenico Modugno, Claudio Villa, Jimmy Fontana, Rita Pavone...

Des États-Unis : Dionne Warwick, Gene Pitney...

De France : Joe Dassin, Antoine, Claude François...

Lors de la soirée de clôture, le samedi 27, seront remis, au cours d'un gala exceptionnel retransmis en Eurovision, les trophées aux artistes du monde entier ayant vendu le plus grand nombre de disques dans leurs pays respectifs (pendant la période allant du 1^{er} juillet 1966 au 30 juin 1967), le tout soigneusement contrôlé par les sociétés pour l'administration du droit de reproduction mécanique de chaque pays. Pour ceux que le détail intéresserait, voir la « guerre des ventes » entre Elvis et les Beatles du courrier des lecteurs de nos précédents numéros, signalons qu'il sera attribué 1 point par disque 45 t et 3 points par 33 t (25 cm ou 30 cm).

Le trophée national sera remis à l'artiste ou au groupe (chantant dans la langue du pays intéressé) ou à l'orchestre y ayant réalisé la meilleure vente.

Ensuite intervient une distinction entre les pays vendant globalement et annuellement moins de 25 millions, plus de 25 millions (cas de la France) ou plus de 100 millions de disques (cas des U.S.A.). Selon les catégories, il sera remis 1 trophée (en général), 2 trophées (chanteurs et chanteuses) ou 3 trophées (chanteur, chanteuse et groupe).

En attendant de connaître les résultats, vous pouvez faire vos petits pronostics. Un prochain numéro vous dira si vous étiez dans le vrai. Rencontrez au sommet du show business international, le MIDEM promet d'être de qualité sur le plan artistique.

JEAN TRONCHOT

MAJOR CONN

3, rue Duperré, PARIS 9^e

IMPORTATIONS GROSSISTE

AGENT des Marques Mondiales :

Fender Guitares
et Amplis

HAGSTROM Guitares
Suédoises

Nouvelles Guitares
et Basses 4 et 8 cordes

LEVIN Guitares Suédoises

LUDWIG Matériel U.S.A. n°1

A. ZILDJIAN Cymbales

OLYMPIC Matériel Anglais

ORGUES Électroniques

CRÉDIT
Meilleur
Prix

Sono Public address

Fender

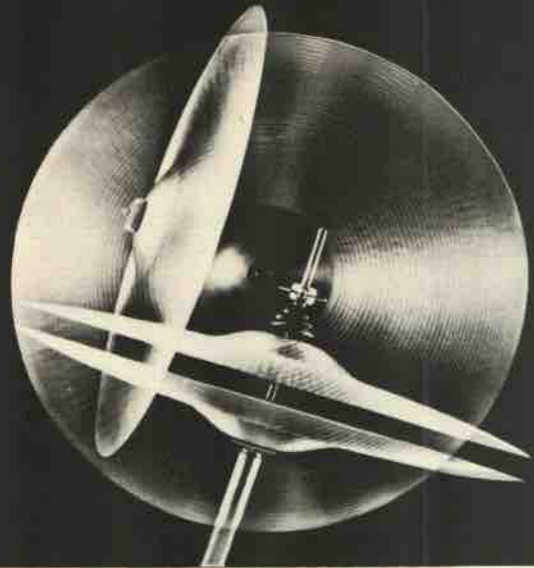
R. & F.

Nom

Adresse :

Veillez m'adresser votre catalogue :

(Précisez l'instrument demandé)



GIANT BEAT
 PAISTE SPECIAL CYMBAL FOR
BEAT

Solvignon

cymbales PAISTE
GIANT BEAT

importées de suisse.

les premières
 conçues spécialement
 pour le son "rock"
 percutantes
 couleur irisée
 "special sunlight"

garantie totale • crédit longue durée

en vous recommandant de la revue, documentation
 complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10^e - tél. : 770.17.18



BASSET

CONTREBASSE ÉLECTRONIQUE

A TOUCHES PIANO

PERCUSSION RÉGLABLE

TRÈS FAIBLE ENCOMBREMENT

PIED RÉGLABLE

DOCUMENTATION

Hohner France S.A.

21, rue Van Loo
 PARIS-16^e

HIT-PARADE ANGLAIS

L'Angleterre jouant actuellement un rôle primordial dans l'évolution de la « pop music », nous avons cru intéressant de publier le hit-parade de notre confrère britannique « Melody Maker ». Sa provenance explique que la quasi-totalité des chansons et artistes cités soient anglais (ou américains). Le premier chiffre indique le classement actuel, le second (entre parenthèses) celui de la semaine précédente. Les marques mentionnées sont également celles de la distribution en Angleterre. Nos lecteurs trouveront dans nos chroniques de disques les références discographiques valables sur le marché français. Listes reproduites avec l'aimable autorisation de

**Melody
 Maker**

MELODY MAKER, November 18, 1967

- 1 (1) **BABY, NOW THAT I'VE FOUND YOU** Foundations, Pye
- 2 (3) **ZABADAK** ... Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick and Tich, Fontana
- 3 (2) **MASSACHUSETTS** Bee Gees, Polydor
- 4 (4) **THE LAST WALTZ** Engelbert Humperdinck, Decca
- 5 (6) **LOVE IS ALL AROUND** Troggs, Page One
- 6 (5) **AUTUMN ALMANAC** Kinks, Pye
- 7 (10) **THERE IS A MOUNTAIN** Donovan, Pye
- 8 (7) **THERE MUST BE A WAY** Frankie Vaughan, Columbia
- 9 (17) **IF THE WHOLE WORLD STOPPED LOVING** Val Doonican, Pye
- 10 (21) **LET THE HEARTACHES BEGIN** Long John Baldry, Pye
- 11 (12) **SAN FRANCISCAN NIGHTS** Eric Burdon and the Animals, MGM
- (24) **EVERYBODY KNOWS** Dave Clark Five, Columbia
- 13 (13) **I CAN SEE FOR MILES** The Who, Track
- 14 (11) **FROM THE UNDERWORLD** Herd, Fontana
- 15 (8) **HOMBURG** Procol Harum, Regal Zonophone
- 16 (9) **HOLE IN MY SHOE** Traffic, Island
- 17 (15) **YOU'VE NOT CHANGED** Sandie Shaw, Pye
- 18 (16) **WHEN WILL THE GOOD APPLES FALL** ... Seekers, Columbia
- 19 (23) **BIG SPENDER** Shirley Bassey, United Artists
- 20 (14) **FLOWERS IN THE RAIN** Move, Regal Zonophone
- 21 (26) **CARELESS HANDS** Des O'Connor, Columbia
- 22 (18) **THE LETTER** Box Tops, Stateside
- 23 (20) **JUST LOVING YOU** Anita Harris, CBS
- 24 (29) **I FEEL LOVE COMIN' ON** Felice Taylor, President
- 25 (19) **ODE TO BILLIE JOE** Bobbie Gentry, Capitol
- 26 (—) **ALL MY LOVE** Cliff Richard, Columbia
- 27 (25) **I'M WONDERING** Stevie Wonder, Tamla Motown
- 28 (27) **BLACK VELVET BAND** Dubliners, Major Minor
- 29 (28) **YOU KEEP RUNNING AWAY** Four Tops, Tamla Motown
- 30 (22) **REFLECTIONS** ... Diana Ross and the Supremes, Tamla Motown

MELODY MAKER, December 2, 1967

- 1 (1) **LET THE HEARTACHES BEGIN** Long John Baldry, Pye
- 2 (3) **EVERYBODY KNOWS** Dave Clark Five, Columbia
- 3 (—) **HELLO, GOODBYE** Beatles, Parlophone
- 4 (10) **IF THE WHOLE WORLD STOPPED LOVING** Val Doonican, Pye
- 5 (4) **LOVE IS ALL AROUND** Troggs, Page One
- 6 (7) **THE LAST WALTZ** Engelbert Humperdinck, Decca
- 7 (2) **BABY, NOW THAT I'VE FOUND YOU** Foundations, Pye
- 8 (14) **ALL MY LOVE** Cliff Richard, Columbia
- 9 (20) **SOMETHING'S GOTTEN HOLD OF MY HEART**
 Gene Pitney, Stateside
- 10 (6) **THERE IS A MOUNTAIN** Donovan, Pye
- 11 (15) **CARELESS HANDS** Des O'Connor, Columbia
- 12 (5) **ZABADAK** ... Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick and Tich, Fontana
- 13 (16) **I FEEL LOVE COMING ON** Felice Taylor, President
- 14 (8) **AUTUMN ALMANAC** Kinks, Pye
- 15 (27) **WORLD** Bee Gees, Polydor
- 16 (29) **I'M COMING HOME** Tom Jones, Decca
- 17 (9) **MASSACHUSETTS** Bee Gees, Polydor
- 18 (21) **DAYDREAM BELIEVER** Monkees, RCA
- 19 (13) **THERE MUST BE A WAY** Frankie Vaughan, Columbia
- 20 (11) **SAN FRANCISCAN NIGHTS** Eric Burdon and the Animals, MGM
- 21 (12) **I CAN SEE FOR MILES** The Who, Track
- 22 (18) **BIG SPENDER** Shirley Bassey, United Artists
- 23 (25) **SO TIRED** Frankie Vaughan, Columbia
- 24 (—) **THANK U VERY MUCH** Scaffold, Parlophone
- 25 (23) **YOU'VE NOT CHANGED** Sandie Shaw, Pye
- 26 (17) **FROM THE UNDERWORLD** Herd, Fontana
- 27 (—) **KITES** Simon Dupree, Parlophone
- 28 (22) **HOLE IN MY SHOE** Traffic, Island
- 29 (24) **WHEN WILL THE GOOD APPLES FALL** ... Seekers, Columbia
- 30 (19) **HOMBURG** Procol Harum, Regal Zonophone

MELODY MAKER, November 25, 1967

- 1 (10) **LET THE HEARTACHES BEGIN** Long John Baldry, Pye
- 2 (1) **BABY, NOW THAT I'VE FOUND YOU** ... Foundations, Pye
- 3 (11) **EVERYBODY KNOWS** Dave Clark Five, Columbia
- 4 (5) **LOVE IS ALL AROUND** Troggs, Page One
- 5 (2) **ZABADAK** ... Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick and Tich, Fontana
- 6 (7) **THERE IS A MOUNTAIN** Donovan, Pye
- 7 (4) **THE LAST WALTZ** Engelbert Humperdinck, Decca
- 8 (6) **AUTUMN ALMANAC** Kinks, Pye
- 9 (3) **MASSACHUSETTS** Bee Gees, Polydor
- 10 (9) **IF THE WHOLE WORLD STOPPED LOVING** Val Doonican, Pye
- 11 (11) **SAN FRANCISCAN NIGHTS** Eric Burdon and the Animals, MGM
- 12 (13) **I CAN SEE FOR MILES** The Who, Track
- 13 (8) **THERE MUST BE A WAY** Frankie Vaughan, Columbia
- 14 (26) **ALL MY LOVE** Cliff Richard, Columbia
- 15 (21) **CARELESS HANDS** Des O'Connor, Columbia
- 16 (24) **I FEEL LOVE COMING ON** Felice Taylor, President
- 17 (14) **FROM THE UNDERWORLD** Herd, Fontana
- 18 (19) **BIG SPENDER** Shirley Bassey, United Artists
- 19 (15) **HOMBURG** Procol Harum, Regal Zonophone
- 20 (—) **SOMETHING'S GOTTEN HOLD OF MY HEART**
 Gene Pitney, Stateside
- 21 (—) **DAYDREAM BELIEVER** Monkees, RCA
- 22 (16) **HOLE IN MY SHOE** Traffic, Island
- 23 (17) **YOU'VE NOT CHANGED** Sandie Shaw, Pye
- 24 (18) **WHEN WILL THE GOOD APPLES FALL** ... Seekers, Columbia
- 25 (—) **SO TIRED** Frankie Vaughan, Columbia
- 26 (23) **JUST LOVING YOU** Anita Harris, CBS
- 27 (—) **WORLD** Bee Gees, Polydor
- 28 (27) **I'M WONDERING** Stevie Wonder, Tamla Motown
- 29 (—) **I'M COMING HOME** Tom Jones, Decca
- 30 (20) **FLOWERS IN THE RAIN** Move, Regal Zonophone

MELODY MAKER, December 9, 1967

- 1 (3) **HELLO, GOODBYE** Beatles, Parlophone
- 2 (1) **LET THE HEARTACHES BEGIN** Long John Baldry, Pye
- 3 (2) **EVERYBODY KNOWS** Dave Clark Five, Columbia
- 4 (4) **IF THE WHOLE WORLD STOPPED LOVING** Val Doonican, Pye
- 5 (9) **SOMETHING'S GOTTEN HOLD OF MY HEART**
 Gene Pitney, Stateside
- 6 (11) **CARELESS HANDS** Des O'Connor, Columbia
- 7 (8) **ALL MY LOVE** Cliff Richards, Columbia
- 8 (16) **I'M COMING HOME** Tom Jones, Decca
- 9 (15) **WORLD** Bee Gees, Polydor
- 10 (6) **THE LAST WALTZ** Engelbert Humperdinck, Decca
- 11 (5) **LOVE IS ALL AROUND** Troggs, Page One
- 12 (18) **DAYDREAM BELIEVER** Monkees, RCA
- 13 (7) **BABY, NOW THAT I'VE FOUND YOU** Foundations, Pye
- 14 (24) **THANK U VERY MUCH** Scaffold, Parlophone
- 15 (10) **THERE IS A MOUNTAIN** Donovan, Pye
- 16 (12) **ZABADAK** ... Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick and Tich, Fontana
- 17 (13) **I FEEL LOVE COMING ON** Felice Taylor, President
- 18 (14) **AUTUMN ALMANAC** Kinks, Pye
- 19 (27) **KITES** Simon Dupree, Parlophone
- 20 (23) **SO TIRED** Frankie Vaughan, Columbia
- 21 (21) **I CAN SEE FOR MILES** The Who, Track
- 22 (22) **BIG SPENDER** Shirley Bassey, United Artists
- 23 (19) **THERE MUST BE A WAY** Frankie Vaughan, Columbia
- 24 (—) **HERE WE GO ROUND THE MULBERRY BUSH** ... Traffic, Island
- 25 (17) **MASSACHUSETTS** Bee Gees, Polydor
- 26 (20) **SAN FRANCISCAN NIGHTS** Eric Burdon and the Animals, MGM
- 27 (—) **IN AND OUT OF LOVE**
 Diana Ross and the Supremes, Tamla Motown
- 28 (—) **WILD HONEY** Beach Boys, Capitol
- 29 (25) **YOU'VE NOT CHANGED** Sandie Shaw, Pye
- 30 (—) **I ONLY LIVE TO LOVE YOU** Cilla Black, Parlophone



SAM & DAVE & SOUL

Avec Otis et Aretha, ce sont les plus populaires.



L'abondance de matière ne nous a pas permis, le mois passé, d'accorder toute la place que méritait le Show de Sam & Dave. Nous y revenons donc d'autant plus volontiers par le texte et par l'image, que ces artistes fournissent un exemple éloquent du rhythm & blues moderne, du Noir de la nouvelle génération. Sam & Dave, qui viennent d'être classés N° 1 au hit parade avec leur « Soul Man », comptent actuellement parmi les attractions les plus spectaculaires du show business. Leur art, chorégraphique autant que musical, est celui de véritables comédiens. Jouant, parodiant toute la gamme des émotions humaines, ils laissent le spectateur pantois, ne sachant s'il faut rire ou pleurer. C'est beaucoup plus subtil — et plus excitant — que de simplement « chercher à chauffer ». C'est peut-être précisément là le côté qui manque à nos jeunes vedettes françaises, qui en fin de compte se prennent trop — ou pas assez — au sérieux. Je voudrais les voir et entendre, Johnny, Schmoll ou Clo-Clo, créer des chansons qui chargent de manière irrésistible les





personnages que nous côtoyons tous les jours, que nous sommes probablement nous-mêmes. Chacun le ferait selon sa propre optique, son propre tempérament et nous aurions l'équivalent d'un rhythm & blues, mais nullement imitatif.

C'est cette optique — d'exagération, de parodie puis de soudaine introspection — qui est si séduisante chez un Gilbert Bécaud, qu'on retrouve aussi chez Jacques Brel. C'est ainsi également qu'il faut comprendre les grands artistes de rhythm & blues; les autres s'y essayent avec de moindres moyens. Il est évidemment inévitable que beaucoup de subtilités échappent au public européen devant un spectacle créé par des Noirs Américains dans leur propre idiome, mais dans l'ensemble le « message » fut compris avec enthousiasme. On pourrait d'ailleurs noter que l'équivalent blanc — la musique Hillbilly, celle typiquement « Broadway » d'une Barbara Streisand ou même des interprétations idiomatiques britanniques — rencontrerait de semblables difficultés en France. Seule une musique intrinsèquement riche et des artistes particulièrement doués parviennent dans ces conditions à passer la rampe.

Samuel Moore est d'un naturel très jovial. Son partenaire David Prater se montre plus réservé. C'est le pince-sans-rire. Une perpétuelle inquiétude semble marquer son visage mais, impassible, il trouve toujours le mot pour rire (sauf le jour où, à un paisible 70 à



l'heure, nous roulions sur les quais de la Seine, direction Pop Club; jamais de ma vie je n'ai vu individu plus paniqué!). Bien qu'ils enregistrent tous sur des marques de disques différentes, il régnait une excellente camaraderie entre Sam & Dave et leurs collègues Sam Baker, Arthur Conley, Lee Dorsey et Linda Carr. Tous se sentaient solidaires d'un but commun: présenter en Europe un show dont on reparlerait. Ces artistes le savent tous: s'ils désirent être enfin reconnus et respectés, il faut qu'ils réussissent, et ils sont heureux d'apprendre le succès remporté précédemment par James Brown qui pourtant pourrait être considéré comme un dangereux rival.

L'orchestre de Sam & Dave est dirigé par Little Charles (Whitworth) qui a enregistré sous son nom sur Jewel (1965) ainsi qu'avec Big Maybelle (Rojac) et Kim Tolliver (Sure Shot). Né le 17 novembre 1942 à Greensborough (Caroline du Nord) il mène d'abord son propre groupement en tant que chanteur avant de passer chez Inez Foxx (août 1965) puis chez Sam & Dave (janvier 1966) en tant que bassiste.

Les autres membres de l'orchestre ont tous de courtes mais intéressantes carrières à leur actif, se situant hors des circuits d'ordinaire bien documentés. Le plus âgé, « Boogaloo Pete » Carter, trompettiste et danseur extraordinaire, est né le 18 janvier 1935 à Delray Beach (Floride). En 1961, il part pour quatre ans à Détroit où il joue et enregistre avec Roosevelt Fountain (sur Prince Adams)



du Nord), accompagne les Five Royals pendant trois ans (disques King et Home of the Blues) avant de former son groupe, les Vibrators à Memphis. Il y enregistre avec les Varios (Amy), Sherry West, les Sisters Four, Bobby Wilson (Boyd). Il fait partie de l'orchestre Sam & Dave depuis juin 1965. Abraham « Onion » Miller, ténor sax, né le 18 octobre 1943 à Greensville (Caroline du Sud) fait partie du groupe de Little Charles (1965) puis en prend



BOBBY ROCK, SAM BAKER ET SAM & DAVE; JAMES TATUM ET LORENZO CARNEGIE; ONION, SAM BAKER ET BOOGALOO PETE.



LITTLE CHARLES, TOBY WYNN, BOBBY ROCK.



JAMES TATUM, ONION MILLER, JIMMY NORRIS.

et Freddie Butler (sur M. & M.). En été 1965 il revient en Floride et enregistre avec Freddy Scott et les 1-2-3-4 Twans (sur Marlin).

Le cadet, Jake Riley, trombone, est né le 10 octobre 1949 à Miami (Floride). De août 1966 à août 1967, il joue et enregistre avec Frank Williams et Little Beaver (sur Octavia et Phil L.A. of Soul). Il voudrait faire des études au conservatoire et se consacrer au jazz d'avant-garde.

Lorenzo Carnegie, alto sax, né le 2 décembre 1943 à Haines City (Floride) débute en 1961 dans l'orchestre de Dizzy Jones dont James Brown produit par la suite plusieurs disques. Au sein de ce groupe, Carnegie enregistre avec Jimmy Clanton, les Charmettes. De 1965 à 1966 il dirige son propre groupe, les Cuzins, avec lequel il enregistre seul ou derrière Steve Alaimo, Elaine Smith et Paul Kelly. Ce n'est autre que Lorenzo Carnegie, l'arrangeur de « Chills & Fever » de Paul Kelly (publié en France sur Atlantic 820040). L'orchestre se composait de Robert Blount (tp), Willie North (tb), Carnegie (ts), Willie Noble (g), Melvin Gumby (f-b), Johnny Redd (dm). James Tatum, ténor sax, né le 11 décembre 1940 à Greensborough (Caroline



la direction, jusqu'en juin 1967 où il entre chez Sam & Dave. Enregistrements avec Little Charles. « Bobby Rock » Pittman, ténor sax, né en 1940, enregistre avec les Swallows en 1958 (Federal), puis joue dans l'orchestre de Otis Redding avant d'entrer chez Sam & Dave. Toby Wynn, baryton sax, né le 13 juin 1941 à Columbus (Georgia) commença par jouer du ténor dans le Swinging Sextet of Alabama, dont le guitariste était Robert Lee Dickey (le « Bobby » de James et Bobby Purify). Il joue dans l'orchestre d'Otis Redding avant de passer chez Sam & Dave.

Jimmy Norris, guitare né le 18 juin 1943 à Northumberland County (Virginia) joue avec les Knight Brothers et les Carltons. Vers 1963 il enregistre plusieurs séances avec Tippy Hubbard pour la marque Shrine, à Washington D.C.

Clarence Roddie, drums, né le 17 juillet 1941 à Jackson (Georgia) joue dans différents groupes, dont les Five Royals et Otis Redding. Son seul enregistrement à ce jour est la séance de Kim Toliver (Sure Shot) à laquelle pratiquement tous les musiciens de Sam & Dave ont participé.

KURT MOHR



Les Beatles d'aujourd'hui...

Trois sacrés disques pour le Nouvel An...

beatles et pink floyd

LES BEATLES

Hello goodbye. I am the walrus. ODEON FO 106 (45 t simple - 6,50 F)

Cette fois ce fut presque le pugilat rue Chaptal : qui chroniquerait les nouveaux Beatles ? C'est dire avec quelle impatience et quel enthousiasme nous guetons chacune de leurs nouvelles productions. D'ailleurs à chaque fois, avec un nouveau Beatles, le même petit scénario se répète : on s'attend à quelque chose et puis... non ! ce n'est pas tout à fait ça — pendant un moment on est décontenancé et puis

Aah ! Formidable ! Quelle montagne ! Comment analyser leur musique ? Ce n'est ni la plus bruyante, ni la plus douce, ni la plus démente, ni la plus complexe, ni la... QUOI ? Changeons de tactique ! L'art ne s'évalue pas aux points. Celui des Beatles a le mérite d'être très vaste : il chatouille la sensibilité à tous les niveaux et chacun peut y trouver son bonheur. La jolie mélodie, l'air entraînant, les paroles amusantes (pour le gosse de quatre ans) ou subtilement délirantes (pour qui est mentalement plus développé), bref tout

un univers sonore, poétique et philosophique que chacun peut interpréter à sa manière. C'est de cela que je veux parler en qualifiant leur musique de merveilleusement riche. C'est sur ce plan que les Beatles sont extraordinaires. « Hello goodbye » reste une mélodie simple tout en évitant la platitude. Au lieu d'être affreusement commercial, c'est admirablement commercial. Un peu comme l'était « Yellow submarine », ou « All you need is love ». Car, à côté de compositions plus ésotériques (je pense notamment à certains titres

de « Sgt. Pepper » ou à « Blue Jay way » du Mystery Tour), les Beatles ont toujours à cœur de se faire comprendre et faire plaisir à un vaste public. Je ne sais si vous croyez en les vertus du lavage de cerveau, mais s'il doit y en avoir c'est certainement sous la forme de « Hello goodbye » qu'elles peuvent se manifester de la façon la plus salutaire : pousser au rapprochement entre les hommes au lieu de la séparation — dites bonjour au lieu d'au revoir. Et le merveilleux « I am the walrus » (Je suis le morse, cou cou cout-

chou), essayez un peu d'en déchiffrer la signification profonde ! Mais n'allez pas la crier sur les toits, sinon vous serez comme « The fool on the hill » (Le sot sur la colline). Ce qui m'impressionne particulièrement chez les Beatles, c'est précisément la polyvalence de leur musique. Je ne vois aucun autre groupe ou artiste qui puisse se mesurer avec eux sur ce plan. Ils ne détiennent pas le monopole de la création mélodique, ni celui des recherches sonores. Leur émotion, ils ne la communiquent pas de manière concentrée, tel un laser ; elle émane plutôt sous la forme d'une lumière diffuse. Brel, Otis Redding, Aretha Franklin vous prennent par les tripes. Burt Bacharach et Dionne Warwick vous emmènent dans un univers éthéré et poétique. Les Beach Boys vous enveloppent de leurs sonorités chatoyantes. Bob Dylan... oui, lui serait peut-être le plus proche des Beatles quant au contenu de sa pensée, mais il ne parle pas un langage aussi universel. L'étonnant chez les Beatles, c'est précisément qu'à côté d'un « Within you without you », ils soient également capables de créer un « Yellow submarine » qui ne soit pas une horreur. C'est presque instinctivement que nous commençons à réaliser cet aspect des Beatles. C'est pourquoi la parution de chacun de leurs disques est attendue à travers le monde avec tant d'expectation.

KURT MOHR

LES BEATLES
MAGICAL MYSTERY TOUR : Magical Mystery Tour. Your mother should know. I am the walrus. The fool on the hill. Flying. Blue jay way.
 ODEON SMO 39.501 et 39.502 (2 x 45 t EP - 16 F)

Alors, là, eux, ils sont positivement sidérants.

On se dit : « ce n'est pas possible, ils ne pourront pas trouver toujours autre chose ». Et, en fait, ils ne trouvent rien d'autre, ils se contentent de poursuivre la voie déjà déblayée. Ils continuent à s'amuser, ils continuent à nous amuser, ils se passionnent de plus en plus, ils nous passionnent de plus en plus.

Noyée dans les brumes du rêve, la musiquette fait des clins d'œil à la Musique. Un nouvel « Alice au pays des merveilles », cette excursion hipdémante vous berce, mes enfants chéris, dans les landes mordorées et les cieux étoilés. Un chouette petit Noël. Autre chose que les sinistres cantiques déclamés par les vedettes en mal de renouvellement, ces soporifiques galettes qu'on nous ressort parce que c'est le moment.

Allez, laissons-nous flotter, les quatre types qui sont vraiment des magiciens et qui y croient nous prennent par la main. Des souvenirs d'enfance, bandes sonores de documentaires vieillots, claironnements fiérots de westerns usés, la voisine du dessus qui pianote un truc sympa, le grenier émouvant des reminiscences musicales, le bric-à-brac des voix lointaines. Un peu d'inquiétude parfois. Une angoisse insolite. Mais non, on est là, les potes. Et on va un peu vous faire chialer sur « The Fool On The Hill », entrez, entrez, vous verrez le fou sur la colline, tranquille, peinard, dans le soleil et les rumeurs champêtres, c'est lui qui a raison.

Le démon Shepp, le lion Otis vous entraînent loin, par la fureur ou la transe. Nous, on y va en douceur, on aime les gens, Otis aussi les aimait, il leur disait « allez-y, les gars, n'ayez pas peur de vivre, de bouger », on leur dit à notre manière qu'on peut rêver, ne penser qu'au

sourire, à la chaleur, à l'amour. Tant que ces grands cons d'adultes ne nous auront pas flanqué du napalm sur la gueule. On est là, les amis, et on balance avec vous. On décolle tous ensemble. Tous. Ensemble.

PINK FLOYD
THE PIPER AT THE GATES OF DAWN : Astronomy dominé. Lucifer Sam. Matilda Mother. Flaming. Pow R. Toc H. Take up thy stethoscope and walk. Interstellar overdrive. The gnome. Chapter 24. The scarecrow. Bike.
 COLUMBIA STCX 340.568 (30 cm - 22,90 F)

Philippe Rault vous en avait déjà parlé dans le numéro 9. Ceux qui crient à la mort des groupes n'ont qu'à écouter ce 30 cm qui vient de paraître en France : si les Beatles restent toujours au sommet par l'étonnante dose de sensibilité qui imprègne leurs interprétations, Pink Floyd et Soft Machine sont là pour faire avancer le mouvement, véritable avant-garde de la pop music, passionnantes tentatives de synthèses entre les différents courants qui animent la musique moderne.

Il existe chez le Pink Floyd une certaine dose de sophistication — du moins en disque — qui

leur évite de tomber dans le délire gratuit, ce piège tendu aux bousculeurs de barrières. Mais ils n'oublient pas non plus le « beat », l'émotion, les couleurs sonores capables de chatouiller l'oreille entre deux orgasmes. Chaque pièce est soigneusement élaborée et l'intelligence musicale persiste au sein des résonances démoniaques, dans les fulgurances électroniques, les stridences cuisinées. C'est peut-être moins sérieux que les recherches de la musique classique moderne (bien qu'on y cultive abondamment le « n'importe quoi », contrairement à ce que le smoking laisserait penser) mais en tout cas, c'est plus rigolo.

Le problème, d'un Pink Floyd, pour moi, c'est de rester pop. Car cette musique ne passe pas tellement en radio. Les Beatles, aussi dingues dans leur genre, n'oublient jamais la mélodie qui accroche, aiment le bon sirop, tellement bon que l'on souhaite aux Pink Floyd et Soft Machine d'en trouver la recette. A moins que, précurseurs courageux, Pink et Soft ne préparent, dans leurs extrêmes audaces, l'avènement de nouveaux Beatles.

En attendant, écoutez « Astronomy dominé ».

PHILIPPE KÉCHLIN

...et ceux de jadis (déjà !)



HALLYDAY ET LE SPECTACLE TOTAL



14 NOVEMBRE : HALLYDAY LE PROPHETE

« Son récital, hier soir, au Palais des Sports, a tenu à la fois du rodéo, du gala de catch et de la bataille de fleurs. Autant dire que les 6.000 spectateurs qui s'étaient entassés, ce soir-là, dans l'immense salle du Palais des Sports en ont eu pour leur argent. »
L'AURORE.

« ... Huit cents phares de voiture, quatre cent cinquante projecteurs, 3,5 tonnes de ferrailles, cinq canons lançant dix mille fleurs, cent cinquante bombes de confettis, une dizaine de bombes d'encens et, sur trois écrans, un bric-à-brac où Frankenstein côtoyait Dracula, Rita Hayworth en Salomé et Buster Keaton, constituaient un spectacle superbement délirant à l'inverse de ce qu'a rassemblé le label « hippy » à Londres ou à Paris. »
LE MONDE.

« Hallyday accroche ses souvenirs personnels au Palais des Sports. ... Au-dessus de l'idole, sur la scène, un décorateur audacieux avait accroché plusieurs carcasses d'automobiles visiblement accidentées. Il doit s'agir du parc personnel du chanteur. »
LE FIGARO.

« ... Les images désormais classiques du folklore Hallyday. Les torrents de sueur qui tombent dans le micro, la demoiselle qui se fait plaquer aux jambes par le service d'ordre pour avoir voulu embrasser l'idole sur son podium, le bouquet de fleurs qui tombe comme un météorite, le striptease progressif et étudié qui nous a permis de constater que Johnny possédait toujours le plus beau torse de la chanson française. »
FRANCE-SOIR.

Plus que du folklore, plus qu'un spectacle, plus qu'un show, mieux qu'un récital : une fantastique organisation artistique, publicitaire et commerciale. D'immenses affiches fleuries l'annon-

çaient dans tout Paris, un disque, sorti trois jours après, en rendait compte. Dès le lendemain, la presse ne parlait que de ça, les actualités télévisées y consacraient quelques minutes et, récemment, c'est « Bouton rouge » (l'émission d'André Harris et Alain de Sédouy) qui passait sur la deuxième chaîne une bobine d'une dizaine de minutes filmée peu après. C'était le mardi 14 novembre, au Palais des Sports. Pourquoi le Palais des Sports? Simplement parce qu'en quelques jours la location de ce Musicorama, prévu à l'Olympia, avait suffi à bourrer la salle. Et l'échelon supérieur, c'était tout naturellement cette immense chose réservée d'ordinaire au cirque, à l'armée soviétique, aux meetings politiques ou aux pugilats en tous genres.

Tout avait été soigneusement préparé, la machine maintes fois révisée, elle était bien rodée. D'abord, le décor; jamais, en France, on n'avait vu quelque chose de plus marrant et, surtout, jamais on n'avait pu présenter un décor aussi pop à un public aussi mélangé, allant du pont de Publicis à l'humble ouvrier de chez Renault, en passant par Eddie Constantine, quelques chanteurs en vogue et beaucoup d'étudiants. Les squelettes de voitures accidentées, habilement repeintes, et disposées de part et d'autre de la scène, c'était assez impressionnant. Quant à savoir s'il s'agissait du « parc personnel du chanteur », il était permis d'en douter en apercevant une portière ou un capot de Dauphine! Au fond de la scène, huit grands panneaux mobiles portant chacun, au recto, une centaine de phares antibrouillards et, au verso, des sculptures sur bois, avec, çà et là, des feux d'artifices, soleils et feux de bengale, c'était aussi assez phénoménal. Ajoutez à cela le bric-à-brac disposé sur scène, spots, lanternes multicolores tournantes, fleurs géantes, bombes à encens et parfums divers, les pièges à confettis et à pétales de fleurs cachés dans les charpentes métalliques du toit, et vous aurez, sans oublier les énormes projecteurs dont dispose le Palais des Sports, une petite idée de ce que pouvait donner un cocktail savamment dosé de tous ces ingrédients. Avec, en plus, en fin de soirée, les projections auxquelles nous avons eu droit, sur trois écrans

géants suspendus à droite, à gauche et au-dessus de la scène, vous voyez que c'était quand même sérieux.

Les carrosseries déginguées m'ont fait penser un instant aux sculptures « in » de Johanna Shimkus dans « Les aventuriers ». Quant aux projections, on peut penser à la fois aux tentatives d'un jazzman français d'avant-garde, Barney Wilen, qui interprète de longues œuvres sur un sujet donné (la mort du pilote de Formule 1 Bandini, à Monaco) avec projections de diapos, de films se surimpressionnant, auditions de bandes sonores, et aux recherches de John Mekas au « Village » de New York. Ces tentatives vers un art total, un spectacle complet, faisant appel à la vue, à l'ouïe et à l'odorat sont extrêmement sympathiques venant d'un chanteur aussi populaire que Johnny Hallyday et touchant par là-même un public d'autant plus large. Le terme « pop » prend alors sa vraie valeur, au lieu de ne concerner qu'une élite privilégiée. J'ajouterai que ce spectacle délicieusement, mais rigoureusement dément apparaît plus satisfaisant que le bricolage psychédélique de certains hippies londoniens. Sans doute fourmillent-ils d'idées, mais elles partent dans tous les sens et, si les lampes de labo aux éclairs fulgurants et aveuglants peuvent être taxées d'originalité, ou si des diapos pornos qu'on fait brûler dans l'appareil de projection, c'est génial, ça n'en reste pas moins extrêmement fatigant pour les neurones, et ça manque totalement d'intérêt. Il faut, pour prendre son pied, un solide parti pris dès le départ, ou alors distribuer à l'entrée, en même temps que les tickets, de petits sucres imbibés de « quoi vous savez ». Merci, très peu pour moi; je peux m'envoyer en l'air sans ça.

De plus, il apparaît difficile de taxer Hallyday d'« hippisme ». Ce n'est pour lui qu'un divertissement vestimentaire ou un jeu qui lui permet, conseillé par ses agents publicitaires, d'envoyer des roses en guise de fleurs des champs quand il chante « San Francisco ». Et le récital lui-même n'a rien à voir avec la musique hippie, Hallyday s'étant, depuis plusieurs mois, branché très fort sur le rhythm & blues. La preuve : le show, commencé avec « Les coups », s'est terminé par « Nancy », sur une improvi-

**Trois tentatives
de spectacle total
ont eu lieu le mois dernier
à Paris, au Palais
des Sports.
Johnny Hallyday inaugura
brillamment
cette formule.**



sation d'une vingtaine de minutes d'Hallyday dans son extraordinaire numéro de bête de scène — allant, comme dans le bon vieux temps, jusqu'à fracasser sa guitare — au milieu de solos de ténor hurlants. On peut critiquer Johnny quand il chante trop d'adaptations, on peut contester sa voix, mais on ne peut nier son métier quand il est sur scène. C'est un acteur prodigieux, un jongleur accompli, un gymnaste doué et un chef d'orchestre qui sait — même quand il semble « parti » — exiger un soutien dosé de ses musiciens. Il a sensiblement modifié son orchestre, supprimant les deux trombones pour ajouter un bongoïste — le Mauritanien Sam Kelly — qui apporte beaucoup sur le plan rythmique. Les musiciens tournent rond et, si leurs pas de danse et les figures exécutées avec les instruments n'ont pas l'allant ni la souplesse des formations noires, leur soutien derrière le chanteur est excellent.

Les chansons interprétées ce soir-là étaient, pour la plupart, des tubes : « Petite fille », « Mon fils », « Hey, Joe » (dans laquelle il mentionne opportunément Israël, en plus du Viet-Nam), « Aussi dur que du bois », son succès le plus récent, « Noir c'est noir », « Je suis seul », évidemment, etc..., une quinzaine de titres environ, enlevés en force. Et, si un confrère a pu parler du « plus beau torse de la chanson française », je crois qu'on peut aussi noter le plus beau déhanchement de la chanson française ! Il n'a, de ce côté-là, de leçon à recevoir d'aucun maître du R & B.

De toute façon, je suis persuadé que ce show monstrueux fera date. Des imperfections, il y en a sans doute, mais je pose la question : qui, en France, est capable de monter un tel spectacle ? Étant bien entendu qu'à mon avis, on doit juger Hallyday par rapport au reste de la chanson française et non aller chercher ses références Outre-Manche ou Outre-Atlantique. Et la meilleure preuve de la qualité de la soirée, la voilà : les compagnies de gendarmes mobiles, les policiers en uniforme et en civil massés tout autour du Palais des Sports ont été réduites au chômage ; malgré les déchainements sonores et lumineux du 14 novembre, les

fauteuils avaient conservé, le 15 novembre, leur aspect du 13.

FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI

ORCHESTRE :

Micky Jones (g)
Tommy Brown (dms)
Gérard « Papillon » Fournier (f.b)
Gilles Pellegrini, Jacques Ploquin (tp)
Jean Tosan, Gérard Pisani (saxes)
Sam Kelly (bgo)
Raymond Donnez (orgue, hca)
RÉGIE-MISE EN SCÈNE : Jacques Chérix.

17 NOVEMBRE : VAGUEMENT COMPLICES

En fait de « fenêtre rose » ouverte aux nuits « psychédélicoptiques », le Palais des Sports à dossiers rouges frappés de chiffres blancs, figurait plutôt, ce soir-là, un immense piège à rats — métal froid, plafond haut — où se seraient laisser prendre par mégarde une poignée d'insectes étranges, à plumage et ramage du dernier grand vent soufflant d'Albion.

Le troupeau à clochettes est là, haute figuration florale égrénée sur les premiers gradins ; le carrefour Buci au grand complet, bien maigrelet quand même.

Trois filiformes silhouettes en guitare électrique — The Spencer Davis Group — attaquent.

Inondation de bruit et de phosphorescence.

Envolée de rideaux blancs sous la voûte. Un technicien figé sur un échafaudage métallique, face au podium, projette d'immenses giclées d'huile mouvante orange et or contre le mur de scène.

J.-J. Lebel passe, et repasse, officiant en huppelande blanc sale, suivi des derniers adeptes de happening.

Va-et-vient balayant l'avant-scène : tous les poilus chevelus crochus clocheteux clochards à pelure de bête fauve, paillettes aux yeux, tignasses à décrocher les toiles d'araignée du ciel, ils sont là tous, venus afficher leur dernière trouvaille des Puces. Un exhibitionnisme gentiment agressif, pas-trop fou, qui se

regarde lui-même en train de s'exhiber, qui a presque honte.

Ça ne chauffe pas encore ; de grands appels de chaleur nouvellement britannique se cassent la figure, faute de compréhension, dans l'air vaste et froid de ce temple-hangar qui n'a rien en soi de psychédélique.

On s'installe quand même pour la nuit. On avale des hot-dogs et de la bière.

Ils mettent des tapis par terre et vendent leurs revues — Image, The Hippy Cult — autour d'un bouquet de bâtonnets à encens.

Apparition.

Une longue fille descend l'allée centrale, un jardin artificiel sur la tête.

Un type enroulé dans un ruban de film déroulé serpente entre les sièges à la recherche d'une quelconque pierre philosophale — peut-être, a-t-il tout bêtement perdu ses lunettes.

La musique martèle les tempes, broie la nuque sans répit.

On commence pourtant à se sentir vaguement complice, on s'approche, on renifle de plus près les filles à dentelures et frisures, Suzy Creamcheese, le batteur de l'orchestre, poitrail à l'air, on fait partie du ramassis baroque massé autour du podium — photographes, curieux, voyeurs hippy ou hippisants, jusqu'aux flics débonnaires, piliers de garde, effigies naïves dont on oublie pour une fois l'uniforme.

Jamais vague d'appareils photographiques, télé-objectifs agressifs, flashes électroniques, caméras portatives, n'a déferlé sur un plateau parisien avec autant de frénésie et de constance, amateurs et professionnels, et cela à deux pas du salon de la même photo. Pierre Clémenti est harnaché comme un reporter patenté, tandis que William Klein promène un mini-appareil.

Les orchestres se succèdent.

Un stick timide circule.

Deux types apparemment « stoned » se roulent par terre pour rire.

Un autre, qui fait partie du spectacle, avance en brandissant une glace, et hurle à la ronde : « Regardez vos sales gueules, mais regardez donc, pouah... ».

Un long serpent de plastique rouge passe de mains en mains, cordon ombilical de la fête, chapelet bâtard, rebut de quelque usine en faillite.

Au mur, projections d'écume, laves en fusion, Etna en rosace, monde au bord

de l'être et du néant, grouillant, cellulaire ou spatial, selon le côté de la lorgnette et la trajectoire de l'imaginaire. Séquence d'ambiance, entre la salle Wagram et les happenings du Centre Américain.

On en a soudain plein la gueule et on réalise la portée des traumatismes crâniens et quotidiens.

SOFT MACHINE SOFT & STRONG KALEIDOSCOPE LIGHT SHOW DREAMLAND EXPRESS PLASTIC CIRCUS

Noms alléchants ; on attend, on veut voir et savoir enfin.

Les images continuent leur feu follet. Dessin animé : défilé d'animaux préhistoriques sur une digue étroite ; ils tombent tous à l'eau, à la queue leu leu.

Un petit prince hippie et cosmonaute vole, semant une fleur sur chaque planète ; c'est poétique et rassurant.

Au même instant, des projecteurs orange et vert fouillent la salle de part en part, houle de dossiers vides et de crinières folles ; c'est inquisiteur et inquiétant.

Deux immenses posters fixes découvrent deux filles sexe offert en couleur ; l'image est rongée peu à peu par le feu et se consume jusqu'au bout en noir et blanc.

Impression de morbide fluorescent, de vie précaire au bord de la pulvérisation et qui tremble encore de toutes ses fibres.

Ils ne croient ni ne pensent aux lendemains qui chantent, alors ils chantent à cor et à cri la seconde présente.

Le halètement de lumière correspond au halètement du bruit ; on est pris au cœur d'une immense pulsation viscérale, qu'on sait par ailleurs artificielle, mais le choc est là, à fleur de nerfs, insinuant et tenace.

Séance d'électro-choc collectif.

Durée : un quart d'heure.

Procédé : diffusion de lumières stroboscopiques, décomposant et figeant les mouvements en train de s'accomplir, recréant en somme l'expérience du praxinoscope à même la vie.

Lumière blanche, aveuglante, hallucinante.

Musique électrique, battante, assourdissante.

Résultat : éprouvant mais totalement fou. Pause.

Exploding Galaxy Ballet.

Présentation dansée de mode hippy :

Tuniques chamarrées.

Maquillages et tatouages.

Échafaudages inouïs de bouclettes.

Chevelures aussi moussantes que barbe à papa.

Ballet hindou sans grande envergure chorégraphique, au niveau d'une improvisation concertée — hauts et bas.

La foule se renouvelle au fil des heures ; à partir d'une heure du matin jusqu'à la moiteur de l'aube, passent quelques visages intéressants, plus ou moins connus, plus ou moins reconnaissables sous la lumière changeante :

la clique de « La Collectionneuse », celle de « La Vieille Grille », Brigitte Fontaine, quelques « idoles », Clémenti et Kalfon, William Klein, Henry-François Rey, Rita Renoir venue en touriste et dansant pour elle-même.

A 5 h. 30, flotte une odeur de fin de Kermesse, mégots et godets en plastique jonchent le sol, quelques couples sont affalés sur les fauteuils. L'Angleterre vient de franchir — en transe, son et lumière — très officieusement, la porte du Marché Commun.

Domage qu'au-delà des gestes et des déguisements, on n'ait pas senti vraiment battre le cœur hippie, celui de Frisco, et qu'au-delà de la musique importée très commercialement de Londres — il s'agissait en fait d'orchestres de deuxième catégorie, officiels de la B.B.C. n'ayant rien à voir avec l'avant-garde britannique — transpire un peu de la honte à se découvrir tout bêtement français, buté et dupé.

FRANÇOISE SELORON

18 NOVEMBRE : L'AN 2000 ?

Cet automne, la vague « hippie », ou plutôt son écume, atteint Paris sous la forme d'une imitation commerciale, comme d'habitude ; en gros, une opération des marchands d'images ou de chiffons qui n'a pas tenu ses promesses. Cette fois, c'est le grand coup : on

lance tout le folklore dans la bataille. La Nuit Psychédélique au Palais des Sports, c'est un peu la quinzaine anglaise des galeries machin. Les purs, ceux qui y croient, ne tarissent pas d'injures et d'amertume sur l'apathie du public et le sabotage des exploités ; depuis J.-J. Lebel, qui essaiera vainement de créer un minimum de participation, de foi, jusqu'aux huit groupes anglais qui, pour l'occasion, avaient affrété un avion spécial : ils sont complètement écaillés ; j'ai même entendu un des guitaristes hurler dans le micro : « c'est dégu... d'être dans un show de ce genre » — sans provoquer plus de réaction que sa musique. Robert, le batteur des Soft Machine, accusait même les organisateurs de sabotage à propos d'une sombre histoire de radio ou de salle ; effectivement, le vendredi soir, d'interminables ballets — happenings sombraient dans la confusion, débordés par des migrations de spectateurs et de photographes cherchant « où quelque chose se passerait... ».

D'autre part, le public, peu habitué à ce genre de foire, trouvait ça assez amusant, sans pourtant tomber dans le délire. Public hétéroclite, la grande réunion des hippies de Paris, presque tous anglais d'ailleurs, empanachés, portant des tuniques indiennes hautes en couleurs ou de splendides fourrures blanches ; ils pouvaient enfin parader librement dans leurs grandes tenues comme cela se fait couramment dans la rue à Londres ou à New York. Et puis les autres, venus de tous les bords, par curiosité : les habitués du Golf Drouot, moitié hippies, moitié blousons noirs ; l'un d'entre eux me dira : « C'est ça la musique hippie ? Je croyais que c'était doux. » Il semblait très déçu. Il y avait aussi des gens très bien, depuis Godard jusqu'à Terzieff et Annie Girardot ; ils trouvaient ça amusant.

Voilà, c'est ça, c'est amusant malgré tout, cette énorme surprise-partie où il y a de tout et tout le monde ; où l'on peut se ballader, danser, écouter un peu et puis sortir son sandwich (ceux qu'on vend doivent être en or massif, encore un coup du business honni) ; on ne s'ennuie pas, même s'il y a du mauvais plus que du bon ; il suffit de savoir regarder, de se laisser aller à cette liberté où l'on ne connaît personne

**Certains
croient beaucoup
au mélange
musique - images - odeurs,
déjà éprouvé
avec succès
en Amérique
et en Angleterre.**



et faire tout ce qui passe par la tête, ou ne pas faire ; c'est tout de même mieux que ces boîtes à ambiance obligatoire ou ces sauteries contraintes ; pas de représentation conventionnelle, de présentation, fais ce qui te plaît, ce que tu aimes ; si ça plaît aux autres, tant mieux, sinon tant pis. Ça serait une formule à étudier pour ce Paris où l'on crève d'ennui guindé et d'amusement sur commande ; et puis elle a fait ses preuves à San Francisco ou à Londres ; elle est sans doute difficile à transplanter ; il manque l'essentiel, un terrain préparé, favorable ; il faudra habiter nos meubles Napoléon III ou Louis Philippe encore un bon moment.

Quant au spectacle sur la scène, s'il s'effiloçait beaucoup trop en longueur et en vides, il comportait pourtant des choses bonnes et mêmes certaines très bonnes (vous aurez compris que je parle des Soft Machine ; c'est vrai j'avoue que ça a été le coup de foudre la première fois que je les ai entendus). Mais ne commençons pas par le pain blanc. Les happenings et autres ballets sont mieux passés la seconde fois que la première ; à partir du moment où les gens commencent à comprendre qu'on était là pour s'amuser ensemble et pas pour en recevoir plein la vue ; et puis le Palais des Sports était à peu près rempli, alors que le vendredi il avait l'air d'un cirque abandonné où erraient quelques âmes en peine.

Les pitreries indo-hippies des « Exploding Galaxies » étaient presque amusantes sans être très explosives ; j'ai revu le chef de la troupe, Mike, au centre américain du Boulevard Raspail, il y faisait, avec David Aellen (ex Soft Machine), une première expérience publique de cette « chose », encore mal définie, dite « psychédélique », ou « environnement » ou « pop », sorte de happening poétique où il faut créer un environnement total, c'est-à-dire s'adressant à tous les sens à la fois : de l'encens brûlé (comme pour le living theater) et, pendant qu'une bande magnétique passe, où se mêlent la guitare, des bruits, des voix humaines et même des cuillères entrechoquées, on dit de la poésie plus ou moins automatique, murmurée, ou bien enflée jusqu'au cri ; « machine-poetry », « instant music », « mixed medias », c'est encore un peu confus,

mais quand ça passe, l'idée est passionnante ; et puis, il y a trop de convergence entre des tentatives aussi diverses que, par exemple, celles-ci, celles du living theater, de John Cage, de Pierre Schaeffer, du laboratoire de l'O.R.T.F., etc... pour que cela ne débouche pas sur quelque chose ; quoi, on verra, quand la technique sera un peu mieux maîtrisée ; beaucoup de gens commencent à s'y intéresser. Cela n'est pas si éloigné du laboratoire audiovisuel où se mélangent sociologie, image, musique, expérience sur le langage dont m'a parlé Godard.

Mais revenons à nos moutons ; je cite d'abord, rapidement : de la bonne production anglaise conforme avec le guitariste Keith West, des « tomorrows », qui mériteraient de faire mieux que ça ; ce groupe utilise pour lumière de scène une série de flashes bleus qui donnent l'impression de voir un film au ralenti, l'effet est étonnant ; il y a aussi les « tubes » du Spencer Davis Group, qui font du bon sous-Rolling Stones. Les « serpents » en plastique jaune et rouge du « plastic circus » descendent du plafond, sortis à la demande d'une drôle de machine, comme de la guimauve ; ils envahissent la scène puis la salle entière pendant que Lebel dit un texte d'Artaud.

Enfin, surtout, surtout, il y a les Soft Machine. On les a attendus longtemps mais ils ne décevront pas. « Incroyables machines » comme l'a crié quelqu'un dès leur entrée. C'est le seul moment où le public a été vraiment pris, « étonné » au sens fort. Si la musique psychédélique peut vraiment devenir quelque chose à côté du jazz, ils y seront pour beaucoup plus que les groupes américains comme les Jefferson airplane ou les Velv Underground qui, finalement, ne font rien de très nouveau — peut-être faut-il excepter Frank Zappa et les « Mothers », mais ils sont plus chansonniers que musiciens. Les Kaevin, le guitariste, commence par une chanson folk, presque douce, « My Chateau », mais déjà dans sa voix de fausset, dans la dissonance de l'orgue électrique, on sent un faux calme, presque l'hystérie retenue ; et, sans transition...

Voici les grondements de l'orgue ; la sono est en permanence poussée au maximum, les projecteurs de la télé-

vision s'éteignent ; alors commence ce que l'on ne sait pas comment appeler, ce spectacle total, cérémonie barbare ou futuriste ; pendant que les musiciens retrouvent l'état sauvage à travers l'électronique, le « sensual laboratory » projette ses explosions de lumières et de couleurs sur tous les écrans, de longues bulles mauves traversées de jaillissements de points rouges, des arborescences qui se développent au rythme de la musique, du torrent de résonances et de battements plutôt ; c'est hallucinant ; une sorte de kermesse du XXI^e siècle. Chaque air dure au moins une demi-heure et l'on enchaîne sans interruption ; la batterie martèle ou mitraille, cependant que Mike, apparemment très calme alors que Robert est en transes, pousse l'orgue au paroxysme des grincements et des « fugues » dissonantes : cela tient d'un complexe métallurgique, de la gare de triage, ou d'une tempête dans les câbles d'un pont suspendu. Pourtant, il y a un thème, et on le retrouve comme une pause, quand la voix aigre de Robert émerge de l'orage, sans qu'il cesse pour autant de battre. Mais les pauses sont rares ; ils ne sont pas ici pour ça ; ce qu'ils veulent, c'est une insistance, une violence venue du fond d'eux-mêmes qui brise, qui viole toute résistance ; après seulement, quand les barrières seront tombées, on pourra s'offrir un peu de dentelles et, soumis, on l'acceptera avec ses étrangetés.

Je n'ai pas compté combien de fois le guitariste assène « I dig it again », mais ça dure bien un quart d'heure, avec la batterie qui vous sonne les côtes d'un rythme qui devient deux fois, puis trois fois plus long, seule l'imitation d'orgue d'Église est peut-être un peu facile... Le public n'en croyait pas ses oreilles ; les gens semblaient se réveiller d'un envoûtement qui les avait pris sans qu'ils s'en rendent compte ; tous ceux que j'ai interrogés ne pouvaient que dire « fantastique ». Ils étaient sonnés, mais ravis. Alors « l'environnement » ça doit être ça. Je suis sorti, imaginant dans un futur proche ce genre de fête, de messe électronique, magie de l'an 2000, avec, sous la voûte futuriste visualisée, les descendants reconnaissants des « pionniers ».

JEAN-FRANÇOIS VALLÉE

Sur un plan strictement musical, ce sont les Soft Machine qui ont produit le plus d'effet.

Mais, à l'inverse des Bee Gees, les Soft ne semblent pas décidés à se commercialiser.

TRONQUILLE une interview sérieuse par Pierre

chatenier



Bien accroché en évidence, au-dessus du magnétophone Akai et d'autres instruments de sonorisation aussi séduisants que mystérieux et perfectionnés, un disque d'or joliment encadré sur un fond de velours grenat. Dutronc arrête, l'espace d'un instant, le balancement de son rocking-chair, lève la tête, et jette, le sourire aux lèvres décorées par la Gitane de service :

— Je suis bien content. Ça veut dire que j'ai vendu un million de disques en un an. Enfin, un minimum d'un million... Je le mets là pour ennuyer les gens! Pour bien leur montrer que je suis une vedette.

DIFFICILE DE RIRE

Ça fait un an que je ne l'ai pas vu. Il est toujours passé à Paris en coup de vent. Je n'ai jamais eu la possibilité de le rejoindre en tournée, ces tournées sur lesquelles on raconte tellement d'histoires. Au simple mot de tournée, il sursaute :

— Ah! non. Non. Je ne fais plus de tournée... Les quinze premiers jours, ça va à peu près parce que je suis encore en forme, et après c'est dramatique. Tous les jours, tous les jours, mille bornes dans la nuit souvent... C'est pas possible. Et les gens qui attendent le spectacle, qui voient les affiches deux mois, trois mois avant... C'est très bien, mais ils s'imaginent, eux, qu'on arrive et qu'on a préparé leur gala un mois avant, alors que la veille on était à six cents bornes de là. On arrive mort de fatigue. Et pas toujours avec le sourire. Ça, c'est pas marrant. Et les salles sont très bien partout en France. Beaucoup de granges aménagées, des tables comme estrades, des trucs comme ça. C'est très bien. Alors ça, j'ai mis une croix géante là-dessus. Quand on me demande maintenant de faire un gala, je dis « Où ça se passe? ». « C'est à tel endroit. » Alors, je dis : « Mais c'est un théâtre ? » « Ah! non, c'est un bal et ça se passe dans la salle des... » Je dis « D'accord, au revoir ». Je préfère ne pas y aller. Ou alors, si j'y vais, je préfère ne pas être payé, tu vois, carrément pour se marrer, parce que tu ne peux rien faire. Tu as les mecs à cinquante centimètres de toi, tu es sur une table, enfin n'importe quoi... Il vaut mieux passer dans un théâtre avec des rideaux, que les gens soient bien assis, enfin qu'il y ait une scène et tout. C'est mieux pour tout le monde.

— Mais, toi là dedans, il paraît que tu t'amuses pas mal?

— Non, pas tellement, en fait. Difficile de rire souvent, tu sais.

— J'ai entendu dire que tu n'arrêtais pas de faire des gags.

— Non, non. Justement : Hélas! Je croyais que c'était beaucoup plus drôle que ça. Surtout le samedi soir, les nez sont bien rouges... J'ai horreur de ça.

— Les gens ne rient pas?

— Ah! non. Tu es fou! Il leur faut des coups de pieds dans le derrière, des cigarettes qui explosent, des cravates qui tournent... Tu vois le genre?

— Mais il paraît que tu fais monter des gens sur scène?

— Oui, j'ai essayé. Mais ça dépend. Quand je fais des trucs comme ça dans de vrais théâtres, ça marche très bien. Tout le monde est bien assis, et puis, nous, on travaille dans de bonnes conditions. Tout le monde est heureux, mais si c'est vraiment un bal, pour tout le monde c'est pareil. C'est mort.



Un coup de sonnette à la porte. Quelqu'un va ouvrir.

L'organiste entre.

— C'est mon organiste, dit Dutronc qui n'arrête pas de se balancer.

— Oui, je connais. Tu as toujours la même bande de musiciens?

— Pas pour longtemps. Ils veulent tous chanter.

— C'est toi qui va les produire?

— Ah! non, sûrement pas. Je les connais. Ce qui ne veut pas dire que ce sera mauvais. Mais il vaut mieux qu'ils travaillent avec quelqu'un d'autre.

C'ÉTAIT DRAMATIQUE

Revenons à nos moutons. Plus de tournées pour Dutronc?

— Si, si. Je fais des galas. Comme avant, mais je choisis. J'en fais beaucoup moins. Maintenant, j'aurai

plus de temps pour faire des télés et des interviews! Alors qu'avant, je ne voulais pas en faire parce que j'étais à Lille à midi et on me prenait un rendez-vous à Paris à quatre heures avec tel journal. C'était dramatique à la fin.

— C'est vrai, pour te joindre à Paris, c'était de la vraie folie.

— Oui, des rendez-vous sur mon dos, des trafics comme ça... Maintenant, si j'ai un gala le 30, le 29 et le 1^{er}, je ne prends rien. C'est-à-dire que je peux partir tranquille, revenir tranquille. Plus de courses, de trafic, arriver vert et boutoné comme maintenant... C'est l'alcool ça!

— C'est pas plutôt le manque de nanas?

— C'est peut-être le trop, justement, étant donné que je fréquente pas mal de bonnes espagnoles!



Dutronc
un an
après...



— Il y a un truc que je voudrais savoir. A Paris, les paroles de tes chansons sont très dans le coup, comment ça marche en province?

— Ça ne change rien que ce soit la province ou pas. C'est pareil. Mais, si je chante à Paris, et que j'amène une nouvelle chanson comme les « Plays-boys », ils trouveront ça drôle tout de suite, tandis qu'en province, et je parle du gros public, si je fais un bal à Trifouillis-les-bains-de-pieds, il faut qu'ils m'aient déjà vu à Télé-Dimanche et au Palmarès, alors ils ont plaisir à me revoir, à voir sur scène ce que j'ai fait à la télé. Je crois que c'est ça.

— Tu crois qu'ils comprennent bien les paroles?

— Oh! oui, ils comprennent, je crois. J'espère.



— Non, mais je veux dire, quand tu parles de Carvil, de Catherine Harlé, de trucs comme ça...

— Non, ça peut-être. Mais ils se sont peut-être renseignés quand même pour savoir ce que c'était.

— Qu'est-ce que tu aimes comme chanteur de rock?

Il prend un bel accent du terroir.

— Chanteurs de rock? Jaunie! Eddy Mi'chell! Et puis Adamo dans le néon, je ne sais pas quoi, c'est très bien, je trouve!... Enfin, c'est Johnny, le chanteur de rock. Eddy Mitchell aussi. La voix est mieux chez Eddy, mais le jeu de scène n'est pas le même. C'est-à-dire que Mitchell, quand il chante, il sait très bien qu'après, il va rentrer chez lui, retrouver sa femme. Johnny, sur scène, il ne pense qu'à ça. C'est



formidable.

— Est-ce que tu écoutes encore des disques de jazz?

— De jazz? Plus rien maintenant. Avant oui, je m'y intéressais. Catalogue et tout. Maintenant, avec la sono que j'ai, je n'achète que des disques très bien enregistrés. Ça élimine beaucoup de Français comme ça, puis ça rapproche beaucoup plus des Anglais et encore plus des Américains, même si c'est de la mauvaise variété américaine.

AH, LES GENS, ICI...

— Je ne sais pas si tu le fais exprès, mais il y a des moments où tu ressembles un peu à Dean Martin?

— Oui, en disque, oui. Mais en France, on ne peut pas s'amuser à jouer Dean Martin sur scène. Parce que lui, il s'amène avec des chariots de bouteilles de whisky... Va faire ça à Colombes ou à Levallois, tu vas voir... Une pluie de boulons! A moins de mettre un grand écriteau deux mois avant « Tout ce qu'il va faire c'est drôle ».

— C'est peut-être pour ça qu'on dit en ce moment que tu te fous un peu de la gueule du monde sur scène, non?

— Je ne me fous pas de la gueule du monde. J'en mets certains en boîte, et les gens ont toujours aimé ça. Tous ceux qui imitent quelqu'un, qui se moquent de quelque chose, ont toujours eu beaucoup de succès. Et, de toutes façons, s'il y a deux mille personnes dans la salle, chaque personne pense que je m'adresse au

voisin. Il y a un exemple frappant, à chaque gala, les mecs, tous, un par un, viennent me dire « Ah ! les gens ! Ça a bien marché, mais ici, les gens sont cons, ici c'est la campagne, ils ne comprennent pas ». Chaque fois. — Tu es devenu une grande vedette incomprise en somme ?

— Non, non. Mais je ne me plains pas. Ça pourrait être pire.

— As-tu déjà essayé sur scène ta nouvelle chanson sur les hippies, avec l'air de « Ils ont des chapeaux ronds, vive la Bretagne ? »

— Je l'ai justement chantée à Rennes. C'était très bien. Formidable. Le délire géant. C'était drôle. Ils ont dû se dire « Il doit être breton ». Mais je l'ai chantée à Limoges, et ça n'a pas été la même chose. Pourtant, je suis venu déguisé et je leur ai dit « Quitte à être un guignol, autant l'être jusqu'au bout ». Je pense qu'ils ont cru que j'étais vraiment hippie, tout ça... Remarque, ça ne me dérange pas.

— Et que penses-tu des hippies ?

— Rien. Qu'est-ce qu'ils pensent de moi, eux?... C'est très bien les hippies. De toutes façons, il y a toujours eu des jeunes gens et des jeunes filles qui ont eu les mêmes idées qu'eux, bien avant eux, même s'ils n'étaient pas habillés de la même manière.

— C'est toujours Lanzmann qui écrit les paroles de tes chansons ?

— Toujours.

— Et tu n'as pas envie de changer ?

— Non. Mais si je devais changer, il n'y a qu'un seul type avec qui je le ferais. Ce serait un dessinateur qui s'appelle Fred. Un type qui est en Belgique, qui dessinait dans « Hara-Kiri » et qui dessine maintenant dans « Pilote ». Alors lui, il a des idées formidables. Au point de vue dessin, alors là, géant. C'est le seul qui vraiment, peut-être, pourrait. Sinon, pas de paroliers craignos parce qu'ils se forceront à faire des trucs drôles et ce ne le sera pas.

— Si tu pouvais casser tous les disques qui t'ennuient, lesquels prendrais-tu ?

— Il n'y en a pas tellement. On y pense de temps en temps quand on en entend un, puis quand on repose la question... Rien ne m'ennuie particulièrement, étant donné que je n'écoute pas beaucoup de disques, en plus.

ÇA SE PASSE TRÈS VITE

— Qu'est-ce que tu as comme disques, là, chez toi ?

— De vieux disques de jazz que j'avais depuis très longtemps, du classique parce que ça m'intéressait. J'ai beaucoup de trucs de cow-boy, un lot qui ne vaut pas très cher !...

Deux Chet Atkins surtout que j'aime bien.

— C'est le grand maître ?

— Non, mais j'aime bien ce qu'il fait. Ça intéresse plus, d'ailleurs, un musicien qui fait plein de séances qu'un musicien qui joue dans une boîte, un jazzman, si tu veux, parce que ce n'est pas tellement du jazz qu'il joue, mais au point de vue technique et enregistrement, tu peux piquer des plans de sonorité de guitare et des effets. C'est ça qui est intéressant.

— Est-ce que tu travailles beaucoup tes enregistrements à l'avance ? Ça se passe plutôt librement, je crois.

— Ça se passe très vite. Là, le dernier disque s'est fait en deux jours. J'ai fait deux chansons au studio même. Mais les Beatles, six mois dans un studio, c'est bien ce qu'ils sortent. Je pense qu'avec mon orchestre, comme on se connaît bien, on sortirait aussi des trucs bien. Enfin, je crois. Quand tu restes enfermé dans un studio, à force, tu dois sûrement sortir des trucs. Comme musique, pour le dernier, j'avais seulement fait « Le plus difficile » et « Je suis hippie ». C'est tout. Au studio j'ai dit « Tiens, essaie le piano, on va faire ça comme ça »... Si ça me paraît mauvais, on trouve autre chose mais si je trouve ça bien, je laisse.

— Je ne te vois pas en train de prendre un arrangeur ?

— Oh ! non. Oh ! la ! J'en veux pas. Ce serait joli ! Si, pour l'Angleterre, je vais avoir un grand orchestre, parce que je vais enregistrer « J'aime les filles » et les « Plays-boys », tout ça en anglais.

— Dans le plus pur style américain ?

— Oui, Dean Martin !

JE SUIS UN PEU VIEUX

— Et qui vas-tu prendre comme arrangeur ?

— Je ne sais pas. Je n'en connais pas. Je ne connais que celui de Françoise qui s'appelle Charles Blackwell, mais je ne sais pas si c'est avec lui. Je sais seulement que j'enregistre au mois de janvier.

— Ça va être un vrai disque de crooner ?

— Non, James Bond, avec des filles en maillots de bains sur scène !

— Justement, comment ça marche pour toi du côté filles en ce moment ?

— Je vais sûrement me marier ! (Il éclate de rire). J'en rencontre beaucoup qui me donnent leur numéro de téléphone, je leur donne rendez-vous et puis je n'y vais jamais. Jamais. Je ne rappelle jamais. Parce que je suis un peu vieux, tu sais. Ça fait comme... par exemple, en ce moment je vais toujours au Maroc, et je n'ai pas envie d'aller ailleurs. Alors qu'il

y a peut-être quelque chose d'aussi joli, peut-être plus joli ailleurs, mais je n'ai pas envie d'y aller. Pour les jeunes filles, c'est la même chose. J'en rencontre une à cinq heures, elle me donne son numéro de téléphone : « Rappelez-moi ce soir », je ne rappelle pas. Je préfère aller en voir une que je connais. A moins que si j'en vois une à cinq heures et qu'elle accepte de sortir tout de suite... Là, d'accord, mais pas de trafic à rappeler...

— Tu ne trafiques pas tellement tes bandes, non plus ?

— Non, parce que, étant donné que je fais beaucoup de galas, on a l'air ridicule sur scène, après.

— C'est comme les Beatles, ils ne peuvent plus passer sur scène maintenant.

YESTER... DAY, C'EST ÇA ?

— Premièrement, il ne faut pas qu'ils passent de trop, car, après, on dira « Oui, oh, c'est la tasse ». Comme tout le monde. Puis en plus, ils font tellement de trafic dans leurs bandes que c'est plus pareil.

— Mais en disques, c'est chouette. Tu as écouté, non ?

— Oui, oui... J'ai écouté une fois, un truc... Yester... day. C'est ça ? De toutes façons, je ne pense pas qu'il y ait un mec qui puisse dire « Les Beatles, c'est mauvais ». Je ne crois pas.

— Tu pourrais le dire, toi.

— Pourquoi ? Ça ferait bien ? Non, je ne suis pas un révolté. Les Beatles ? Qu'est-ce que c'est ? Je connais pas. J'ai jamais entendu. Produit d'exportation ? J'connais pas.

— Quelle est la question que tu aimerais qu'on te pose ?

— « Voulez-vous que nous partions ? » Allez, vas-y, pose. « Voulez-vous que nous partions ? » Oui, il serait temps. Je vous ai assez vu. Là, il a un petit rire diabolique. Il se lève, et joignant le geste à la parole, il nous offre à boire. L'eau du robinet est très fraîche chez Dutronc. Une bonne adresse !

— Qu'est-ce qui a changé pour toi, depuis un an et demi que tu chantes ?

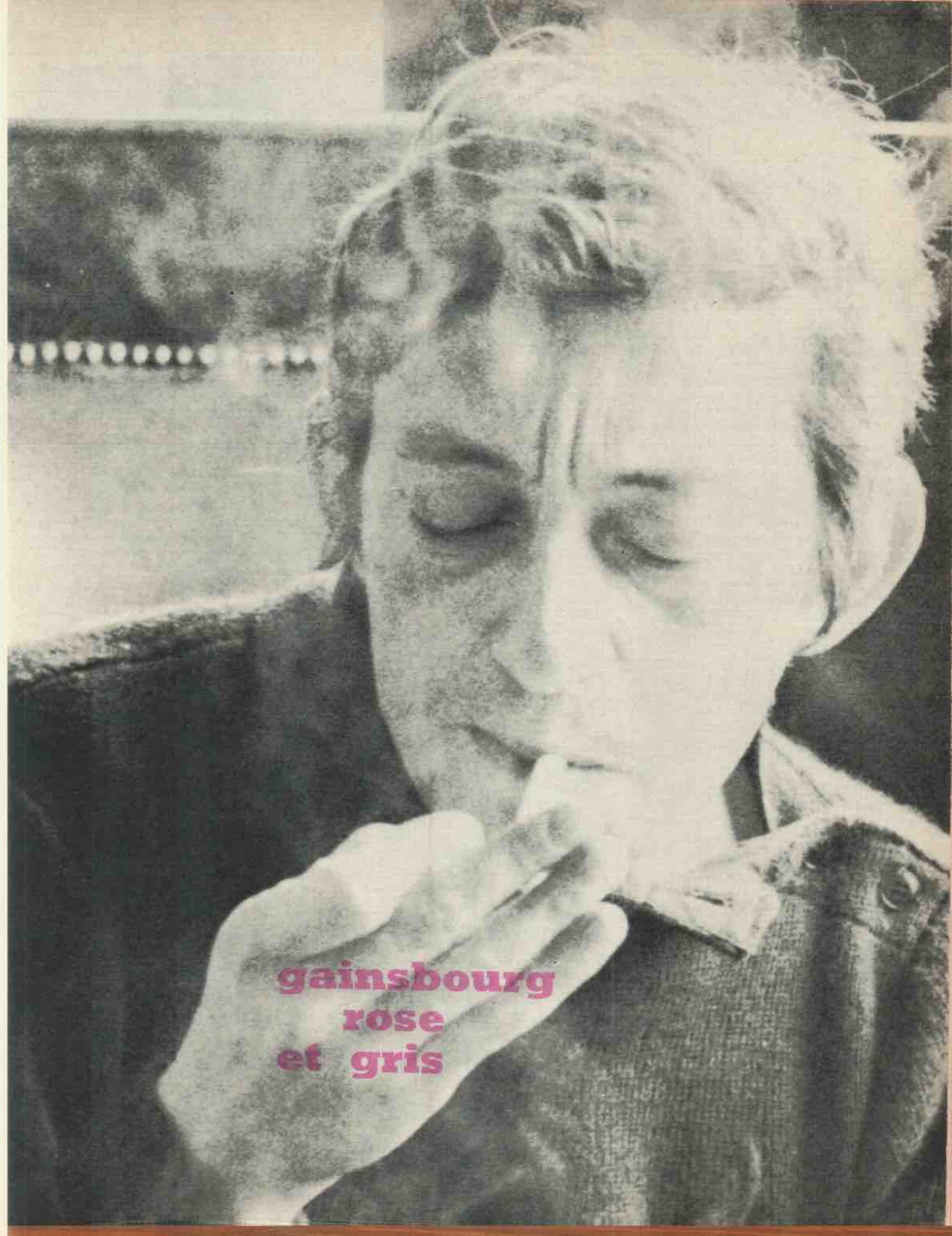
— Rien. Si, j'ai trois voitures. Puis j'ai une télévision plus belle que si je n'avais jamais chanté. J'aurais acheté une télé en bois verni, tu sais. Par contre j'ai toujours pas de meubles.

Mais des tas d'instruments extraordinaires...

— Dans quelles émissions de télé préfères-tu passer ?

— Dans les bonnes émissions. Ou dans les très mauvaises. Le gars qui se débrouille bien passe alors pour un génie.

interview par
PIERRE CHATENIER.



gainsbourg
rose
et gris

Serge Gainsbourg
est enfin à la mode.
Les mots, les idées choc,
les rythmes et les couleurs,
il en fait son affaire
et sait délayer
sa dynamite.
Philippe Constantin a
rencontré ce merveilleux
original.

P. C. : Confrontons nos souvenirs. En ce qui vous concerne, les miens remontent à « L'eau à la bouche », qui est aussi une des grandes émotions cinématographiques de mon enfance. C'était...

S. G. : En 60. Mais avant, j'ai fait un 25 cm, mon premier, en 1958 ; sur lequel il y avait le « Poinçonneur des Lilas », « La recette de l'amour fou », « La femme des uns sur le corps des autres », des choses comme ça... J'ai eu le Prix de l'Académie Charles Cros.

Avant ça, j'étais pianiste de bar. Et je faisais de la peinture. Et puis j'ai raté ma vie de peintre... Alors, j'ai réussi celle-là... Il y a une phrase de Sacha Guitry qui dit : « Il est arrivé... mais dans quel état ! ». Maintenant, ça va quand même mieux. Je suis équilibré, je sais ce que les gens veulent et je sais ce que je ne veux pas. Mais, sur toute ma production, je n'aime qu'une dizaine de chansons. Le reste est à mettre au panier. J'aime « La javanaise », « Ce mortel ennui qui me vient quand je suis près de toi », « Docteur Jekyll », « Comic strip », et puis... et puis « Les sucettes ».

P. C. : Et dire qu'on a failli interdire « L'amour avec toi » de Polnareff, qui est sorti à la même époque. A côté, on trouvait « Les sucettes » très mièvre. En fait...

S. G. : En fait, c'est la chanson la plus osée du siècle.

LA CHANSON

P. C. : Vous avez dit quelque part à peu près ceci : la chanson poétique ça va pour les textes, c'est la musique qui est en retard. Vous, vous voulez faire rattrapper à la musique le temps perdu.

S. G. : Oui, je ne pense pas être à la remorque des Américains ou des Anglais ; je pense être dans le coup, c'est tout. Et je n'admets pas, sous prétexte qu'on balance des idées ou une prosodie soi-disant moderne, qu'on mette dessus un support, un canevas musical dépassé.

P. C. : Et vous pensez à?...
S. G. : Je pense par exemple à la musique tzigane qu'il y a derrière Barbara.
P. C. : Ce n'est pas moi qui vais vous contredire. A qui encore?...

S. G. : A qui? Bon... Ben... Brassens, c'est un classique, parce qu'il est entré de plain-pied dans le folklore. Alors je ne vais pas l'accuser. Parce que, même si on étudie Brassens, on voit qu'il a un mauvais bassiste. Très mauvais. Un garçon qui s'appelle Nicolas ; très mauvais, mais qui a une espèce de gimmick primaire, une sonorité dégueulasse, qui fait que c'est Brassens. Si Brassens avait un très bon bassiste qui donnerait la basse en swingant, ça ne serait plus Brassens. Bon, lui n'est pas génial à la guitare. S'il jouait comme Baden Powell (vous savez, le grand chef scout), eh bien ça ne collerait pas non plus... Et puis, il a une façon de versifier avec des rimes très classiques, des terminaisons en « âge » en « ère »... C'est le seul que je tolère dans cette forme de chanson.

P. C. : C'est tout? Pas Léo Ferré, par exemple? Vous avez mis une rythmique moderne sur l'une de ses plus belles chansons : « Monsieur Williams ».

S. G. : Si bien sûr, Ferré. Oui, c'est une excellente chanson. En définitive, il n'y a pas que Brassens et lui que je supporte. Je vais faire douze titres à Londres, les douze chansons que je considère comme les plus belles. Justement, ce titre, je l'ai balancé sur le pick-up du grand patron Philips. Il a écouté... consciencieusement... Et il a dit : D'accord, on fait douze titres. Il y aura donc « Monsieur Williams », « Parce que t'as les yeux bleus », qui est une merveilleuse chanson, « Comme un petit coquelicot », « Au bois de mon cœur » de Brassens... Tout ça avec des rythmiques modernes. Enfin, les douze plus belles chansons depuis dix ans avec une pulsation actuelle. Ça peut être très bien. Enfin, c'est ce que je chantais quand j'étais pianiste de bar, quand j'avais trente ans, c'est à dire il y a dix ans...

P. C. : Et Brel?

S. G. : Brel a fait de très belles chansons, il en a aussi de dégueulasses. Il m'a dit quelque chose de très joli, un jour : « Moi je me trompe, toi tu triches... ». Il y a quinze jours qu'il m'a dit ça.



P. C. : Est-ce que vous pensez qu'il peut y avoir des artistes méconnus dans la chanson?

S. G. : Dans la chanson? Non je ne crois pas. Non, dans la chanson on réussit ou alors on rince des verres dans un bar.

P. C. : Ah oui? Vous faites dans le genre vocation populaire de la chanson...

S. G. : Eh bien oui, c'est un art périssable, c'est comme les ananas. Il faut les emmener par avion et les consommer tout de suite.

P. C. : Comme les bananes...

S. G. : Oui comme les bananes.

P. C. : Comme le jazz, alors?

S. G. : Non, le jazz, il y a des plages qui resteront.

P. C. : J.-P. Sartre a dit « Le jazz, c'est comme les bananes, ça se consomme sur place ».

S. G. : Quoi? Il a dit ça? Mais il me semble bien que je l'ai dit aussi. Il y a longtemps qu'il a dit ça?

P. C. : Oui, juste après la guerre.

S. G. : Zut, alors!

P. C. : Quels sont les maîtres actuels de la chanson?

S. G. : Les Américains ont pris le pas sur les Anglais parce qu'ils ont de nouvelles pulsations. Mais j'adore les Rolling Stones et les Kinks. J'adore les Kinks parce qu'ils ont une façon de rocker très décontractée. Et, en plus, ce sont de beaux garçons, ce qui n'est pas mal. Et les Beatles, oui bien sûr. Si vous voulez savoir, en 1957, j'ai aimé Ray Conniff... euh, non... Ray... Ray...
P. C. : Ray Ventura sans doute?

S. G. : Cerrtainement pas!

P. C. : Johnny Ray alors?

S. G. : C'est ça, c'est un précurseur. Il est passé au Moulin Rouge. Il suait sang et eau... Le malheureux... Il s'est fait jeter... Comme tous les précurseurs. J'ai adoré « Sixteen tons » aussi, c'est génial... les paroles, géniales : « J'ai un poing en fer et l'autre en acier, si tu passes à côté de moi, tu vas voir ce que je vais te mettre ». Génial...

P. C. : Si vous alliez sur une île déserte, quels disques emporteriez-vous?

S. G. : « Sixteens tons », ça se garde. Et puis, « Waterloo Sunset »... « Au



bois de mon cœur » de Brassens... et puis « L'eau à la bouche », « Les sucettes » et « La javanaise ».

P. C. : « La javanaise », c'est beau.

S. G. : Oui, j'aime ça. C'est intemporel. Et puis il y a une prosodie difficile. Je voulais parler javanais. Ça consistait à mettre -av et -vé entre la consonne et la voyelle tout en parlant français : « J'avoue j'en ai bavé pas vous ». Personne ne s'en est aperçu, mais ça donne un petit climat...

P. C. : Les gens commencent à flairer quelque chose quand Nino Ferrer dit « Je fais mes Mao-croisés » qui est au demeurant fort bon. Est-ce que dans vos musiques, il y a une influence des grands compositeurs de musique moderne?

S. G. : Par exemple... Boulez? Ah non, pas du tout.

P. C. : Je vous demande cela parce que tous les compositeurs de pop-music semblent directement reliés par téléphone bleu-verdâtre avec Stravinsky, Berg ou Varèse...

S. G. : Ah Ah, non, pas moi.

LES AUTRES ARTS

S. G. : ... Moi, j'ai la photo de Chopin sur mon piano. Vous voyez... Il est surpris par le daguerréotype... C'est la première fois qu'il est violé dans sa personne physique. Et alors c'est ma conscience. Il a l'air de dire que tout ce que je lui propose au piano, c'est de la merde. Et quand quelque chose est pas mal, il dit : « Ouais, à la rigueur ». (Chopin, sur le piano, répète après lui : « Ouais, à la rigueur »). Mais il n'y a rien de plus moderne que ses ballades. Alors Varèse, vous savez...

P. C. : Nous parlions du jazz tout à l'heure. Vous nous avez dit l'avoir aimé, est-ce que c'est fini?

S. G. : Oui, j'ai adoré le jazz, et je me serais sûrement exprimé avec ; mais le Français étant allergique à ce genre de sophistication, eh bien, j'ai abandonné. Mais, comme amateur, j'aime beaucoup... Jackie McLean. J'ai des têtes, comme ça. Avant, il y en a eu toute une floppée. Quant au free jazz,



pour une demi-heure d'écoute, j'ai cinq minutes de bonheur. Le free pour moi, c'est un moment du jazz. C'est comme Mathieu qui projette des taches de couleur. Même chose. Il y a de belles taches, il y a des taches dégueulasses. Mais ça va être restructuré. En tout art, il y a une technique, et qui dit technique dit élaboration.

P. C. : Ça n'est peut-être pas aussi simple. Parce que, dans toute œuvre, il y a aussi la négation de la technique qui la constitue... Mais enfin, on ne va pas s'attarder sur ce problème, on n'en finirait pas. J'ai entendu chuchoter que vous aimiez beaucoup Boris Vian. Qu'est-ce qu'il représente pour vous?

S. G. : Boris Vian... eh bien... c'est de Boris Vian que je découle en réalité. Je l'ai très peu connu parce qu'il mourait à cette époque. Mais je sais qu'il aimait beaucoup ce que je faisais. Et il aurait aimé ce que je fais maintenant. Parce que, lui aussi, il en a fait des conneries... Des trucs comme « Poireau, pomme de terre »...

P. C. : Et ses romans?

S. G. : Non, je n'apprécie pas. Ce n'est pas sérieux. Sur le plan de la chanson seulement. Et le personnage... Ah non, le coup de découvrir Boris Vian, ça me fait marrer.

P. C. : Mais qu'est-ce qui est sérieux? A part Nabokov, bien sûr, car je vois « Lolita » en bonne place dans votre bibliothèque, là, au pied de votre lit...

S. G. : Dans « Lolita », j'adore le style... et puis cette histoire lamentable bien sûr... à part ça, Sartre, Buzzati... Oui bien sûr, le « K », c'est assez mauvais, mais « le Désert des Tartares » et « Un Amour »... Mes autres livres de chevet sont les « Mémoires d'un gentilhomme corsaire » de Trelaunay. C'était un ami de Byron, un vrai corsaire. Et le plus beau de tous pour le style, et pour l'histoire, c'est « Adolphe », de Benjamin Constant.

P. C. : Ouais, passons au cinéma.

S. G. : Je viens de terminer un film avec Michel Simon.

P. C. : De ?

S. G. : Jacques Poitrenaud.

P. C. : Et... C'est bien?...

S. G. : ... Oui... Les paysages sont remarquables. Et Simon également. Simon en couleur, on dirait du quartier de bœuf de Rembrandt. Génial. Il est très copain avec moi, c'est formidable. Mon prochain film, c'est sous la direction de Marcel Camus. Et je joue avec... Voyons... Zut alors.

P. C. : Il vous a fait visiblement une grosse impression.

S. G. : Mais oui, c'est un acteur remarquable... Assez beau garçon.

P. C. : ... Alain Delon?

S. G. : Non, j'ai dit : un acteur remarquable.

P. C. : S'il est remarquable, ça ne peut pas être Jacques Perrin.

S. G. : Si ! C'est ça ! Perrin. Je joue le rôle de son ami, un mec désabusé. Je fais la musique aussi... D'après l'analyse de mon écriture par l'institut de graphologie, je suis avant tout un acteur. Pour moi, c'est important. Enfin, je ne vais pas lâcher mes droits d'auteur. Mais j'aime bien être à la disposition d'un metteur en scène. Et puis sur la pellicule, on a le don d'ubiquité. Enfin, je l'ai déjà vocalement, sur le disque... J'ai fait de mauvais films. Mais j'ai vu le monde, comme ça, en mini-jupe romaine. J'ai fait une superproduction avec Rhonda Fleming, un remake de Fabiola. J'avais de jolis noms de traître... Oarcalla... Je finissais bouffé par des crocodiles, des chiens, ou percé de flèches.

P. C. : Quels sont les grands metteurs en scène pour vous?

S. G. : Kazan, Fellini d'abord, Vadim, Malle parfois. Mais un film ce n'est pas un metteur en scène, c'est une jonction entre une histoire, un metteur en scène, des gueules, et un chef opérateur pour faire de belles photos. C'est ça un film.

P. C. : En gros, c'est pas totalement faux... Vous disiez avoir fait de la peinture. Dans quel style?

S. G. : J'ai assimilé toutes les tendances, et quand je devais arriver à maturité... Eh bien je n'arrivais pas à vivre. Alors j'ai été pianiste de bar. Mais si je recommençais, je serais figuratif, à mort. Déjà, à la fin, je revenais à Manet. Mais j'aurais voulu peindre comme un

peintre de la Renaissance, dans le luxe, et avec un mécène (il nous montre une gravure); ça, c'est un Klee, 1913. Il a appelé ça « Très mauvaise nouvelle des étoiles »: trois cadavres... Et ça, c'est un Dali 1930 grande époque... J'ai pas de voiture mais j'aurai tous les surréalistes en dessin.

P. C. : Vous êtes attiré par le surréalisme ?

S. G. : Oui, et par Dada. Dada, c'est maintenant aussi. Tout ce qu'on fait c'est Dada (1).

P. C. : Je ne crois pas. Le scandale n'y est plus. A la Biennale, chez Iolas, les gens rigolent. Ils ne balancent plus des encrriers sur les écrans comme pour « l'âge d'Or » de Bunuel (2).

S. G. : C'est vrai. Donc, il y a contresens puisque l'impact des intentions était valable seulement à l'époque de Dada. Tout est rentré dans l'ordre. Même l'exubérance vestimentaire, ça ne signifie rien.

P. C. : Il n'y a plus de martyre du dandysme. C'est l'ère de la récupération.

GAINSBURG DANS LE MONDE

P. C. : Once upon a time, as the Glaser vous interrogeait sur cette accusation de plagiat de Dylan (Bob) pour la chanson de Vidocq, vous lui répondîtes, serene : « Je pensais que personne ne s'en apercevrait. »

S. G. : Ah bon, oui, c'est juste. En fait, ce que j'ai piqué, c'est la pulsation rythmique, derrière. Mais c'est me reprocher de piquer la marche harmonique d'un blues. Faut pas charrier. Parce que mélodiquement, c'est pas ça.

P. C. : Tout ça, c'était pour dire que vis-à-vis de la population française, vous apparaissez comme le cynique numéro 1. Il vaut mieux ça, que par exemple...

S. G. : Sheila?... Oui je crois. C'est quand même curieux que dans une époque aussi tourmentée, on vous reproche le cynisme. De toute façon, si vous vous arrêtez à la façade... C'est un mur. Or il ne faut jamais s'arrêter devant un mur, parce qu'on vous fusille. Vous le grimpez, ou vous vous tirez...

Mais on m'accuse de cynisme sans comprendre ma vie sentimentale... Ou ma vie d'homme... De quarante ans — je vais les avoir. Parce que tous les faux d'herbes, gentils garçons, gentilles filles, qu'il y a dans ce métier... Qu'est-ce qu'il y a comme faux culs. C'est encore moi qui devrait avoir l'auréole...

P. C. : Gentils garçons, gentilles filles, ça aide pour les gros tirages. Ça ne vous scandalise pas un peu, les tirages de la Mathieu (par exemple)?

S. G. : Non, pourquoi?

P. C. : Avec beaucoup d'imagination, et un peu de perversité, il serait possible d'envisager un meilleur usage pour les mille balles que les gens tirent de leur poche.

S. G. : Zut, d'ailleurs pour qui n'ai-je

S. G. : Quel meilleur usage? Non. Il n'y a pas de mauvais usage du fric. Si vous voulez vous saouler, vous vous saoulez. Ou alors quoi?... Donner mille balles pour le Vietnam. Alors, tous les jours, ça va être le Vietnam, et puis les aveugles, le cancer, Mao... On va plus s'en sortir.

P. C. : Non, je pensais à un meilleur usage pour le divertissement.

S. G. : Ah bon, quoi faire?

P. C. : Suggestion : aller au cinéma.

S. G. : Pour voir Gabin...

P. C. : Las! c'est un circuit fermé que la société capitaliste nous propose. Avez-vous une doctrine politique?

S. G. : Non, la politique demande une initiation. J'ai de vagues notions de justice et d'injustice. C'est-à-dire que je m'orienterais volontiers vers la gauche. Comme ça, humainement parlant... Mais tous ces méandres... Beuh! Et puis j'ai pas le temps.

P. C. : C'est un non qui veut dire oui... Et les hippies. Vous ont-ils fait une grosse impression?

S. G. : Les hippies, dans un mois on n'en parle plus... Quand leurs fleurs seront fanées... Je dis dans un mois ici, parce qu'aux États-Unis c'est fini depuis longtemps. La mode, tout ce qui est nouveau, ça arrive par pirogue ici, pas par avion. Si vous voyez ce pauvre Hallyday, il est toujours déphasé...

P. C. : Pour lui, c'est pas par pirogue, c'est par rouleau compresseur, à travers l'Atlantique...

S. G. : C'est joli ça, comme formule...

TOMORROW GAINSBURG

P. C. : Vous comptez rester à tout jamais dans la chanson?

S. G. : J'ai un grand projet. C'est un livre... Qui m'équilibrera. Décharger mes inhibitions... Ce sera un livre érotique... Évidemment... Certainement plus érotique que Lolita. Il frisera la censure. Ou alors je l'éditerai en Suisse.

P. C. : Oui, sur papier bible... Et dans l'audio-visuel, quid novi?

S. G. : Ah, je fais la musique du dernier Gabin... Eh oui, les pesetas... le sujet est beau d'ailleurs. C'est Lautner qui le fait (il nous raconte l'histoire : comme c'est elle seule qui fait l'intérêt déjà sporadique des films de Lautner, je ne voudrais pas lui saborder ses fins de mois en vous la relatant). Et puis je fais mes petites chansons. Un peu de folk pour Haydée Politoff...

P. C. : Ça chante, ces petites bêtes-là?

S. G. : Oui, je la trouve même très attachante...

P. C. : Oui, je la trouve aussi très attachante...

S. G. : Nous la trouvons très attachante... Un peu de folk pour Marie Laforêt...

P. C. : Je la trouve très attachante...

S. G. : Zut, d'ailleurs pour qui n'ai-je

pas écrit... Je viens de faire une chanson pour la Mathieu, un truc qui fera du bruit...

P. C. : Je ne la trouve pas très attachante. Quel genre? Le salpêtre qui coule, qui coule, qui coule?

S. G. : Pour ne pas tomber dans le populo, les murs suintants dans la nuit des villes, j'ai fait une musique genre western, quelque chose sur les guerilleros. Ça s'appelle « Le Desesperado » : « Les étoiles sont des éclats de grenade/qu'un jour en embuscade/... desesperado ».

P. C. : Oh là là, pauvre Mireille. Elle vient d'exalter une révolution devenue révisionniste dans « Quand fera-t-il jour, camarade? », et vous la balancez d'un coup dans les bras (dans les draps?) des marxistes léninistes... C'est l'asile dans deux ans.

En ce qui vous concerne, est-ce que vous referez un jour de la scène?

S. G. : J'en ai fait très peu. A l'époque, j'arrivais avant toutes ces sales gueules d'Anglais, et les gens disaient : ce type est arrogant, agressif.

P. C. : A l'époque, c'était Jacques Charrier qui représentait le summum de ce que l'on pouvait rêver en fait de beauté virile, alors évidemment.

S. G. : Maintenant, je balancerai ma figure sous les sunlights, ça marcherait ; mais je ne vois pas pourquoi je me mouillerais... Je le ferai. Je ferai une comédie musicale à un personnage, comme le journal d'un fou de Coggio.

Dans un petit théâtre, une chose dramatique que j'annoncerai en musique. Dans deux ans... Ça sera très sérieux... derniers instants de la vie d'un homme, qui fait un flash-back, par exemple.

P. C. : Vous avez l'air de vous sentir à l'étroit dans ces périodes de deux minutes trente.

S. G. : Oui, je voudrais faire quelque chose qui reste...

P. C. : Déjà « Anna », la comédie musicale...

S. G. : Oui, Anna bien sûr. Avec Anna, j'ai simplement prouvé que j'étais intact. D'ailleurs, des choses qui restent, finalement... Les surréalistes, ils se foutaient bien que leurs collages se décollent ; alors cette notion de se survivre, même deux ou trois cents ans, sur cinq mille...

[Le mois prochain les révélations de Serge Gainsbourg sur France Gall!!!]

interview par PHILIPPE CONSTANTIN

Paris, novembre 1967

(1) Après la guerre de 14-18, mouvement artistique dirigé par Tristan Tzara, qui décréta la mort de l'Art. Après quelques scandales prodigieux, le mouvement éclata, laissant quelques belles œuvres et donnant le Surréalisme... Merci.

(2) 1930. A la représentation de « l'Age d'Or » au Studio 28, quelques infusoires réactionnaires laissèrent traîner leurs doigts gras et projetèrent de l'encre violette sur l'écran. Ado Kyrou dira de sa belle prose : « On aurait dû garder cet écran pour y projeter toujours l'Age d'Or ».

Un panorama décrit par Philippe Rault

POP 68

L'époque est aux bilans. 365 jours écoulés et on fait les comptes, on évalue les bénéfiques, on enregistre les échecs. Une constatation immédiate : aux États-Unis et en Angleterre, l'industrie musicale se porte bien. Quant à la France, beaucoup de plaintes et de cris de détresse mais, à ce que je sache, aucune maison de disques, aucun éditeur n'a encore déclaré faillite cette année. Pour la pop-music, le cru 67 s'avère excellent mais que peut-on attendre de 1968 ?

COHÉSION DES BEE GEES

La meilleure preuve : en Angleterre, les favoris pour 68 seront en grande partie des révélations de 1967. Le gros boom aura d'ailleurs pour nom « Bee Gees », N° 1 avec « Massachusetts » en novembre dernier, ils avaient démarré en trombe six mois auparavant avec « New York mining disaster 1941 ». Les Bee Gees possèdent actuellement tous les atouts indispensables pour une grande carrière internationale. Ils écrivent leurs chansons (bien qu'à une certaine époque, on ait prétendu que les Beatles composaient en secret pour eux). Ils ont surtout pour manager un homme qui connaît son métier, Robert Stigwood — copropriétaires des Nems Enterprises — (les Beatles). Stigwood a signé avec Atlantic aux États-Unis et les résultats ne se sont pas faits attendre puisque « To love somebody » et « Holiday » se sont classés immédiatement dans les hit-parades américains. Le 33 t « Bee Gees First » est aussi un best-seller de l'autre côté de l'Atlantique.

Autre élément de réussite, la cohésion du groupe, toute naturelle puisqu'à la base on trouve les trois frères Gibb : Maurice, Barry et Robin (on pense bien sûr aux trois frères Wilson chez les Beach Boys). Enfin, un point dont on parle rarement, mais qu'il faut absolument mentionner en ce qui concerne les Bee Gees : la qualité exceptionnelle des arrangeurs Bill Sheperd et Phil Denny. C'est

Le 19 novembre eut lieu au Saville Theatre de Londres un événement comparable aux premiers passages publics des Beatles en 1962. Accompagnés par un orchestre de trente musiciens, vêtus de « vêtements de fantaisie » (sic) (Costumes multicolores et chaussures à hauts talons), les Bee Gees étaient là. Outre leurs grands succès, ils chantèrent « You keep me hangin' on », « High heel sneakers » et « Strange brew ». A la fin de chaque morceau, on entendit des cris : « Robin, Barry, Maurice ». A la suite de ce concert, le New Music-hall Express titra : « Il n'y a aucun doute : grâce à leur personnalité, les Bee Gees vont devenir de nouveaux Beatles ». Notre référendum semble le confirmer à en croire les premiers dépouillements que nous avons effectués.

« Notre succès, disent-ils, nous le devons aux mélodies que nous donnons et par le fait même que nous n'essayons pas de convertir le monde, contrairement à de nombreux groupes ». Le trio (les trois frères Gibb) débuta à Manchester en 1958 avant d'émigrer en Australie. Là, ils enregistrèrent leur premier disque en janvier 1963. Barry n'avait que 14 ans et les jumeaux 12. En 1966, ils sont classés meilleur groupe australien. Ils obtiennent plusieurs numéros 1 avec « Spicks and specks », « Timber », « Wine and woman » et « I was a lover, a leader of men ». Ils ont leur propre émission télévisée d'une demi-heure hebdomadaire. Mais ils pensent que l'Australie n'est pas assez peuplée : « Nous n'avons

plus rien à prouver dans ce pays. Partons à la conquête de l'Angleterre, il s'y passe plein de choses ».

En février, ils y sont, font parvenir deux de leurs disques au regretté Brian Epstein. Quelques jours après, Robert Stigwood, de cette agence, devient leur manager. Ils créent un certain climat : beaucoup de gens veulent savoir qui ils sont, des vedettes de renom disent qu'elles vont enregistrer leurs compositions. Mais qui sont-ils donc? Barry Gibb, né le 1^{er} septembre 1947, guitare rythmique et piano; Robin et Maurice Gibb frères jumeaux, nés le 22 décembre 1949, respectivement guitariste et bassiste. Tous trois sont nés dans l'île de Man. A eux viennent s'adjointrent Colin Petersen, né le 24 mars 1946, batteur, et Vincent Melouny, né le 18 août 1945, guitariste soliste. Eux sont australiens et adorent les petites Anglaises, qu'ils préfèrent à leurs concitoyennes. Colin a fait plusieurs films dans son pays. Maurice est dingue des voitures, il ne parle que de cela. Dans l'ensemble, le groupe qu'ils préfèrent est celui d'Eric Clapton, les Cream.

En 1967, ils ont obtenu quatre succès internationaux : « New York mining disaster » (avril), « To love somebody » (juillet), « Massachusetts » (septembre) et « World » (décembre). Et les Bee Gees, qui ont triomphé en Amérique au mois de juillet, que les téléspectateurs français ont vu dans l'émission de Gérard Klein et Remo Forlani « Le nouveau dimanche » en décembre, ne semblent pas prêts d'arrêter leur conquête du monde. J.B.



d'ailleurs grâce à leur travail que les Bee Gees seront en 1968 un groupe aussi populaire auprès des adultes que chez les teenagers. Attention au 27 mars ! le groupe commencera ce jour-là au Albert Hall une tournée des îles britanniques durant laquelle il se paiera le luxe d'être accompagné par la bagatelle de soixante musiciens (James Brown est dépassé !)

HENDRIX : BEAU DÉLIRE

Tout autre style, destiné à un public super-hip : Jimi Hendrix Experience. L'année qui commence sera aussi son année. Jimi et ses deux accompagnateurs, Noël Redding et Mitch Mitchell, ont livré une dure bataille cet été. Déjà populaires en Angleterre, en France et en Europe en général — « Hey ! Joe », « Purple Haze », ils ont débarqué totalement inconnus à New York en juin dernier. Leur séjour a duré quatre mois mais ils sont revenus victorieux. Leur action a porté d'abord ses fruits à New York, sur la West Coast, puis le pays entier a suivi.



JIMI HENDRIX
Super-hip.

Le 33 t « Are you experienced » s'est classé parmi les dix meilleurs LPs dans les hits du Billboard et du Cash box. « Purple Haze » n'a pas été un tube mais est demeuré au moins trois mois dans le Hot Hundred. Avec son nouvel album « Axis : bold as love » c'est un grand coup que va frapper Jimi, si son style de guitare « freak'n' funky » devient de plus en plus incroyable, les paroles de ses dernières chansons sont vraiment très étonnantes, surtout « Up from the skies », la vie quotidienne des êtres humains observée par un martien, et « Spanish Costle magic »... les deux meilleures plages du 33 t. Vraiment il faut emprunter à Jimi ses propres paroles pour définir le délire musical dans lequel il évolue : « Stoned but beautiful ».

LES CREAM INCROYABLES

Il est difficile de parler de Hendrix et d'oublier les Cream. Formés en 1966, le trio Eric Clapton, Jack Bruce, Ginger Baker a suscité l'intérêt du public « in » dès le départ. Il aura fallu néanmoins une bonne année pour que les trois super-vedettes, ce « groups' group » acquièrent une homogénéité totale. Et leur consécration a été la triomphale tournée de cet été à travers les U.S.A. J'ai moi-



LES CREAM (Ginger Baker)
Consécration aux U.S.A.

même été témoin de l'accueil fantastique qui leur a été réservé au Fillmore Auditorium de San Francisco. Après chaque représentation, les commentaires toujours identiques fusaient : « Ça n'est pas possible ! Ils sont incroyables ! Vraiment de très loin les meilleurs ! » Et il faut reconnaître que les Cream n'avaient sans doute jamais si bien joué de toute leur carrière. C'était leur première tournée en Amérique et pour affronter ce pays dont ils rêvaient depuis toujours, dont ils craignaient aussi les critiques, ils se surpassèrent de San Francisco à Detroit en passant par Los Angeles (Le Whisky à Go-Go) et New York (le Café au Go-Go) ! — Argument de

choc pour 1968 : le 33 t récemment paru, « Disraeli's Gear », et un autre album en préparation dans les studios Atlantic à New York.

PSYCHEDELIC SOFT

Parmi les nouveaux venus, il faudra compter avec les Soft Machine dont nous avons parlé dans un numéro précédent et le Pink Floyd. Il faut espérer pour les Soft Machine qu'ils trouveront assez rapidement une maison de disques assez compréhensive pour pouvoir leur laisser une pleine liberté d'exploitation de leurs idées. Le Pink Floyd s'est trouvé face au même problème, il y a un peu moins d'un an avant qu'ils signent chez EMI. Certains reprocheront au Floyd son côté trop engagé dans la musique psychédélique, diront qu'il est incapable d'effectuer une carrière vraiment populaire. Les deux premiers 45 t, « Arnold Lay Ne » et « See Emily Play » ont prouvé le contraire ; quant à leur 30 cm, il est resté pendant plusieurs mois une des meilleures ventes d'Angleterre. La qualité générale de l'ensemble de leur matériel leur permettra aisément de se confirmer dans l'année qui vient.

PROCOL PLEIN D'AVENIR

Et Procol Harum ? Après « Whiter Shade of Pale », on a dit tellement de mal d'eux que je m'en voudrais de ne pas mettre les choses au point. Procol Harum a un grand avenir devant lui. Leur passage à l'Olympia m'avait convaincu et la parution de douze nouveaux titres sur le label Regal Zonophone a achevé mon opinion. Écoutez



THE MOVE
Bien partis.



LES WHO
Bien partis aussi.

« Conquistador » ou « Outside the gates of Cerdas » ou encore « Repent Walpurgis ». Il y a dans le groupe une créativité qui les maintiendra longtemps au sommet. Et les paroles de Keith Reed, c'est vraiment le pied ! Toujours en Angleterre et pour 1968, on devra compter, parmi les grands noms de l'année pop, The Incredible String Band — ce duo vocal et instrumental composé de Robin Williamson et de Mike Heron est déjà comparé par les milieux underground aux Beatles, ni plus ni moins ! Il faut avouer que leur premier album, « Layers of the Onion », est remarquable à la fois d'originalité, de beauté et de délicatesse musicale. Jusqu'à présent, on les a assimilés au folk-song, mais leur valeur dépasse bien cette définition et il faudra compter avec eux aussi.



LES ROLLING STONES (Mick Jagger)
Psychédéligues en diable.

Bien sûr il y aura toujours les Beatles (et leur prochain LP sera encore supérieur à « Sergeant Pepper » !), il y aura toujours les Stones dont le dernier 33 t, psychédélic en diable, prouve qu'ils sont loin d'être morts. Les Who et les



PROCOL HARUM
Pas finis.

Small Faces, Les Move semblent également bien partis. On attend avec impatience le « pop drama » de Pete Townshend et les nouvelles compositions de Steve Marriott et Plonk Lane. Donovan ne devrait pas rencontrer de difficultés particulières en 1968.



DONOVAN
Pas de difficultés.

Un événement intéressant à la veille de cet an nouveau : la création du nouveau Label Marmalade, lancé par Giorgio Gomelski, Julie Driscoll et Brian Auger en seront les vedettes de pointe. Et puis, et puis, il y aura bien sûr Frankie Vaughan, Engelbert Humperdink, les Seekers, la guimauve demeurant un genre assez lucratif en définitive...

DOORS ONIRIQUES

De l'autre côté de l'Atlantique, le problème de savoir qui va l'emporter est beaucoup plus délicat. En effet, il y existe une telle multitude de groupes et de chanteurs qu'il faut être très inspiré pour déterminer à coup sûr le vainqueur. J'ai donc volontairement restreint mon choix à quelques noms, sachant bien que d'ici décembre 68, 2.524 autres artistes seront venus

perturber mes prévisions actuelles. Les Doors, c'est le groupe le plus énigmatique et aussi le plus intéressant de cette année à venir. Robert Krieger, John Densmore, Ray Manzarek et Jim Morrison sont tous les quatre d'anciens élèves en psychologie, en sociologie et autres sciences de l'être humain, ce qui dès le départ leur a fourni une inspiration bien particulière. Ils se rattachent avant tout au Théâtre de la Cruauté d'Antonin Artaud. Sujet d'intérêt essentiel dans leur musique : « L'érotisme, la sauvagerie, la soif de sang et de violence, l'horreur, la chute des valeurs morales, l'hypocrisie, le mensonge, le sadisme ». Jim Morrison, le chanteur et l'auteur des paroles de leurs chansons,



LES DOORS (Jim Morrison)
Révolte et chaos.

déclare : « Je suis intéressé par tout ce qui concerne le désordre, la révolte et le chaos... » Et leurs disques, de ce fait, prennent un aspect assez crépusculaire, posant des situations où les personnages évoluent dans une zone à la limite de la conscience et de l'inconscience ; la musique des Doors s'avère d'inspiration très onirique. Le morceau qui s'intitule « The End », sur leur premier LP, décrit pendant douze minutes le mythe d'Œdipe transposé au XX^e siècle. « Alabama Song » présente pour la première fois un texte de Bertold Brecht adapté en rock. Les deux 33 t parus à ce jour — « Light my fire » et « Strange days » — se sont classés dans le Top 3 des ventes de 30 cm aux États-Unis. « Light my fire » est demeuré six semaines n° 1. Et le talent des Doors semble encore à peine ébauché !

L'ÉTOFFE DES RASCALS

Style très différent chez les Young Rascals, beaucoup plus proches de la simplicité et du « funk » du rhythm and blues noir. Il y a un an déjà, nous vous avons parlé d'eux comme d'un groupe qui montait. Cet été, « Grooving », « A girl like you » puis « How can I be sure » ont prouvé que Rock & Folk ne s'était pas trompé. Grâce aux talents de compositeurs - interprètes de Félix Cavaliere, Eddie Brigati, Dino Daneli et Gene Cornish, les Rascals seront le top group américain de 1968. Lorsqu'on considère même des morceaux comme « How can I be sure », on comprend que ces quatre jeunes Américains d'origine italienne et new yorkaise ont l'étoffe indispensable pour écrire des chansons « standards », des tubes qui ne se démodent jamais !



YOUNG RASCALS (avec José Artur)
Prêts pour les tubes.

Grand talent d'auteurs-compositeurs - interprètes aussi, l'Association devrait réussir en 1968 tout comme les Doors et les Youngs Rascals. Pour eux, la partie est plus facile, puisqu'ils ont déjà enregistré trois n° 1, « Cherish », « Windly » et « Never my love », ce dernier titre semble leur avoir enfin ouvert la carrière internationale. The Association, c'est la classe, la grande classe ! Des shows en public extrêmement professionnels, un don peu commun pour les arrangements vocaux et instrumentaux, des disques d'une finition particulièrement attentive. On attend avec impatience la suite de « Never my love » et du « Requiem for the masses ».

Aux États-Unis, bien sûr, il ne faut pas négliger la musique noire, elle est omniprésente dans les « charts » et on peut promettre une belle année 68 au fantastique duo de Sam and Dave qui a enfin trouvé le hit si longtemps cherché grâce à « Soul man ». « Hold on I'm coming », « You don't know »,

« Said, I was'nt gonna tell nobody », « Soothe me » avaient été autant de morceaux qui laissaient entrevoir le potentiel extraordinaire de Samuel Moore et Dave Prafer. Maintenant que leur aîné Otis Redding nous a quitté, ils se doivent de prendre la relève du Big O et de devenir les grands représentants du Memphis Sound, du Stax Sound. Tom Dowd, vice-président de chez Atlantic, a enregistré à Paris leur nouveau 45 t « Wrap it up I'll take it » et il affirme : « Ils ne font qu'arriver à maturité ; s'ils continuent à travailler comme en ce moment, dans cinq ans ce seront les meilleurs artistes de R'n'B sur tout le continent américain ! »

A Détroit, l'arme de choc de Tamla-Motown devrait être Stevie Wonder. Si l'année 67 a été l'année Four Tops, l'année 68 devrait cette fois être celle du jeune interprète de « I was made to love her ». Mais avec Berry Gordy, il est toujours difficile de prévoir ce que sera exactement la prochaine bombe Tamla !

LES GROUPES WEST COAST

On a parlé durant ces douze derniers mois des groupes West Coast ; Country Joe and the Fish, le Jefferson Airplane, Big Brother, le Grateful Dead, le Moby Grape pour ne citer que ceux qui ont enregistré déjà. Mon groupe pour 1968 : je pense aux Buffalo Springfield, cinq jeunes musiciens de Los Angeles dont il faut surtout noter les talents d'auteurs-compositeurs. Ils ont sorti cette année trois 45 t — dont un a été numéro 1 et qui furent trois des morceaux les plus originaux venant de la part d'un nouveau groupe : « For what it's worth », « Blue bird » et « Rock'n'roll woman ». De plus, les Buffalo Springfield arrangent et produisent leurs propres disques. Ils ont réussi à se dégager du contexte purement West Coast, du mouvement Flower Power et de tous les obstacles semblables qui empêchent leurs confrères de trouver une expression vraiment intéressante à l'échelle internationale.

De Los Angeles viennent également les Mothers of Inventions. 1968 ne sera sans doute pas pour eux une suite de n° 1 dans les classements, ou je serais vraiment très très étonné. Néanmoins, l'année qui débute devrait voir le phénomène social « Mothers of Inventions » s'implanter bien plus

profondément au cœur de la musique pop américaine, pop étant d'ailleurs pris ici au sens très large. Frank Zappa possède assez de ressources et de génie pour mener victorieusement les Mothers à l'assaut de la civilisation américaine.

BIENTOT DYLAN

On me reprochera sans doute de ne pas parler du Vanilla Fudge.



VANILLA FUDGE
Plus de maturité.

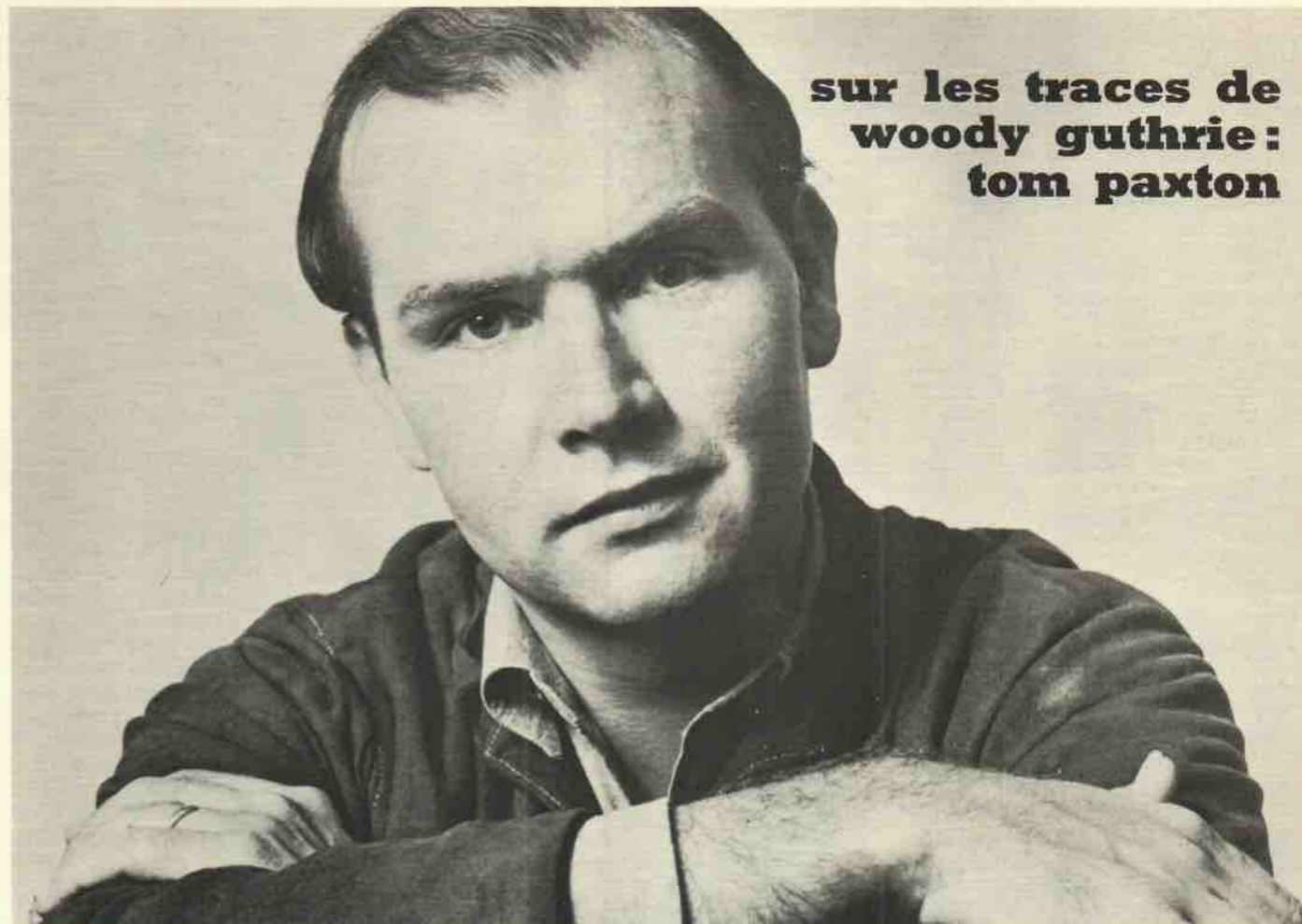
C'est fait ! Mais pour renouveler l'exploit de leur premier 33 t, il leur faudrait sans doute une maturité plus grande. Après tout, si on ne parle pas trop d'eux en 68, il y aura toujours 1969 ou 70 ! Enfin, ce qui m'intéresse beaucoup plus, pour en terminer avec les USA, c'est la parution prochaine — du moins je l'espère — des nouvelles œuvres de Dylan. Un an et demi sans un mot ! Cela nous vaudra, au moins quatre ou cinq albums d'un seul coup ! Tant mieux, car Dylan et les Beatles ce sont, quand même les deux sommets de l'art pop, il faut le reconnaître !



BOB DYLAN
Des nouvelles œuvres.

Et la France ? Personnellement, je souhaite bonne chance à Michel Polnareff, à Antoine, à Nino Ferrer, à Eric Charden. Ce sont les quatre qui le méritent le plus et ce sont aussi les quatre qui en ont le moins besoin. Leur talent leur suffit ! Et après tout pourquoi 1968 ne serait-elle pas l'année Cruciferius Lobonz ?

PHILIPPE RAULT



sur les traces de woody guthrie : tom paxton

L'Amérique est en mouvement : de tous les coins des États-Unis, on chante, on écoute. Aux artistes connus depuis de nombreuses années, qui poursuivent leur carrière, de nouvelles « têtes à folklore » viennent régulièrement s'ajouter. L'un des premiers exemples de ce réveil fut Bob Gibson qui, en 1959, écrivait dans la célèbre chanson « Well, well, well » :

« Spirit is a-movin' all over this land », résumant très justement cette situation réjouissante pour son pays. Après lui, marchant sur les traces de Woody Guthrie et de Pete Seeger, le plus important et le plus influent a été sans conteste Bob Dylan. Mais, comme nous l'avons vu (R & F N° 10), quelle que soit sa grande valeur, Bob a fini par évoluer vers un style qui n'a plus grand-chose de commun avec le folklore. Depuis ce revirement, toutefois, nombreux sont les auteurs et interprètes qui, tout en reconnaissant l'importance de Dylan, continuent à maintenir bien haut le génie plus proprement folklorique de leur pays. L'un des plus remarquables parmi eux est sans nul doute Tom Paxton. Nous avons fait souvent allusion dans ces colonnes à l'auteur de « My ramblin' boy », mais il a fait tant d'autres choses passionnantes et les Français

ne connaissent si peu qu'il nous a semblé nécessaire de lui consacrer un article spécial.

Tom Paxton est né il y a un peu plus de trente ans et a passé la première moitié de son enfance, assez heureuse semble-t-il, à Chicago (tiens mais, au fait, c'est une ville où il s'en passe des choses, en musique...). A l'âge de onze ans, il suit sa famille qui déménage de Chicago et va s'installer à Bristow, petite ville de l'Oklahoma. Trois mois plus tard, Tom a la douleur de perdre son père. Il passe son adolescence à Bristow, dont il semble avoir gardé un assez bon souvenir. Il la décrit en ces termes simples : « Je grandissais. Je jouais à la trompette dans un orchestre et un peu au football et au basket. Je lisais Kenneth Roberts, James Oliver Curwood et du Jack London (qui est resté l'une de mes « idoles »). Je fus très malheureux après m'être engagé dans une tragique (et première) histoire d'amour. Et j'eus mon compte de petites incursions au bureau du directeur. Le moment venu, j'allai à l'Université de l'Oklahoma et m'inscrivis à l'école d'art dramatique, passant quatre ans à la mise au point d'une vengeance : James Dean était alors un caïd et par moments, j'avais pendant des heures ce que je croyais être de splen-

dides « nostalgies ». Ne sous-estimez jamais la capacité d'un homme à se conduire comme un âne ! ».

WOODY LE MAITRE

Mais déjà, la musique commençait à supplanter le théâtre dans les préoccupations de Tom. Avec ses camarades d'étude, il passait des heures de délectation à écouter les plus fameux succès de l'époque : « Blood, booze'n'bones » d'Ed. McCurdy ou « The Weavers at Carnegie Hall ». Et à l'aide de sa guitare et d'un recueil de partitions de Burl Ives, l'élève Paxton devient chanteur. Malheureusement, il ne peut donner tout de suite libre cours à ce qui va devenir son métier, car l'armée l'invite à faire un petit séjour chez elle. Mais, basé sur la côte orientale de son pays, il met chacune de ses permissions à profit pour se rendre à New York, et plus précisément au « Gaslight » l'un des clubs de folklore bien connus de Greenwich Village. Il y rencontre bon nombre de chanteurs qui lui ont tous beaucoup appris, confesse-t-il avec modestie. Mais il reconnaît que pour lui comme pour tant d'autres, Woody Guthrie reste le grand maître, et c'est, une légitime fierté : « Je continue d'apprendre — surtout de Woody Guthrie qui nous a montré com-

ment et nous a dit pourquoi. De Bob Dylan, j'ai appris que l'on ne peut pas s'arrêter, on doit aller aussi loin que l'on peut; de Phil Ochs j'ai appris qu'un rire peut faire un argument diablement sérieux (1); et de Gil Turner j'ai appris que nous devons tous persévérer ».

Une fois libéré, Tom rapporte tout de même de l'armée une des idées auxquelles il consacra plusieurs de ses chansons : un antimilitarisme à toute épreuve, mais reposant sur des bases solides et issu de son expérience personnelle. Un exemple? En 1960, au cours d'une période d'entraînement, on lui explique le maniement d'une baïonnette (oui, en 1960!). Ecœuré et révolté, il écrit « The willing conscript », discours à la première personne d'un « bleu » plein de bonne volonté qui lèche les bottes de son sergent en lui demandant d'être bon et patient pour lui apprendre les techniques de la guerre, « car je n'ai jamais tué avant ». En voici le quatrième couplet :

« Maintenant il y a certaines leçons
Que je n'ai pas encore maîtrisées ;
Je n'ai pas encore pigé la façon
D'utiliser la baïonnette :
S'il ne meurt pas tout de suite,
Dois-je l'en transpercer encore plus?
Oh, j'espère que vous serez patient,
sergent,
Car je n'ai jamais tué avant ! »

Le « Gaslight » devient le « Q.G. » de Tom Paxton : il y chante et compose et c'est l'endroit où il se sent le mieux pour ce faire. Et puis il se marie et à Midge, sa femme, il dédie une chanson, « My lady's a wild, flying dove » (« Ma femme est une colombe sauvage qui vole »). C'est un des plus beaux chants d'amour que l'on puisse trouver :

« Elle aime les belles images,
Elle aime les oiseaux chanteurs ;
Elle les regarde pendant des heures,
Mais moi je ne vois qu'elle. »
Il fait la connaissance de Milton Okun, personnalité éminente de la chanson américaine, puisqu'il est entre autres directeur musical de Peter, Paul & Mary et des Brothers Four. Il montre une de ses compositions à Milton qui, à la surprise de Tom, apprécie l'œuvre et l'encourage chaudement à poursuivre : il en avait grand besoin. Milton Okun devient l'un des meilleurs amis de Tom Paxton qui, à chaque nouvelle chanson, compose son numéro au cadran et la lui chante au téléphone pour lui demander ce qu'il en pense !

DAILY BLUES

Un soir au « Gaslight », Tom écrit trois chansons; il en déchire deux dont il n'était pas content et fait entendre la troisième à Pete Seeger qui l'aime tout de suite, l'enregistre et la fait connaître aux États-Unis et à l'étranger. Cette

chanson, c'est « My ramblin' boy », hymne à l'amitié qui raconte l'histoire d'un ami avec qui Tom avait vagabondé et qui est mort de froid :
« Il me laissa continuer de vagabonder,
Mon compagnon de route est mort et enterré ;

Si quand on meurt on va quelque part
Il y bourlingue encore, j'vous en mets
mon dollar ! »

Avec « My ramblin' boy », de son propre aveu sa chanson préférée, Tom est désormais un chanteur ayant pignon sur rue. Il est l'une des vedettes du Festival de Newport de 1963, et son premier LP, qui sort vers la même date, porte pour titre d'ensemble « Ramblin' boy ». Avec « My ramblin' boy » et quelques autres titres, la tendresse, dans l'amitié comme dans l'amour, devient l'un des thèmes fondamentaux de Tom Paxton. Il a rencontré Cisco Houston une seule fois et, comme Phil Ochs à Woody, Tom dédie une chanson à Cisco, l'un des grands défunts de l'Amérique :

« Partout où il alla, il se fit beaucoup
d'amis
Et les amis de Cisco vous le diront : on
n'en verra plus comme lui ».

Dès lors, toutes les chansons « engagées », même virulentes, de Tom se justifient par cette tendresse, ce sens profond de la fraternité humaine. Sa lutte contre la bêtise, la haine et l'injustice vise moins à détruire certains types d'hommes mauvais, comme les militaires, qu'à aider à la promotion d'une humanité meilleure. Par exemple dans « Daily News », il fait une brillante satire du journal « New York Daily News », qui est un peu le « France-Soir » de là-bas, en pire. Cette chanson, il la commente ainsi : « Ils ont droit à leurs opinions, mais je méprise ces opinions. Leur prétention mensongère d'être le journal du peuple me fait sauter au plafond. Point n'est besoin d'inventer quoi que ce soit pour railler ces gens; il suffit de les citer ». Et pour quiconque a de petites notions sur la société américaine, « Daily News » est à la fois un réquisitoire accablant et un inventaire désopilant du conformisme bête :

« C'est comme si la terre n'était plus
ronde,
Depuis que McCarthy n'est plus de ce
monde ;

Comment je le sais? Je l'ai lu dans le
« Daily News » :

« Daily News », daily blues,
Prenez un exemplaire quand il vous plaît,
Sept petits sous dans la main du
marchand,
Et vous seul avez raison, raison, et
jamais, jamais ne mentez ! »

Une autre préoccupation de Tom, et en cela il a bien assimilé les leçons de Woody, ce sont les travailleurs et le sort qui leur est réservé, en particulier dans les mines du sud des États-Unis : les droits syndicaux y sont sérieusement

compromis par les propriétaires de mines, qui sont souvent en même temps de hauts fonctionnaires locaux, comme le shériff de Hazard dans le Kentucky : il le décrit ironiquement dans « High Sheriff of Hazard ». Dans « Standing on the edge of town » (« Debout aux portes de la ville »), il conte l'histoire d'un ouvrier consciencieux qui a été licencié avec deux de ses compagnons, parce que l'on a installé une machine à leur place :

« Et je reste debout aux portes de la ville,
Je vais prendre froid au coucher du
soleil ;

Une valise de carton pleine de mes
vêtements,
Vers quoi je vais? Le bon Dieu seul le
sait ! »

A ce propos, une petite remarque : on sait qu'aux États-Unis le communisme est couramment considéré comme le huitième des péchés capitaux. Partant, comme il est facile d'étiqueter tout homme qui parle pour la paix, pour la justice et s'intéresse au syndicalisme, du nom abhorré de « communiste » ! Il se peut qu'en France aussi, certaines personnes aient la même tentation : Jacques Brel, entre autres, a souvent été pris pour « cible ». Il faut maintenir bien haut que ce genre de question n'a aucune importance; j'ignore tout à fait si Tom Paxton est communiste, mais ce dont on peut être sûr, c'est que c'est un homme digne et vrai, qui hait la haine, fait la guerre à la guerre et qui, pour avoir côtoyé la mort et la misère, connaît le prix de la vie et du travail, et le droit que nous y avons tous.

CLOUEZ VOS CHAUSSURES

Les voyages, quant à eux, sont toujours présents dans les œuvres de Tom, avec le dualisme typique de tout le folklore du voyage : d'un côté, l'appel irrésistible des grands espaces, de la nature, de l'autre, la mise en garde contre l'insécurité du vagabond.

Terminons donc par un vœu : qu'une maison de disques en France rende enfin l'hommage qu'il mérite (et qui aurait, c'est certain, la bienvenue du public) à celui qui chante et écrit :

« C'est une route longue et poussié-
reuse,

Un dur et lourd fardeau ;
Les gens que j'ai rencontrés sont tous
gentils :

Certains sont mauvais, d'autres bons,
D'autres ont fait du mieux qu'ils pou-
vaient ;

Certains ont essayé de soulager ma
peine.

Et je ne peux m'empêcher de me deman-
der où je vais. »

JACQUES VASSAL

(1) Phil Ochs sur qui, j'espère, nous reviendrons prochainement.





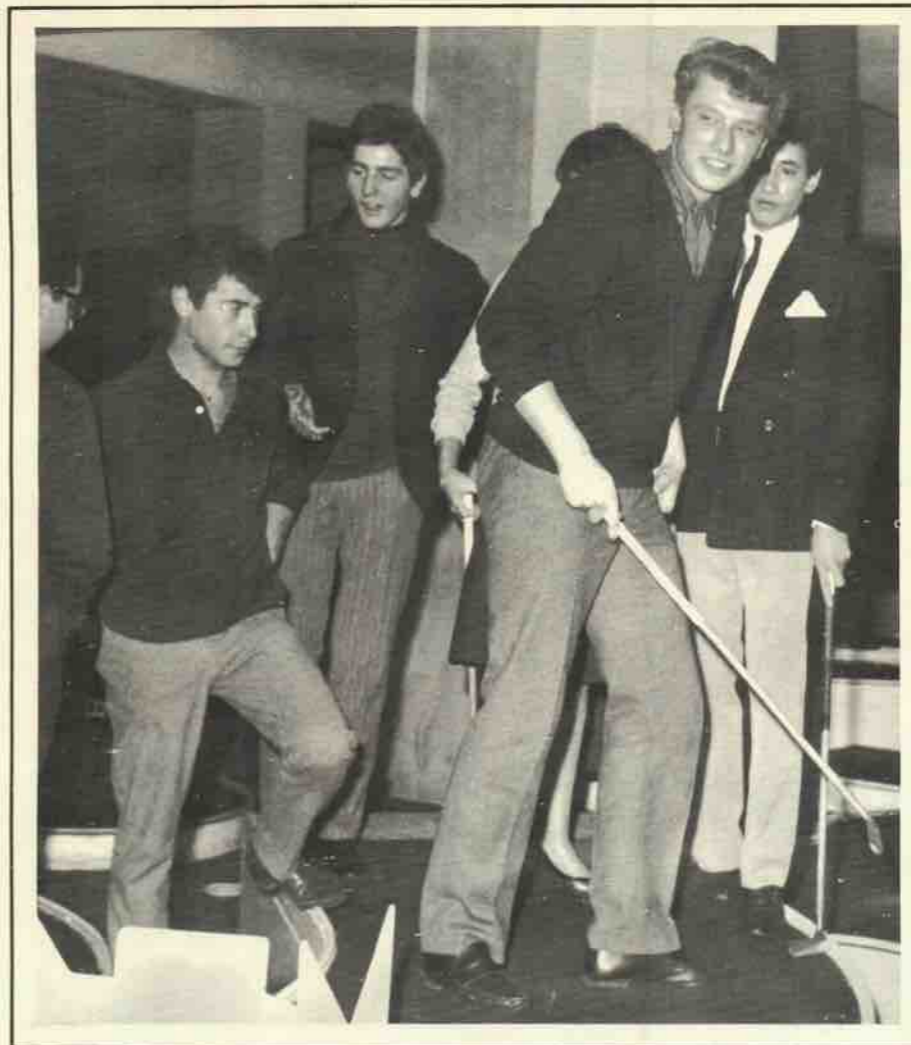
Madame Perdrix, propriétaire du Golf et du Café d'Angleterre ; " Souvenir, Souvenir " : Johnny et Henri en 1958. Il y a dix ans...



Gene Vincent, Henri et Eddy Mitchell ; plus récemment avec Eddy et Johnny Hallyday.



Nous commençons ce mois-ci à publier l'histoire du Golf Drouot et de son animateur Henri Leproux. Grâce au Golf et à Henri Leproux, Johnny Hallyday et Eddy Mitchell, comme tant d'autres, ont pu faire leurs premiers pas ; grâce au Golf et à Henri Leproux, il y a depuis dix ans un lieu de rencontre pour les passionnés de rythmes nouveaux. Car, au Golf, temple de l'épopée du rock en France, la fête continue. Jacques Barsamian a recueilli les propos de Leproux et ces documents déjà historiques.



Johnny Hallyday en 1958, sur le golf miniature qui donna son nom au Golf Drouot.

Où est le temple ? Situé à l'angle de la rue Drouot et du Boulevard Montmartre, à quelques dizaines de mètres de la station de métro Richelieu-Drouot, dans le prolongement du Café d'Angleterre, un néon pointe : « Le Golf Drouot ». En haut, une salle en forme de fer à cheval élargi ; devant moi, une pancarte : « C'est ici, au Golf Drouot, que naquit en 1955 le rock français dont les principaux interprètes furent Johnny Hallyday et Eddy Mitchell, et la fête continue... ». A gauche, la caisse, puis le bar, les vestiaires, la salle des slows. A droite, une piste de danse entourée de chaque côté : deux gradins, la discothèque et au fond le fameux tremplin. Un homme au physique méditerranéen, dont le père fut chauffeur de taxi, qui aura quarante ans le 22 janvier prochain, parle à l'un, conseille ou réprimande l'autre. Sans Henri Leproux (puisque c'est de lui dont il s'agit), Johnny Hally-

day ne serait sans doute pas une idole aujourd'hui. Le Golf Drouot a été le point de départ de tout un mouvement. Ce lieu de rendez-vous et la musique qui s'y joue ont apaisé bon nombre de blousons noirs qui passaient leur temps dans les rues à se battre, voler ou violer. Son club est un point-test de la mode, qu'elle soit musicale ou vestimentaire, puisque ce sont les deux principales préoccupations des jeunes de 16 à 21 ans, âges limites pour le droit d'entrée. Henri sait, dans les quelques minutes qui suivent sa diffusion au club, si un disque va être un tube ou non. Des directeurs artistiques, des imprésarios, des journalistes, des dirigeants de clubs de province et les musiciens les plus cotés s'y rendent fréquemment. En général le vendredi soir, pour voir s'il n'y passe pas l'oiseau rare, celui qui deviendra plus tard un Hallyday, un Mitchell ou un Dutronc. L'Epopée du Rock en France,



Le Golf ; le célèbre tremplin ; Henri Leproux avec Thierry Thibault et Johnny Hallyday.

c'est le Golf Drouot. La télévision y fait souvent des enregistrements publics. Côté vêtements, les vestes de cuir noir et les blues-jeans délavés, les vestes cintrées et les pantalons pattes d'éléphant, les tenues hippies y ont été portées pour la première fois en France. Le Golf Drouot est à Paris ce que sont La Cavern à Liverpool, le Star Club à Hambourg ou le Peppermint Lounge à New York. « Je suis arrivé au Golf Drouot en janvier 1955, raconte Henri Leproux, j'avais connu le barman de cet établissement au Lido où j'ai travaillé trois ans avant de devenir chef barman l'été dans un cabaret de La Baule, « L'Océan », et l'hiver au « Relais Alpin » du Mont Genève dans les Hautes-Alpes ».

LE TURF ET L'ÉCRAN

Ce barman avait fait l'ouverture du Golf en octobre 1953 et Philippe Weil, mari de

NOUVEAUTES 68

RYTHM'N BLUES ET PSYCHEDELIC



CHUCK JACKSON
« CHUCK JACKSON'S GREATEST HITS »
I don't want to cry - Any day now - Beg me - Tell him I'm not home - Any other way - Since I don't have you - I wake up crying - Getting ready for the heartbreak - The prophet - I need you - Something you got - If I didn't love you
33 t - 30 cm - CLVLX 207



THE ELECTRIC PRUNES
« MESSE EN FA MINEUR »
Kyrie eleison - Gloria - Credo - Sanctus - Benedictus - Agnus Dei
33 t - 30 cm - CRV 6678



MAXINE BROWN
« MAXINE BROWN'S GREATEST HITS »
All in my mind - Funny - Oh no, not my baby - Soul serenade - If you gotta make a fool of somebody - One step at a time - Since I found you - One in a million - Ask me - Little girl lost - We can work it out - It's gonna be alright - etc...
33 t - 30 cm - CLVLX 208



THE ROYAL GUARDSMEN
« SNOOPY AND HIS FRIENDS »
I say love - Snoopy vs. The Red Baron - It's sopwith camel time - So right (to be in love) - The return of the red baron - Snoopy's Christmas - Down behind the lines - It kinda looks like Christmas - Airplane song (my airplane)
33 t - 30 cm - CLVLXLA 215



THE FALLEN ANGELS
Room at the top - Love don't talk to strangers - Your friends here in Dunderville - I've been thinking - It might be easier to stay home - Most children do - Introspective looking glass - I don't want to fall - No way out - Painted bird - Your mother's homesick too - You have changed
33 t - 30 cm - CLVLXR 204



THE DOORS
Strange days - You're lost little girl - Love me two times - Unhappy girl - Horse latitudes - Moonlight drive - People are strange - My eyes have seen you - I can't see your face in my mind - When the music's over
33 t - 30 cm - CLVLXEK 211



CLEAR LIGHT
Black roses - Sand - A child's smile - Street singer - The ballad of Freddie & Larry - With all in mind - Mr. Blue - Think again - They who have nothing - How many days have passed - Night sounds loud
33 t - 30 cm - CLVLXEK 212



MIRIAM MAKEBA
« PATA PATA »
Pata Pata - Ha no zamani - What is love - Maria Fulo - Yetentu tizaleny - Click song number 1 - Ring bell, ring bell - Jol' inkomo - West wind - Saduva - A piece of ground
33 t - 30 cm - CRV 6678

Peter, Paul and Mary à Paris



PETER, PAUL AND MARY
« ALBUM 1700 »
I dig rock and roll music - If I had wings - I'm in love with a big blue frog - Whatshername - Bob Dylan's dream - The song is love - Rolling home - Leaving, on a jet plane - Weep for Jamie - No other name - The house song - The great Mandella
33 t - 30 cm - CLPW 1540



PETER, PAUL AND MARY
« ALBUM »
And when I die - Sometime lovin' - Pack up your sorrows - The king of names - For Baby (for Bobbie) - Hurry sundown - The other side of this life - The good times we had - Kisses sweeter than wine - Norman normal - Mon vrai destin - etc...
33 t - 30 cm - CLPW 1535



PETER, PAUL AND MARY
Too much of nothing - The house song
45 t simple - WV 5089



PETER, PAUL AND MARY
Le déserteur - Single girl - If I had my way - The times they are a-changin'
45 t - EP WEP 1439

la chanteuse Renée Lebas, y avait conçu une décoration d'avant-garde. La propriétaire était Madame Perdrix, qui possède aussi le Café d'Angleterre. Contrairement aux bruits qui ont pu courir, le Golf lui appartient toujours et n'a jamais été racheté par les Rolling Stones ou Jean-Claude Drouot. Chose curieuse: ce dernier n'y est jamais venu.

« A l'époque, j'entendais tous les jours sur Radio Luxembourg la publicité suivante: « Allez au Golf Drouot, le seul golf miniature couvert de Paris. Vous jouerez ses deux parcours de neuf trous, vous apprécierez son ambiance et son snack-bar ». Malgré cela et diverses annonces dans La Semaine de Paris, le golf, qui a beaucoup de succès sur les plages, attirait peu de monde dans la capitale. Aussi, un jour où je le rencontrai, mon camarade s'en plaint à moi. Je décidai à sa grande surprise d'échanger mes saisons contre sa place. Gagnant quotidiennement 500 francs (de l'époque), il accepta bien sûr d'emblée, confus de tant de générosité de ma part... ».

Madame Perdrix, la patronne est alors en vacances et n'apprendra cette mutation qu'à son retour. Colette, la caissière, lui présente Henri en lui disant qu'il essaiera de faire de son mieux pour faire marcher l'affaire. Colette deviendra plus tard la femme d'Henri et lui donnera un adorable petit garçon, Robin (qui aujourd'hui a huit ans et demeure l'un des plus fervents admirateurs de Johnny Hallyday). En 1956, Madame Perdrix engage Brancato, l'expatrié de Charpini, comme animateur. Faible succès car Brancato ramène surtout la clientèle des champs de courses (il faisait d'ailleurs mettre régulièrement une publicité dans Paris-Turf). Son club s'appelle « The Cup of Tea ». L'année suivante, Pierre Brice, dont on parle désormais dans les milieux de cinéma et de la télévision, lui succède. Le Golf demeure un club privé surnommé « Le Club des Boulevards » et y accueille des personnalités du grand écran telles François Périer et Marie Daems. C'est une clientèle de thé dansant animé par un trio composé d'un pianiste, d'un guitariste et d'un contrebassiste auquel se joint Henri de temps à autre pour le chant. Le snack bar est devenu un restaurant à lumière tamisée de style très chic. Henri, premier maître d'hôtel, a trois garçons sous sa coupe pour servir

des plats qui ont des titres de films. Exemple: Le cassoulet est noté sur le menu comme « Trente secondes sur Tokyo » et la tarte maison s'appelle « Une fille de la province ».

LE PREMIER NOYAU

Mais cette formule ne marche pas plus et Henri soumet une idée à sa patronne: « Donnez-moi carte blanche, lui demande-t-il, car j'ai une idée qui correspond plus à mes goûts. Faire ici un club de jeunes. Eux ne sont pas gênés de fréquenter les grands boulevards, n'ont pas de problèmes de stationnement et n'hésiteront pas à grimper cet escalier raide qui demande des jambes vigoureuses ». Henri a déjà un certain goût pour les disques de rythme américains. Il fréquente « Le whisky a gogo », rue Beaujolais, dont Régine est l'animatrice et Paul Pacini le créateur. « J'ai beaucoup d'admiration pour lui, souligne-t-il, c'est le maître des distractions parisiennes ». En ce temps-là, il n'existait rien à la portée des jeunes; ils se contentaient de leurs surprise-parties. « Quelques solitaires commencent à nous rendre visite, je deviens leur confident », ajoute Henri, qui est encore ainsi considéré par bon nombre de ses nouveaux et anciens clients. Ils se réunissent autour d'un juke box qui a la particularité de fonctionner sans pièces de monnaie. Ils sont étudiants, bureaucrates ou ouvriers. Henri préfère les jeunes parce qu'ils sont enthousiastes et plus honnêtes que les adultes. Pour pouvoir entrer, il leur demande d'avoir une tenue correcte. En général, les garçons viennent habillés de pantalons et chemises à carreaux de cow-boys, bottes et foulards de soie car ce sont en principe des passionnés de western et de tout ce qui touche l'Amérique. Aussi Henri passe pour eux « Rock around the clock » de Bill Haley, « Razzle dazzle » de Freddy Bell et les premiers 45 t d'Elvis Presley comme « Heartbreak hotel », « Hound dog » et « Don't be cruel ». Le premier noyau existe: il est formé de jeunes du quartier de l'Opéra et de la Trinité. Certains ont souvent l'occasion d'aller en Angleterre et d'en rapporter pour Henri et tous les copains les derniers succès d'outre-manche: Tommy Steele, Terry Dene, Little Richard et autres Jerry Lee Lewis.

« Pour ne pas être en reste, poursuit Henri, je fais le tour des maisons de

disques afin d'obtenir des microsillons à prix de gros, vue l'extraordinaire consommation de mes jeunes amis. Toutes refusent, sauf Monsieur Souplet, à l'époque chez Barclay (maintenant Directeur de la firme CBS) qui croit au Golf Drouot et m'accorde un service régulier de nouveautés ». Pour la première fois, il existe chez nous un club réservé aux jeunes, interdit aux adultes et où la consommation (en général c'est le Coca qui est le plus demandé) est à un franc. Le noyau grossit de jour en jour. Les jeunes aiment cette musique, alors bannie à la radio et à la télévision (1958). On écoute dans la ferveur les prophètes d'Outre-Atlantique. On a seize ans à peine, on se déguise en cow-boy, on est fauché, on est plein d'espoir. Parmi ceux-ci, un excellent danseur à l'affût des derniers pas venus des États-Unis, on le surnomme « Schmoll ». En réalité, il s'appelle Claude Moine ou Eddy Mitchell, si vous préférez. Un autre, que toutes les filles regardent et qui s'impose d'emblée comme le chef de la bande, c'est Jean-Philippe Smet dit « Johnny ». Souvent, il prend une guitare et imite sur le parcours du golf miniature ses idoles Elvis Presley et Gene Vincent. Ensemble, Johnny et Schmoll discutent fréquemment sur les dernières nouveautés, la variété américaine ou même les vieux disques qu'ils viennent de récupérer aux Pucés. Le Golf Drouot devient rapidement le seul endroit de Paris où l'on écoute la musique qui révolutionne les États-Unis. Cela se sait très vite et un copain en amène un autre. Il y a aussi Christian Blondiau (Long Chris), Jacques Deshayes (Dany Logan), Thierry Thibault (ex-fiancé de Dany Saval, mort après avoir tourné le film « Ne nous fâchons pas »), Jacqueline Nero (aujourd'hui directrice artistique chez Riviéra), Charlie Glenn (qui vient de lancer la mode Mao), les frères Renoma, l'actrice Geneviève Grad, Henri Birtz, le pianiste d'Aznavour; ainsi que tous les jeudis les élèves de Sciences Po, parmi lesquels Henri de France qui était parfois accompagné de ses sœurs. « Un garçon très gentil, dit Henri Leproux. Un jour, ils avaient chahuté et cassé un verre, ils sont venus me demander combien ils me devaient. Tout de même, ces gens-là ont de l'éducation ».

(à suivre)
JACQUES BARSAMIAN

DEPUIS DIX ANS, LE GOLF DROUOT EST FIDÈLE A :

DYNACORD



CLAVINET

PIANO ÉLECTRIQUE A CORDES

5 OCTAVES
4 SONORITÉS DIFFÉRENTES
DYNAMIQUE
EXPRESSION PAR LE TOUCHER
FONCTIONNE SUR PILES (4 piles 1 v. 5)
DÉMONTABLE
TRANSPORTABLE

CLAVINET I: Ampli incorporé
CLAVINET II: Se branche sur tout bon amplificateur

DOCUMENTATION

HOHNER FRANCE S.A.

21, rue Van Loo
PARIS-16^e



Jacques Barsamian et Charles Sudaka

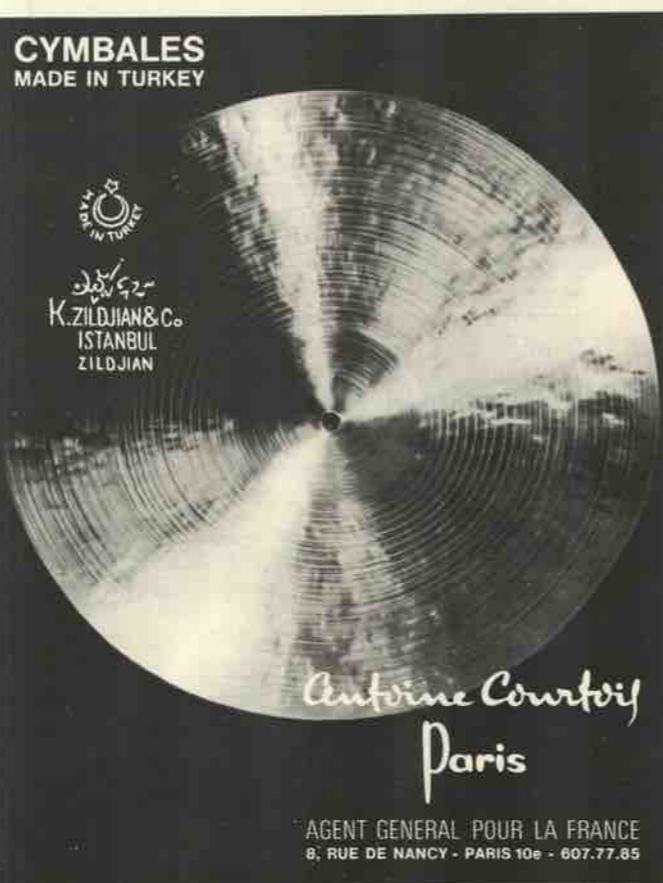
PRÉSENTENT

LES MEILLEURES ATTRACTIONS POUR GALAS, SOIRÉES, CLUBS, etc...

Téléphones : 253-28-43 (Jacques)
267-36-34 (Charles)

Correspondance : 93, Avenue de la République
92 - MONTROUGE

CYMBALES
MADE IN TURKEY



AGENT GENERAL POUR LA FRANCE
8, RUE DE NANCY - PARIS 10^e - 607.77.85

CLUBS ROCK & FOLK

par ROBERT ISMIR et JACQUES BARSAMIAN

LES CLUBS DE PARIS

GOLF DROUOT. 2, rue Drouot. Métro : Richelieu-Drouot. Ouvert tous les jours sauf le mardi de 15 h à 19 h et en soirée le vendredi et le samedi de 21 h à 2 h (entrée : 4 F) (week-end : 8 F). Animateur : Henri Leproux.

WEEK-END-CLUB. 20 bis, rue de la Galté. Métro : Edgar-Quinet et Galté. Ouvert samedi de 15 h à 19 h (entrée : 5 F) et de 21 h à l'aube (entrée : 10 F). Dimanche de 15 h à 19 h (entrée : 7 F). Animateur : Alain Pillant.

BUS PALLADIUM. 6, rue Fontaine. Métro : Pigalle. Ouvert tous les soirs de 21 h à l'aube et le dimanche en matinée de 15 h à 19 h. Prix : 10 F. Animatrice : Madame Collin.

TOUR CLUB. 8, rue de Tanger. Métro : Stalingrad. Ouvert le vendredi de 21 h à 1 h du matin ; le samedi de 15 h à 19 h (entrée : 5 F) et de 21 h à l'aube (entrée : 10 F) ; le dimanche de 15 h à 19 h (entrée : 8 F).

AU MICROSCOPE : LE TOUR CLUB

Adresse : 8, rue de Tanger, Paris 19^e (métro Stalingrad). Tél. : 607-86-89. Ouvert : Samedi de 14 h à 19 h (5 F), de 21 h à 5 h 30 (10 F). Dimanche de 14 h à 20 h (8 F). 2 F supplémentaires lorsqu'il y a une vedette. Consommations : Première gratuite. Renouvellement : 2 F (non alcoolisée), 4 F (alcoolisée). 1 F (sandwich). Propriétaire : Monsieur Moret. Fondé : Le 3 septembre 1966. Discothèque : Rhythm'n' Blues. Artistes les plus diffusés : James Brown, Otis Redding et Sam & Dave. Sonorisation : Odio-technic. Capacité : Environ 300 places. Record d'affluence : Jimmy James (saison 66-67), Noël Deschamps (saison 67-68). S'y sont produits cette saison : Jimmy James, Noël Deschamps, Richard & Samuel, Ronnie Bird, Gil Now, Les Pitouls, etc... A venir : Herbert Léonard (13 et 14 janvier 68). Clientèle : Sympathique, de moyenne d'âge 18 ans, et, en provenance de la rive droite. Particularités : Edith Piaf et Charles Aznavour y chantèrent lorsque le club s'appelait le Tourbillon. Souvent des vedettes viennent rendre visite au club et les habitués peuvent leur demander des autographes, dernièrement Sullivan et Stella. Les fidèles font beaucoup

d'éloges à l'égard d'un jeune groupe qui est venu récemment, les Wimbles. Janine, la caissière est un peu le mère poule de tous ses clients ; elle fait la bise aux habitués à leur entrée et à leur sortie. André, son fils, 21 ans, animateur, qui fait des études à l'Ecole des Cadres, est vraiment un dingue du Rhythm'n'Blues : Il connaît par cœur toute la littérature de Kurt Mohr. Enfin, sachez qu'il y a deux pistes de danse, dont l'une fait face à une immense glace dans laquelle l'on peut s'admirer tout en dansant.

JACQUES BARSAMIAN

CENTRE AMÉRICAIN. 261, bd Raspail. Métro : Raspail. Hootenanny tous les mardis à 20 h 45. Entrée : 3 F. Tout le monde chante ; on ne danse pas. Direction : Lionel Rocheman.

MINILAND. Rue Mazarine. Métro : Odéon. Discothèque dansante et orchestre. Nouveau club ouvert depuis le 24 novembre. Tous les soirs de 22 h à 2 h. Direction artistique : Michel Delorme. Animateur : Kurt Mohr.

RÉGION PARISIENNE

L'OMNIBUS. 3, rue Saint-Denis, Colombes (20 mètres de la gare de Colombes). Ouvert le vendredi de 21 h à 2 h (entrée : 8 F) ; samedi de 21 h à 4 h 30 et dimanche de 14 h à 19 h 30 (entrée : 10 F). Animateur : Roberto Seto.

TCHOO-TCHOO. Robinson-Village. 106, rue de Malabry, Plessis-Robinson. Métro : Robinson. Ouvert le samedi de 21 h à 4 h et le dimanche de 14 h 30 à 20 h (Prix : 8 F). Animateur : Jean Bardin.

LE TUBE. 11, avenue Jeanne-d'Arc (près de la gare), Aulnay-sous-Bois. Ouvert le samedi de 21 h à 2 h et le dimanche de 14 h 30 à 19 h 30 (entrée : 8 F). Animateur : Jacques Rocamora.

CLUB DU CENTAURE. 34, avenue Kellermann, Soisy-sous-Montmorency. Ouvert le samedi de 21 h à 2 h (entrée : 6 F) et le dimanche de 14 h 30 à 19 h (entrée : 10 F) avec orchestre. Animateurs : Max et Alain.

LE TRIDENT. 23, avenue des Fauvettes, Neuilly-Plaisance. Ouvert tous les dimanches de 14 h à 20 h (entrée : 8 F). Animateur : Jean-Claude Passault.

PROVINCE

LE MAJESTIC. 90, route de Lens, (59) La Bassée. Ouvert le dimanche de 16 à 22 h. Entrée : 5 F (avec la consommation). Animateur : Christian Martin.

LE POISSON CLUB. 3, route de Noailles, (60) Cauvigny. (Nationale 1 jusqu'à Sainte-Geneviève et première route à droite en direction de Mouy ; Cauvigny est à 4 km). Ouvert tous les samedis de 21 h à l'aube et les dimanches de 15 h à 24 h (entrée : 8 F). Animateur : Christian Garcia.

EDEN RANCH. 134, route de Lens, Loison-sous-Lens. Ouvert le samedi de 21 h à l'aube et le dimanche de 16 h à 1 h du matin sans interruption (entrée : 5 F). Animateur : Eugène Bernhard.

LE SOUPIRAIL. Rue Curiel, Marseille-13^e. Ouvert tous les jours de 15 h à 19 h et le samedi de 21 h à l'aube (entrée : 4 F semaine) (10 F week-end). Animateur : Francis.

LA CHAUMIÈRE. Place Gambetta, (62) Carvin. Ouvert tous les dimanches après-midi. Entrées de 5 à 10 F. Animateur : Yves Moyaert.

LA CHAUMIÈRE. 44 - Clisson. Sortie de Mantes, route de Poitiers. Ouvert tous les week-ends, le samedi de 21 h à l'aube et le dimanche de 15 h à 19 h. Entrée : 10 F. Direction : Jean Aubron. Animateur : Yvon.

LE CABARET DU PORT. Ile de Bourguine, Angoulême. Ouvert dimanches et jours fériés de 15 h à 19 h 30. Consommation : 5 F. Animateur : Abel Généraux.

LE VROOM VROOM. 114, faubourg des Casseaux, 87 - Limoges. Ouvert tous les jours à partir de 15 h en matinée et à partir de 21 h en soirée. Animateur : Coco.

LE GLAMOUR. Megève (Haute-Savoie). Ouvert de 18 h à l'aube. Animateur : Jacques Bézard.

CONCERTS

PROGRAMME DE BOBINO (PARIS) :

Jusqu'au 8 janvier : Fernand Raynaud, Michel Orso et Jacqueline Dulac.

Du 10 janvier au 5 février : Guy Bedos, Jean-Claude Annoux et Claude Bolling.

PROGRAMME DE L'OLYMPIA (PARIS) :

Jusqu'au 15 janvier : Mireille Mathieu.

Du 17 janvier au 18 février : Charles Aznavour.

MUSICORAMAS D'EUROPE N° 1 A LA SALLE PLEYEL :

Le 15 janvier : B.B. King.

A L'OLYMPIA :

Le 8 janvier : récital Peter, Paul and Mary.

Le 16 janvier : Régine, Joe Dassin et Prince Buster.

Le 22 janvier : récital Barbara.

Le 29 janvier : Jimi Hendrix et Eric Burdon et les Animals.

FORMIDABLE !!!



CE
MINI K7
PHILIPS
EN PRIME

POUR TOUS ACHATS D'UNE VALEUR DE 3.000 F OU +

LES CADEAUX A LA LUTHERIE

VALABLE DU 1-1-68 AU 29-2-68
POUR TOUTES PERSONNES
MUNIES DE CETTE ANNONCE



LA LUTHERIE MODERNE
DIRECTION GÉRARD MORI

7447321

14 RUE DE DOUAI PARIS 9^{ème}

Kurt Mohr :

SOUL BAG

BUDDY GUY

George « Buddy » Guy est né le 30 juillet 1936 à Lettsworth en Louisiane. Fasciné par le chant et le jeu de guitare de B.B. King, qu'il considère toujours comme le plus grand interprète de blues, il apprend la guitare et débarque à Chicago le 25 septembre 1957. Il sort vainqueur d'un tournoi d'amateurs patronné par B.B. King, est inondé de félicitations et d'encouragements mais n'obtient pas d'engagements. Après plusieurs mois d'attente, le saxo ténor Rufus Foreman réussit à le prendre dans son groupement au « Squeeze lounge » après l'avoir fait auditionner... par téléphone ! C'est en 1958 qu'il enregistre ses premiers disques pour la marque Artistic. En avril 1960, il passe chez Chess où il restera jusqu'en 1965 avant d'aller chez Vanguard.

Sa première séance Chess, dont est issu « First time I met the blues » (Barclay 844005) comprenait les musiciens suivants : Bob Neely, Gerry Gibson (ts) ; Donald Hankins (bs) ; Lafayette Leake ou Otis Spann (p) ; Buddy Guy (g, vo) ; Jack Meyers (f-b) ; Al Duncan (dm). Buddy Guy a participé à de nombreuses séances d'enregistrement, notamment avec Junior Wells, Shaky Horton, Jesse Fortune, Ko Ko Taylor, J.B. Lenoir, Homesick James, Muddy Waters, Sonny Boy Williamson, Little Walter, John Lee Hooker et les Christian Morning Stars. Son groupement actuel (novembre 1967) se compose de Cleo Griffin (tp) ; Donald Hankins (as, bs) ; A.C. Reed (ts) — le frère de Jimmy Reed ; Buddy Guy (g, vo) ; Jack Meyers (f-b) ; Lonnie Taylor (dm).

Buddy Guy ne lit pas la musique, il ne considère pas que c'est indispensable en tant que chanteur et soliste. Il l'exige par contre de ses accompagnateurs, même s'il est obligé de les payer plus qu'il ne touche lui-même — comme cela s'est déjà produit. Sa plus chère ambition est d'ouvrir un cabaret où il n'y aurait que du R & B, pratiquant des prix suffisamment bas pour que le public jeune, de condition modeste, s'y sente à l'aise.

Laura Lee

Laura Lee Smith est originaire de Chicago. Après avoir terminé ses études elle travaille pendant un temps comme coiffeuse puis décide de faire sa carrière dans la musique. C'est ainsi qu'elle fait partie de la chorale des Meditation Singers of Detroit, avec laquelle elle vint se produire au Festival du Jazz d'Antibes, en 1965. L'année suivante elle décide de voler de ses

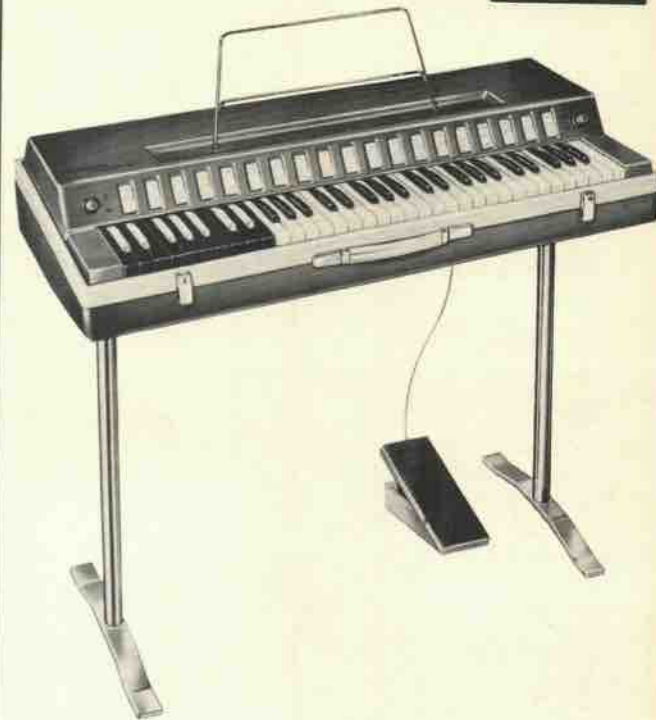


propres ailes et enregistre son premier disque, « Stop giving your man away/You need me » pour la marque Chess. En 1967, ce seront successivement « Dirty man » puis « Wanted : lover, no experience necessary », gravés à Muscle Shoals, qui la porteront à l'attention du public. Laura Lee chante aussi bien qu'elle est jolie, ce qui n'est pas peu dire (n'est-ce pas?)



LES EXCITERS

Les Exciters se composent de Brenda Reid (soliste), Carol Johnson, Lillian Walker et Herbert Rooney. Ils démarrèrent à New York, fin 1962, avec un N° 1 au hit parade : « Tell him » pour la marque United Artists. Leur disque suivant, « He's got the power », fut également classé N° 1, ce qui leur valut une tournée en Europe où ils eurent l'occasion de passer à l'Olympia à Paris. S'ils ne réussirent pas par la suite à renouveler leur succès commercial, il n'en demeure pas moins qu'ils poursuivent une carrière illustrée d'excellents disques, plus « Soul » même que par le passé. De 1964 à 1965 ils enregistrèrent sur Roulette, puis passèrent sur Bang et Shout.



SYMPHONIC 45

ORGUE ÉLECTRONIQUE PORTATIF

TIMBRES SENSATIONNELS

5 OCTAVES COMPLÈTES SANS RÉPÉTITION

4 VOIX AVEC QUINTE 5 1/3

POSSIBILITÉ BASSES SUR 17 TOUCHES

PERCUSSION RÉGLABLE

BALANCE ENTRE GRAVES ET AIGUS PAR POTENTIOMÈTRE

DOCUMENTATION

Hohner France S.A.

21, rue Van Loo
PARIS-16^e

de Noël, est reparti pour quatre mois en Italie où il obtient un triomphe tous les jours ■ Nicoletta a fait divers galas et télévisions en Suisse et aux États-Unis en décembre ■ Nouveau triomphe pour **Burt Blanca** au Golf Drouot le 1er décembre où il a chanté tous les succès d'Elvis Presley ■ Les **Hamsters** se produiront à Grenoble pendant les Jeux Olympiques d'Hiver. Ils chanteront les 15, 16 et 17 février pour les équipes nationales de skieurs ■ **Gérard Klein** a dit : « J'apprécie les hippies pour leur choix vestimentaire, mais non pour leur goût de la drogue » ■ « Come see about me » est le disque qui s'est vendu le plus en décembre au **Disc-Jockey** ■ Ayant trop de galas, **Françoise Hardy** reprendra le tournage du film « La perruque » au printemps ■ **Eric Charden** a de quoi être satisfait de son disque « Le monde est gris, le monde est bleu ». 1968 s'annonce rose pour lui ■ Le vendredi 12 janvier au **Golf Drouot** : Soirée avec les Hippies. Plusieurs sportifs, dont Jazy et des vedettes de la chanson seront présentes. Une distribution de fleurs aura lieu ■ Résultats du Référendum **Rock & Folk** dans le prochain numéro. Chaude lutte entre les Beatles et les Rolling Stones, **Eddy Mitchell** et **Johnny Hallyday**, **Otis Redding**, **Jimi Hendrix** et **Gene Vincent** ■ Il paraît qu'**Eddie Constantine** est très élogieux à l'égard de **Johnny Hallyday**, son partenaire dans « A tout casser » ■ L'émission télévisée en couleurs d'Alain de Sédouy, **André Harris** et **Jean-Paul Thomas**, « **Bouton Rouge** », est devenue hebdomadaire depuis le 2 décembre (avec une séquence d'informations pop par **Jean Tronchet**) : 2^e chaîne, tous les samedis de 18 h 30 à 19 h.

GRANDE-BRETAGNE

Les **Rolling Stones** tourneraient un film au mois de février ■ Les **Shadows** ont enregistré « The letter » et « San Francisco » pour leur prochain LP ■ **Vince Melouney** a joué dans 28 groupes avant de devenir un **Bee Gee** ■ Le **New Musical Express** dit qu'**Adam Faith** devrait enregistrer du **Buddy Holly** ■ « Mr fantasy » est le titre du premier LP de **Traffic** en vente à Londres pour Noël ■ **Jimi Hendrix** et les **Move** seront les vedettes d'un festival de Pop Music organisé à Zurich en mai prochain ■ Lors de son passage à Londres, **Brenda Lee** a enregistré ■ **Keith West** a mis 80 heures pour mettre en boîte « Sam » ■ **Brian Jones** est condamné à rester trois ans sous surveillance policière et devra régulièrement rendre visite à un psychiatre ■ « Mister second class », le dernier 45 t du **Spencer Davis Group**, vient d'être mis sur le marché ■ **Maggie London**, femme de **Mike d'Abo**, vient de mettre au monde un petit garçon ■ Grosses publicités dans la presse spécialisée pour le nouveau 33 t des **Moody Blues** pour lequel ils sont accompagnés par le **London Festival Orchestra** et qui est, paraît-il, fantastique ■ **Dave Berry** ira au Festival du film et de la Chanson de Montevideo du 6 au 14 février ■ Le prochain 45 t des **Yardbirds** est prévu dans quelques semaines ■ Les **Troggs** sont très populaires en Argentine, aussi vont-ils y aller dans le courant de l'année ■ Les **Amen Corner** vont enregistrer six émissions pour la télévision belge à la fin du mois ■ **Mickie Most** produira le prochain 45 t de **Jeff Beck** et **Dave Mason** vient de quitter **Traffic** ■ **Tommy Steele** et **Georgie Fame** se ressemblent beaucoup ■ **Mike McGear** des **Scaffold** n'est autre que le frère de **Paul McCartney**. C'est lui qui a composé « Thank U very much », tube de ce groupe ■ **Phil Sawyer** vient de quitter le **Spencer Davis Group**. Il compte étudier la musique classique ■ **Jerry Lee Lewis** demeure le chanteur préféré de **Cliff Richard** ■ **Tom Jones** a battu **Cliff Richard** pour la place de chanteur anglais préféré au référendum du **New Musical Express** ■ Les **Bee Gees** seront accompagnés par 60 musiciens au **Royal Albert Hall** le 27 mars ■ « In another island », est le premier 45 t solo de **Bill Wyman** des **Rolling Stones** ■ La diffusion de « Jackie » par **Scott Walker** est interdite à la **BBC** ■ **Lulu** est très copine avec **Cynthia**, la femme de **John Lennon** ■ **Justice Hayward**,

chanteur des **Moody Blues** a composé « Night of the white satin » dans ses WC : « Ce n'est pas pour imiter **Frank Zappa**, a-t-il dit, mais c'est la pièce la plus silencieuse de mon appartement » ■ « Soul man » de **Sam & Dave** est le 45 t simple de rythm'n' blues qui se vend le mieux dans ce pays ■ Le 19 janvier paraît « Clouds of darkness », le premier 45 t des **Ten Years After** ■ Triomphe pour **Alan Price** au **Saville Theatre** de Londres le 3 décembre ■ **Rosko** était l'invité d'honneur de « Juke box jury », célèbre émission télévisée, le 13 décembre ■ Les **Troggs** feront leur première grande tournée aux États-Unis à partir du 28 mars ■ **Long John Baldry**, ex-numéro 1 avec « Let the heartaches begin », sort un LP du même titre.

ÉTATS-UNIS

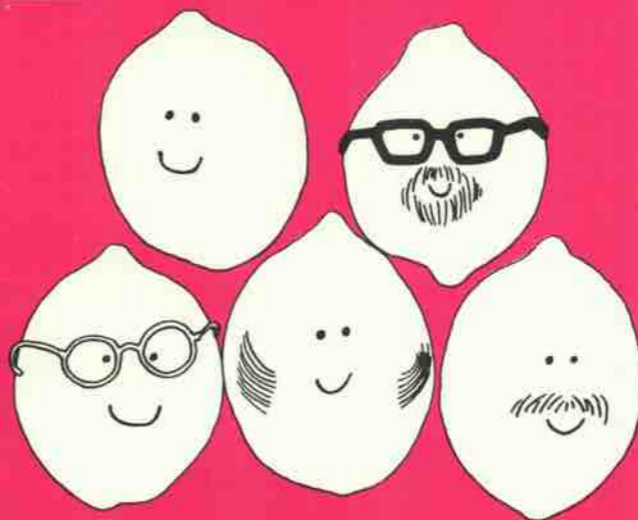
Joe Tex a annulé sa tournée européenne pour participer à plusieurs séances d'enregistrement ■ Dans son dernier LP américain, **Donovan** lutte contre l'abus de la drogue ■ Les **Monkees** sont en tête des ventes de 33 t ■ Scènes démentes lors du passage des **Who** au **Village Theatre** de **New York** ■ **Gladys Knight and the Pips** sont numéro 1 des ventes de 45 t rythm'n'blues avec « I heard it on the grapevine » ■ Les **Beach Boys** et les **Buffalo Springfield** iront ensemble en Europe vers le mois de juin ■ **Eddie Floyd** a dit : « Les meilleurs chanteurs de soul étaient **Johnny Ace** et **Chuck Lewis** » ■ **Lulu** a vendu deux millions de « To sir with love » ■ **Count Basie** va enregistrer la musique du film de **Tommy Steele** « Half a six pence » ■ Les **Bee Gees** ont refusé des propositions de firmes cinématographiques : « Pour l'instant, ont-ils commenté, nous avons trop de travail en Angleterre » ■ **Sam & Dave** sont, paraît-il, très croyants ■ **Peter, Paul and Mary** ont enregistré un nouveau titre de **Bob Dylan** « Too much of nothing » ■ **Bobbie Gentry** était la vedette de l'émission télévisée « The Ed Sullivan Show » la veille de Noël ■ Les parents de **Buddy Holly** ont dit qu'ils possédaient cinq titres inédits de leur fils ■ Il y a dix ans, **Elvis Presley** était numéro 1 avec « Jailhouse Rock » ■ Nouveau disque d'or en Amérique pour les **Beatles** avec « Hello, Goodbye » ■ Les **Electric Prunes** n'utilisent pas moins de huit amplificateurs lors de leurs passages sur scène ■ **Bob Dylan** compose actuellement de nouvelles chansons ■ Les **Young Rascals** ont passé quatre mois à enregistrer leur prochain 33 t ■ **Bill Medley**, des **Righteous Brothers**, vient d'enregistrer « Lucky old sun », un vieux succès de **Frankie Laine** ■ **Elvis Presley** a souhaité ses meilleurs vœux de Noël aux Américains sur 3.000 stations radiophoniques ■ Les **Everly Brothers**, **Eric Burdon** et les **Who** étaient les vedettes d'un super gala organisé à l'**Hollywood Bowl** il y a quelques jours ■ « Best of the Animals » a été classé dans les best-sellers (série 33 t) du **Billboard** pendant plus d'un an ■ La maison **King** semble se réveiller en publiant toute une série de nouveaux artistes soul ■ La chanteuse **Ida Cox** (78 ans) est morte d'un cancer le 10 novembre dans le Tennessee ■ **Roy Orbison** qui a passé les Fêtes à Nashville, compte rendre visite à l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne et la France très bientôt ■ Les **Yardbirds** sont encore très populaires ici ■ Dans quelques semaines, **Elvis Presley** sera père de famille ■ C'est **Davy Jones** (**Monkees**) qui chante dans « Daydream believer » ■ Depuis le début de l'année, **Aretha Franklin** aurait vendu plus de disques que les **Monkees** ■ **Tom Jones** effectuera un récital télévisé en avril prochain à l'**Hollywood Bowl** ■ Sortie d'un LP « The wild and frantic Little Richard » chez **Modern Records** ■ Les venues de nombreux artistes américains en Europe risquent d'être compromises par la dévaluation de la livre sterling ■ C'est sa sœur qui organise la tournée d'un mois que **John Walker** effectuera aux États-Unis à partir du 3 juin ■ **Joan Baez** a été condamnée à 45 jours de prison pour avoir participé à une marche contre la guerre au Viet-nam.

JACQUES BARSAMIAN

NOUVEAUTE

LES CITRONS PRESSES

(THE LEMON PIPERS)



GREEN TAMBOURINE NO HELP FROM ME

45 TOURS SIMPLE BUDDAH 610001

DISTRIBUTION BARCLAY



LA MAISON DU JAZZ

24, rue Victor-Massé, PARIS-IX^e

Métro Pigalle

Tél. : 878.29.61

GUITARES ÉLECTRIQUES - BATTERIES
AMPLIFICATEURS - SONORISATIONS
SAXOPHONES - TROMPETTES
CLARINETTES - VIBRAPHONES
GUITARES CLASSIQUES
ORGUES ÉLECTRONIQUES - TYPIQUES

LA MAISON DES
GRANDES MARQUES
INTERNATIONALES



BON DE DOCUMENTATION GRATUITE

à retourner à LA MAISON DU JAZZ
24, rue Victor-Massé, PARIS-IX^e

Nom : Ville :

Adresse :
désire recevoir gratuitement la documentation des
instruments suivants :



Dymacord

3 nouveaux amplis valises "compact" 40-45 Watts

Ensemble complet.
Ampli et enceinte H.P. spécialement conçus pour guitare et instrument.
Puissance 40-55 Watts. 2 + 2 entrées mélangeables chaque entrée est équipée d'un réglage de volume de l'écho et d'un double contrôle de tonalité. Réglage général de volume et de tonalité.
Vibrato réglable incorporé avec pédale de commande à distance.
Recouvert d'un simili cuir noir.
Disponible en trois versions :
K 501 — 40/55 Watts haut-parleur diamètre 39 cm. Poids : 29,5 kg.
K 502 — 40/55 Watts haut-parleur à haut rendement, aimant lourd. Poids : 33,5 kg.
K 503 — 40/55 Watts haut-parleur spécial, diamètre : 40 cm. Poids : 35,3 kg.
Tous trois peuvent être fournis avec chariot à roulettes.

IMPORTE ET GARANTI :

FRANCE : S.A.R.L. A.P. FRANCE
28-30, avenue des Fleurs, LA MADELEINE/LILLE

BELGIQUE : Ets A. PREVOST et FILS S.P.R.L.
107, avenue Huart Hamoir, BRUXELLES 3

Distributeurs pour le sud de la France :

TECMA, 161, avenue des Chartreux, MARSEILLE
TECMA, 10, rue d'Armagnac, TOULOUSE
RADIOVISION, 7, cours de la Liberté, LYON.

TOUS
les meilleurs
disques
français et
d'IMPORTATION
les instruments,
les accessoires,
les partitions
que vous
cherchez



au discobole

GALERIE DES MARCHANDS - COUR DU HAVRE
GARE S^t-LAZARE PARIS 8^e - TEL. 387 41-43

discoJockey

66 rue de Provence Paris 9^e Téléphone 874.36.00

LE SPECIALISTE N°1
DU RHYTHM & BLUES



TOUTE LA VARIETE
AMERICAINE



expeditions dans toute la France!

Une
sélection
des
disques
du
mois
par
Jacques Barsamian,
Jocelyne Boursier,
Pierre Chatenier,
Philippe Constantin,
Fr. R. Cristiani,
Kurt Mohr,
Jacques Vassal.

BÉATRICE ARNAC CHANSONS FOLKLORIQUES

L'amour de moi. Pauvre Rutebeuf. La légende de Saint-Nicolas. Le chant vendéen. Aux marches du palais. Le roi a fait battre tambour. Paris à 5 heures du matin. Brave marin. Plaisir d'amour. Le 31 du mois d'août. Dans les prisons de Nantes. Adieu madras adieu foulard.

VOGUE CLVLX 154 (30 cm - 19,95 F)

Chanter du folklore en France suppose de se conformer à l'idée que le public se fait de la chanson folklorique. Idée floue certes, mais qui est un mélange de bonhomie souriante, d'accords approximatifs, et de roses fanées. La chanson folklorique, souvent très violente (« Le roi a fait battre tambour », « Brave marin ») disparaît alors derrière l'ensemble (chanson + interprète) dont le succès dépend du quantum de bonne humeur qu'il aura su faire naître chez l'auditeur.

Béatrice Arnac, la chanteuse française la plus primée, remet en cause cette tradition bonne franquette du folklore français. Chez elle, pas d'inflexion « sympathique », pas de clin d'œil au public, pas d'amateurisme calculé. Ses interprétations vitriolées restituent la chanson dans sa violence et sa splendeur premières. La sophistication se hisse chez elle à la hauteur du baroque. La communication avec le public se fait à un niveau supérieur : la joie retirée n'en est que plus intense. L'accompagnement (3 guitares) est excellent. La pochette est horrible et prétentieuse.

Mais ce disque est beau comme est belle Béatrice. C'est-à-dire scandaleusement.
Ph. C.

HUGUES AUFRAY

Je ne pourrai t'oublier tout à fait. Prière pour un spectacle. Le calendrier de Fabre d'Églantine. Si j'étais capitaine. La gimbarde. Si Dieu nous en donne le temps. Et si moi

je ne veux pas. L'ancien. Pauvre Martin. Le marin et la sainte vierge.

BARCLAY 80.359 (30 cm - 26,90 F)

Je ne pourrai t'oublier tout à fait. Et si moi je ne veux pas. Si Dieu nous en donne le temps. Le calendrier de Fabre d'Églantine.

BARCLAY 71.218 (45 t EP - 9,73 F)

Sur la photo de la pochette, sur celle du 45 t, parce que pour le 30 cm, le cadrage a été resserré et nous prive ainsi du « poster » de gauche, on nous propose Hugues Aufray entre Dylan et Donovan, deux « posters » du maître Peter Max. Symbole magnifique ! Mais jamais Hugues ne m'est apparu plus loin de ces deux-là. Il y a dans ces nouveaux enregistrements un peu de tout. Du bon, « La gimbarde » et « Le calendrier » qui est en soi une bonne idée. Du moins bon « Pauvre Martin » auquel Georges Brassens donnait un ton bonhomme et que Hugues transforme en chanson triste. Hugues Aufray que l'on tire du côté du blues, de la romance à violons, ou du « country and western » (trois arrangeurs ont œuvré sur ces dix titres) a bien besoin de se secouer une bonne fois, de faire « peau neuve » pour se retrouver tel qu'en lui-même. Il donne l'impression de ne plus savoir à quel saint se vouer. J'en viens à regretter les accents virils de « Santiano » ou même ceux que lui inspirait Bob Dylan.

P. Ch.

JOAN BAEZ

We shall overcome. Te ador. House of the rising sun. Don't think twice, it's all right.

AMADEO 15.809 (45 t EP - 10 F)

Joan Baez en public dans sa plus mauvaise forme, ou bien est-ce à cause d'une prise de son défectueuse ? Ces quatre titres ne sont d'ailleurs que des reprises d'un 30 cm déjà connu, alors que l'on aurait pu nous donner un bon souvenir de son récital parisien du mois de juin qui a sûrement été enregistré. Là,

aucune flamme, un « We shall overcome » d'une platitude désolante qui donne envie de la réécouter tout de suite après par Pete Seeger pour retrouver la foi...
J. V.

LAVERN BAKER

Fly me to the moon. It's so fine.

ATLANTIC 650.058 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Atlantic)
Ni le thème, ni l'arrangement de « Fly me » ne conviennent à Lavern Baker. Le verso, par contre lui va comme un gant. Enregistré le 18 décembre 1957, « It's so fine » permet à Lavern de se déchaîner gentiment. C'est une chanteuse qui mérite vraiment le titre de pionnier du Rock.
K. M.

BEE GEES

First. Turn of the century. Holiday. Red chair fade away. One minute woman. In my own time. Every Christian lion hearted will show you. Craise finton kirk royal academy of arts. New York mining disaster 1941. Cucumber castle. To love somebody. I close my eyes. I can't see nobody. Please read me. Close another door.

POLYDOR 658.040 (30 cm - 19,95 F)

Le premier 33 t des Bee Gees, groupe révélation de 1967. 14 titres composés par les frères Gibbs. Ma préférence va à : « Turn of the century », chanté par Barry avec un accompagnement de style musique classique ; « Holiday », soutenu par un orgue ; « Every Christian », pour lequel Robin se joint à Barry ; « I can't see nobody » que Robin interprète avec Soul et le fameux « New York mining disaster ». Album excellent.
J. B.

HARRY BELAFONTE

A strange song. Sunflower.

RCA VICTOR 49.515 (45 t simple - 6,50 F)

Deux bons titres, orchestre et prise de son corrects, mais n'ajoutant rien à la gloire de ce grand monsieur de la chanson. Une simple

occasion pour lui de se rappeler à notre bon souvenir, mais réécoutez donc « John Henry » au passage : ça swingue ! J. V.

LES BOX TOPS

Neon Rainbow. Everything I am.

STATESIDE FSS 524 (45 t simple - 6,50 F)

Deux ballades très agréables ma foi, mais décevantes quand on sait qu'elles ont été enregistrées par les créateurs de « The letter ». Jo. B.

JAMES BROWN

Get it together (2 parties)

POLYDOR 421.164 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. King)

Strictement pour les fans. On se croirait en pleine répétition. Une prise de son médiocre et une partie orchestrale plutôt foireuse ne font pas de ce disque du baume pour les oreilles

mais on s'amuse néanmoins à entendre James Brown taquiner tour à tour ses musiciens. « Maceo » (Parker), tu dances peut-être très bien ; ce n'est pas une raison pour jouer au malin ; « Ras » (Levi Rasbury), « joue-moi un peu de trombone », « Wayman (Reed), étale tes notes, et toi, Joe (Dupars), fais-en de même ; à toi maintenant Pee-Wee (Alfred Ellis) ; S. Clair, toi qui viens comme moi d'Augusta, Georgia, tu dois avoir du « soul » ; « Jabo » (John Starks) et Bernard (Odom) ; gardez le rythme ! ». Un vrai régal pour discomographes. K. M.

Stricte-ment pour les fans.

On se croirait en pleine répétition.

Une prise de son médiocre et une partie orchestrale plutôt foireuse ne font pas de ce disque du baume pour les oreilles

mais on s'amuse néanmoins à entendre James Brown taquiner tour à tour ses musiciens.

« Maceo » (Parker), tu dances peut-être très bien ; ce n'est pas une raison pour jouer au malin ; « Ras » (Levi Rasbury), « joue-moi un peu de trombone », « Wayman (Reed), étale tes notes, et toi, Joe (Dupars), fais-en de même ; à toi maintenant Pee-Wee (Alfred Ellis) ; S. Clair, toi qui viens comme moi d'Augusta, Georgia, tu dois avoir du « soul » ; « Jabo » (John Starks) et Bernard (Odom) ; gardez le rythme ! ». Un vrai régal pour discomographes.

K. M.

Stricte-ment pour les fans.

On se croirait en pleine répétition.

Une prise de son médiocre et une partie orchestrale plutôt foireuse ne font pas de ce disque du baume pour les oreilles

mais on s'amuse néanmoins à entendre James Brown taquiner tour à tour ses musiciens.

« Maceo » (Parker), tu dances peut-être très bien ; ce n'est pas une raison pour jouer au malin ; « Ras » (Levi Rasbury), « joue-moi un peu de trombone », « Wayman (Reed), étale tes notes, et toi, Joe (Dupars), fais-en de même ; à toi maintenant Pee-Wee (Alfred Ellis) ; S. Clair, toi qui viens comme moi d'Augusta, Georgia, tu dois avoir du « soul » ; « Jabo » (John Starks) et Bernard (Odom) ; gardez le rythme ! ». Un vrai régal pour discomographes.

K. M.

Stricte-ment pour les fans.

On se croirait en pleine répétition.

Une prise de son médiocre et une partie orchestrale plutôt foireuse ne font pas de ce disque du baume pour les oreilles

mais on s'amuse néanmoins à entendre James Brown taquiner tour à tour ses musiciens.

« Maceo » (Parker), tu dances peut-être très bien ; ce n'est pas une raison pour jouer au malin ; « Ras » (Levi Rasbury), « joue-moi un peu de trombone », « Wayman (Reed), étale tes notes, et toi, Joe (Dupars), fais-en de même ; à toi maintenant Pee-Wee (Alfred Ellis) ; S. Clair, toi qui viens comme moi d'Augusta, Georgia, tu dois avoir du « soul » ; « Jabo » (John Starks) et Bernard (Odom) ; gardez le rythme ! ». Un vrai régal pour discomographes.

K. M.

Stricte-ment pour les fans.

On se croirait en pleine répétition.

Une prise de son médiocre et une partie orchestrale plutôt foireuse ne font pas de ce disque du baume pour les oreilles

mais on s'amuse néanmoins à entendre James Brown taquiner tour à tour ses musiciens.

« Maceo » (Parker), tu dances peut-être très bien ; ce n'est pas une raison pour jouer au malin ; « Ras » (Levi Rasbury), « joue-moi un peu de trombone », « Wayman (Reed), étale tes notes, et toi, Joe (Dupars), fais-en de même ; à toi maintenant Pee-Wee (Alfred Ellis) ; S. Clair, toi qui viens comme moi d'Augusta, Georgia, tu dois avoir du « soul » ; « Jabo » (John Starks) et Bernard (Odom) ; gardez le rythme ! ». Un vrai régal pour discomographes.

K. M.

Stricte-ment pour les fans.

On se croirait en pleine répétition.

Une prise de son médiocre et une partie orchestrale plutôt foireuse ne font pas de ce disque du baume pour les oreilles

mais on s'amuse néanmoins à entendre James Brown taquiner tour à tour ses musiciens.

« Maceo » (Parker), tu dances peut-être très bien ; ce n'est pas une raison pour jouer au malin ; « Ras » (Levi Rasbury), « joue-moi un peu de trombone », « Wayman (Reed), étale tes notes, et toi, Joe (Dupars), fais-en de même ; à toi maintenant Pee-Wee (Alfred Ellis) ; S. Clair, toi qui viens comme moi d'Augusta, Georgia, tu dois avoir du « soul » ; « Jabo » (John Starks) et Bernard (Odom) ; gardez le rythme ! ». Un vrai régal pour discomographes.

K. M.

Stricte-ment pour les fans.

On se croirait en pleine répétition.

Une prise de son médiocre et une partie orchestrale plutôt foireuse ne font pas de ce disque du baume pour les oreilles

mais on s'amuse néanmoins à entendre James Brown taquiner tour à tour ses musiciens.

« Maceo » (Parker), tu dances peut-être très bien ; ce n'est pas une raison pour jouer au malin ; « Ras » (Levi Rasbury), « joue-moi un peu de trombone », « Wayman (Reed), étale tes notes, et toi, Joe (Dupars), fais-en de même ; à toi maintenant Pee-Wee (Alfred Ellis) ; S. Clair, toi qui viens comme moi d'Augusta, Georgia, tu dois avoir du « soul » ; « Jabo » (John Starks) et Bernard (Odom) ; gardez le rythme ! ». Un vrai régal pour discomographes.

K. M.

Stricte-ment pour les fans.

On se croirait en pleine répétition.

Une prise de son médiocre et une partie orchestrale plutôt foireuse ne font pas de ce disque du baume pour les oreilles

mais on s'amuse néanmoins à entendre James Brown taquiner tour à tour ses musiciens.

ses 15,5 cm de côté, nous semble légèrement trop grande pour pouvoir entrer dans un veston normalement constitué. Le succès avec Burdon, c'est dans la poche... J. T.

LES BYRDS

Lady friend. Old John Robertson

CBS 2.910 (45 t simple - 6,50 F)

« Lady friend » ? Rien à voir avec le « Lady bird » de l'adorable Nancy Sinatra. « Lady friend » est le dernier titre de cet excellent groupe américain que sont les Byrds. Un morceau dans le même style que « So you want to be a rock'n'roll star », mais moins commercial. Une bonne chose : Au verso de la pochette, nous avons droit à une présentation de la formation. J. B.

ROY C.

Stop what you're doin'. Gone gone.

BANG 670.013 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Shout)

Roy C. Hammond, qui s'était signalé en 1965 par son « Shotgun Wedding » présente ici deux titres qui méritent de figurer dans toute collection de R & B. Enregistrés à New York en 1966. K. M.

RAY CHARLES

Yesterday. Never had enough of nothing yet.

STATESIDE FSS 525 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. ABC-Paramount)

Il a pris l'accent du businessman qui mâchonne de gros cigares (il prononce « Yeshterday » au lieu de « Yesterday ») mais il n'a rien perdu de son émotion, oh que non ! Le fameux thème des Beatles est évidemment une pure merveille. Quant au verso, attention ! c'est un sérieux jerk-boogaloo avec de chouettes répliques par les Raelets. K. M.

NAT KING COLE

« STORY »

Vol. 2. Unforgettable. Somewhere along the way.

Walkin' my baby back home. Pretend. Blue Gardenia. I am in love.

ANSWER ME, MY LOVE.

Smile. Darling, je vous aime beaucoup. The sand and the sea. If I may. A blossom fell.

CAPITOL STTX 340.492 (30 cm - 22,90 F)

Nat King Cole reste pour moi le premier grand chanteur de ballades à écouter en tête à tête. Ce n'est peut-être pas un grand chanteur, mais il a tellement de « feeling ». Ce 30 cm nous propose quelques-uns de ses plus gros succès avec des arrangements fabuleux du grand Nelson Riddle. Pour amateurs exclusivement. P. Ch.

ARTHUR CONLEY

Whole lotta woman. Love comes and goes.

ATCO 63 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Atco)

Deux bons titres enregistrés cet été à Muscle Shoals avec Phil Guilbeaux et Gene Miller (tp) ; Andrew Love (ts) ; Floyd Newman (bs) ; Spooner Oldham (org/p) ; Albert Lowe Jr. (g) ; David Hood (f-b) ; Roger Hawkins (dm). K. M.

CY, MAIA & ROBERT

FOLKSONGS ON THE SCENE. A church is burning. Two brothers. The other day. Cannot keep from crying. Aziza. Flowers never bend with the rainfall. Daddy roll'em. Rocking the cradle. The water is wide. Moonshiner. Who a back buck. I've been on the road.

POLYDOR 657.121 (30 cm - 19,95 F)

Excellent d'un bout à l'autre. Dès la première minute Cy, Maia et Robert gagnent ; « une église brûle », et dans la pièce ça chauffe. Puis cela devient plus tragique ou plus tendre : leur pouvoir d'attraction est grand. Les accompagnements sont parfaits, les voix aussi. Celle de Maia est merveilleuse, surtout en solo (« Aziza » et « The water is wide »). Mais qui sont-ils donc, ces petits génies ? Jeunes, bien sûr ; passionnés de folklore, évidemment. Cy : Anglais, Robert : Français (mais oui !), Maia : Danoise. Ils vont peut-être chanter bien-

ERIC BURDON

San Franciscan nights. When I was young. See see rider. Good times. Hey gyp. In the night.

BARCLAY 500.005 (15 cm - 12,90 F)

Ces titres d'Eric Burdon et les Animals étant déjà sortis en d'autres définitions, plus que de la musique nous parlerons du disque : fabriqué en une matière que l'on nous affirme plus solide, ce « disque de poche » (qui contient six titres et est vendu 12,50 F) mesure en effet 14,8 cm de diamètre. Pourtant la pochette, avec

et ça explique l'aisance et l'entrain qu'elles mettent dans une interprétation comme « Good night Irene » Si vous êtes puriste — de quelque style que ce soit — abstenez-vous. K. M.

DANI « H » comme hippies. Petit taureau. Les artichauts. Dring, dring.

PATHE EG 1.059 (45 t EP - 10 F)

Dani est une gentille petite personne au physique agréable qui n'a pas encore trouvé son style. Elle est particulièrement desservie pour ce nouveau disque par des arrangements sans inventions et des paroles qui font penser à du sous-Lanzmann. P. Ch.

DANTALION'S CHARIOT

The madman running through the fields. Sun came bursting through my cloud.

COLUMBIA CF 123 (45 t simple - 6,50 F)

Le Dantalion's Chariot est bien sûr le groupe de Zoot Money converti à l'heure psychédélic. Il chante « The madman running through the fields », c'est-à-dire le fou qui court dans les champs. Sonorités bizarres assez réussies ; mais il manque quelque chose dans la mélodie pour en faire un véritable tube. J. B.

NEIL DIAMOND

Kentucky woman. The time is now.

BANG 670.021 (45 t simple - 6,50 F)

Le compositeur de divers tubes des Monkees obtient un certain succès avec son « Kentucky woman », un titre dans le style de ces derniers. Personnellement, je préférerais « I got the feeling », mais il en faut pour tout le monde. Le verso est plus dans mes goûts : Un tempo blues marqué fortement par l'orgue. J. B.

LES DIXIEBELLES

Down at Papa Joe's. Telling lies. Good night Irene. Way down yonder in New Orleans.

MONUMENT 780.001 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Sound Stage 7)

Beaucoup plus Dixieland que R & B, mais les trois Dixiebelles sont bien Noires

et ça explique l'aisance et l'entrain qu'elles mettent dans une interprétation comme « Good night Irene » Si vous êtes puriste — de quelque style que ce soit — abstenez-vous. K. M.

DANI « H » comme hippies. Petit taureau. Les artichauts. Dring, dring.

PATHE EG 1.059 (45 t EP - 10 F)

Dani est une gentille petite personne au physique agréable qui n'a pas encore trouvé son style. Elle est particulièrement desservie pour ce nouveau disque par des arrangements sans inventions et des paroles qui font penser à du sous-Lanzmann. P. Ch.

DANTALION'S CHARIOT

The madman running through the fields. Sun came bursting through my cloud.

COLUMBIA CF 123 (45 t simple - 6,50 F)

Le Dantalion's Chariot est bien sûr le groupe de Zoot Money converti à l'heure psychédélic. Il chante « The madman running through the fields », c'est-à-dire le fou qui court dans les champs. Sonorités bizarres assez réussies ; mais il manque quelque chose dans la mélodie pour en faire un véritable tube. J. B.

NEIL DIAMOND

Kentucky woman. The time is now.

BANG 670.021 (45 t simple - 6,50 F)

Le compositeur de divers tubes des Monkees obtient un certain succès avec son « Kentucky woman », un titre dans le style de ces derniers. Personnellement, je préférerais « I got the feeling », mais il en faut pour tout le monde. Le verso est plus dans mes goûts : Un tempo blues marqué fortement par l'orgue. J. B.

LES DIXIEBELLES

Down at Papa Joe's. Telling lies. Good night Irene. Way down yonder in New Orleans.

MONUMENT 780.001 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Sound Stage 7)

Beaucoup plus Dixieland que R & B, mais les trois Dixiebelles sont bien Noires

et ça explique l'aisance et l'entrain qu'elles mettent dans une interprétation comme « Good night Irene » Si vous êtes puriste — de quelque style que ce soit — abstenez-vous. K. M.

LEE DORSEY

Go go girl. I can hear you callin'.

STATESIDE FSS 523 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Amy)

Un bon petit « Go go » mais un verso très affreusement minable. Ne me dites pas qu'il existe une personne au monde pour aimer ça ! K. M.

JULIE DRISCOLL & BRIAN AUGER

Save me (2 parties)

MARMALADE 421.165 (45 t simple - 6,50 F)

(Angleterre: Marmalade)

Indiscutablement très doués : aussi bien Miss Driscoll que son organiste, Brian Auger et « Save me » respire davantage le parfum du Mississippi que celui de la Tamise. Seulement, venant après la création originale d'Aretha Franklin, cela manque un peu d'originalité. N'empêche que les Anglais ont vraiment pigé le rythme du « shing-a-ling ». C'est Polydor qui distribue cette nouvelle marque. K. M.

JACQUES DUTRONC

La publicité. Les rois de la réforme. Le plus difficile. Hippie, hippie, hourrah.

VOGUE. EPL 8.587 (45 t EP - 10 F)

Tout en se renouvelant, Dutronc reste égal à lui-même. C'est-à-dire excellent. Ce disque est aussi une belle performance si on sait qu'il a été enregistré en deux jours. Les paroles, signées cette fois-ci Lanzmann et madame, ont toujours la même force d'impact. J'aime plus particulièrement « Les rois de la réforme » et le déjà célèbre « Hippie, et la suite » au génial gimmick. P. Ch.

LES FLEURS DE PAVOT

Super girl. La caresse du fleuve. Psychia bourrée. Le marchand d'amitié. La force fait l'union. Dites-le avec des fleurs de Pavot. Pourquoi l'amour à deux.

ASTRUD GILBERTO

BEACH SAMBA : Stay. Misty roses. The face I love. Parade. Oba oba.

ASTRUD GILBERTO

BEACH SAMBA : Stay. Misty roses. The face I love. Parade. Oba oba.

ASTRUD GILBERTO

BEACH SAMBA : Stay. Misty roses. The face I love. Parade. Oba oba.

ASTRUD GILBERTO

BEACH SAMBA : Stay. Misty roses. The face I love. Parade. Oba oba.

ASTRUD GILBERTO

BEACH SAMBA : Stay. Misty roses. The face I love. Parade. Oba oba.

ASTRUD GILBERTO

BEACH SAMBA : Stay. Misty roses. The face I love. Parade. Oba oba.

ASTRUD GILBERTO

BEACH SAMBA : Stay. Misty roses. The face I love. Parade. Oba oba.

ASTRUD GILBERTO

BEACH SAMBA : Stay. Misty roses. The face I love. Parade. Oba oba.

ASTRUD GILBERTO

BEACH SAMBA : Stay. Misty roses. The face I love. Parade. Oba oba.

ASTRUD GILBERTO

BEACH SAMBA : Stay. Misty roses. The face I love. Parade. Oba oba.

cherche continuelle de sonorités nouvelles, chaque disque est une expérience, un pas vers une découverte musicale sans cesse enrichie. Cette Messe comporte tous les thèmes normaux d'une messe habituelle : Kyrie eleison, Credo, Benedictus... chantés en latin, mais les phases musicales sont étonnantes ; de la « psychédélic music » du genre le plus pur. La meilleure plage du disque est sans conteste « Sanctus ». C'est un des piliers de toute discothèque moderne. Jo. B.

LES EXCITERS

Soul motion. You know it ain't right.

BANG 670.017 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Shout)

C'est Brenda Reid, la soliste, qui mène vraiment la danse chez les Exciters. Elle chauffe bien dans « Soul motion » mais se trouve handicapée par le thème médiocre du verso. K. M.

ELLA FITZGERALD

CHRISTMAS. O holy night. It came upon a midnight clear. Hear the herald angels sing. Away in a manger. Joy to the world. The first Noel. Silent night. O Come all ye faithful. Sleep my little lord. Angels we have heard on high. O Little town of Bethlehem. We three kings. God rest ye merry gentleman.

CAPITOL STTX 340.564 (30 cm - 22,90 F)

Ces chants de Noël traditionnels interprétés par la plus grande chanteuse de jazz ont quelque chose de fastueux. La voix merveilleuse, sans égal, s'adapte plus que parfaitement à l'ambiance particulière de ces chants que l'on peut écouter en toutes circonstances. P. Ch.

ARETHA FRANKLIN

Satisfaction. 96 tears. Respect. Natural woman. I never loved a man. Baby I love you.

ATLANTIC 500.001 (15 cm - 12,90 F)

A son tour, Aretha sort en « disque de poche » : une idée de Barclay proche des mini-LP Philco-Ford américains. A cause des limites de minutage, des coupures sont pratiquées, pas toujours avec bonheur, dans cette série (voir plus haut chronique d'Eric Burdon) et la qualité de reproduction semble souffrir d'une gravure serrée et de la proximité de l'étiquette (l'arrêt automatique du pick-up, si légèrement mal réglé, s'en aperçoit aussi) mais le défaut est mineur compte tenu de la qualité moyenne des électrophones utilisés en surprises-parties. Bonne musique. J. T.

JOHNNY HALLYDAY

AU PALAIS DES SPORTS. Les coups. Petite fille. Mon fils. Si j'étais un charpentier. Je veux te graver dans ma vie. San Francisco. Fleurs d'amour et d'amitié. Aussi dur que du bois. Noir c'est noir. Lucille.

PHILIPS 844.721 BY (30 cm - 19,95 F)

Cet enregistrement public pris sur le vif le soir de la formidable nuit du Palais des Sports embaumé à l'encens ne vaut que par sa valeur de témoignage. Il reflète fidèlement la folle ambiance du récital (cris de spectatrices hystériques, punch des Black Burds et vitalité de Jojo), mais aussi l'acoustique très « hall de gare » de l'édifice. Pour collectionneur acharné. P. Ch.

LES HAMSTERS

Flower power. Je ne sais quoi penser.

CBS 3.013 (45 t simple - 6,50 F)

Les Hamsters font leur petit chemin. Ce disque-là est excellent et les arrangements de Michel Colombier n'ont rien à envier à personne. Il ne manque plus aux Hamsters qu'à tomber sur un tube, à chanter avec plus de force ! Un peu plus de « punch », et ils seront extras ! P. Ch.

JOE HARRIOTT - JOHN MAYER

INDO - JAZZ FUSIONS. Partita. Raga multani. Gana. Acka raga. Subject.

PATHÉ CCTX 240.536 (30 cm - 19,95 F)

Plastic music for plastic people ! Vous avez besoin d'une traduction ? Non ! A la bonne heure ! C'est inévitablement ce terme, cher à Frank Zappa (chef des Mothers), qu'évoque l'audition de ce disque. Si donc vous êtes de plastique, courez, achetez. Sinon... cherchez d'autres amusements. K. M.

JOHNNY HALLYDAY

AU PALAIS DES SPORTS. Les coups. Petite fille. Mon fils. Si j'étais un charpentier. Je veux te graver dans ma vie. San Francisco. Fleurs d'amour et d'amitié. Aussi dur que du bois. Noir c'est noir. Lucille.

PHILIPS 844.721 BY (30 cm - 19,95 F)

Cet enregistrement public pris sur le vif le soir de la formidable nuit du Palais des Sports embaumé à l'encens ne vaut que par sa valeur de témoignage. Il reflète fidèlement la folle ambiance du récital (cris de spectatrices hystériques, punch des Black Burds et vitalité de Jojo), mais aussi l'acoustique très « hall de gare » de l'édifice. Pour collectionneur acharné. P. Ch.

LES HAMSTERS

Flower power. Je ne sais quoi penser.

CBS 3.013 (45 t simple - 6,50 F)

Les Hamsters font leur petit chemin. Ce disque-là est excellent et les arrangements de Michel Colombier n'ont rien à envier à personne. Il ne manque plus aux Hamsters qu'à tomber sur un tube, à chanter avec plus de force ! Un peu plus de « punch », et ils seront extras ! P. Ch.

JOE HARRIOTT - JOHN MAYER

INDO - JAZZ FUSIONS. Partita. Raga multani. Gana. Acka raga. Subject.

PATHÉ CCTX 240.536 (30 cm - 19,95 F)

Un orchestre de jazz, un quintet hindou avec sitar, tabla, tambura et tout le tremblement, quelques arrangements et voilà le résultat : un hybride curieux manquant de personnalité et qualifié de « psychedelic music ». Les amateurs de jazz, comme les amateurs de sitar seront déçus ; ceux de musique psychédélique, encore plus. Peut convenir aux amateurs d'alchimie.

F.R. C.

SCREAMIN' JAY HAWKINS

I put a spell on you. You're an exception to the rule. I'm not made of clay. All night
DECCA 60.015 M (45 t EP - 9,90 F)

Un disque qui devait s'être égaré en chemin (?). Mais il était nécessaire d'en parler pour ceux qui voudraient sa référence afin de l'acheter. A mi-chemin entre le rock et le rythm'n'blues, Jay chante sa version 67 de son plus grand succès « I put a spell on you ». Qu'on aime ou non, cela ne laisse personne indifférent.

J. B.

LES HESITATIONS

You can't bypass love. You'll never know. She won't come back. I'll be right there.

KAPPKEV 13.037 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Kapp)

Un nouveau groupe de cinq chanteurs comprenant un bon soliste qui intéressera les amateurs de R & B. L'accompagnement sonne très Tamla-Motown, mais thèmes et arrangements ne regorgent pas précisément d'originalité, mis à part l'intro de « You can't bypass love ».

K. M.

KALEIDOSCOPE

Flight from ashiya. Holidaymaker.
FONTANA 267.754 MF (45 t simple - 6,50 F)

Des thèmes assez fascinants, plein de chœurs et d'orgue, typiquement dans le style actuel, « Flower Power » puisqu'il faut l'appeler ainsi ; sans doute l'un des nouveaux groupes les plus valables de cette génération. A suivre.

J. B.

LES KINKS

Tin soldier man. Love me till the sun shines.
PYE P.V. 15.278 (45 t simple - 6,50 F)

Dans la lignée de « Dead end street », « Dandy » et « Waterloo sunset », nos quatre gaillards présentent leur « Tin soldier man ». La mélodie accroche, c'est du typique Kinks. Avis aux amateurs.

J. B.

ROBERT KNIGHT

Everlasting love. Somebody's baby.
MONUMENT 680.007 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Rising Sons).

Un nouveau chanteur « Soul » qui nous provient des studios de Nashville. Une voix douce et des arrangements soignés en font un disque agréable mais pas très original.

K. M.

KOERNER, RAY & GLOVER

BLUES, RAGS & HOLLERS. Linin'track. Ramlin'blues. It's all right. Hangman. Down to Louisiana. Bigger burns. Creepy John. Sun's wail. One kind favor. Go down ol' Hannah. Good time Charlie. Banjo thing. Stop that thing. Snaker's here. Low down rounder. Jimmy Bell.

MODE MDINT 9.194 (30 cm - 16,10 F)

Comme vous l'avez peut-être deviné à l'énoncé des titres, ce sont des blues du sud des États-Unis, interprétés de mains (et bouches) de maîtres par Koerner, Ray & Glover. Tour à tour harmonica, guitare à douze et à ...sept cordes et les trois voix se donnent la réplique pour un récital vraiment enthousiasmant et entraînant. Ce sont trois fortes personnalités bourrées de talent, de naturel et de conviction, et le danseur, comme l'auditeur, y trouvera largement son compte. Vous apprécierez spécialement « Linin'track » où Koerner, Ray & Glover réussissent à chauffer à mort avec pour seul accompagnement un pied qui tape par terre : chapeau ! Et ce sont des Blancs ! A connaître et à faire connaître.

J. V.

BENNY LATIMORE

There she is. It was so nice while it lasted.
ATLANTIC 650.067 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Dade) Benny Latimore, l'organiste de l'orchestre Freddy Scott (disques Marlin), se fait entendre ici en tant que chanteur, entouré de chœurs et d'un accompagnement style Memphis. Bien mais pas transcendant.

K. M.

HERBERT LÉONARD

Pour un peu d'amour. Si j'avais le courage. Une lettre. Elle me donne.
MERCURY 152.099 MCE (45 t EP - 10 F)

Il avait bien débuté. Il trébuche quelque peu pour son second enregistrement avec trois adaptations peu convaincantes. Je ne suis pourtant pas, à priori, contre toute adaptation si on ne se contente pas simplement de copier. Herbert Léonard est un bon chanteur de rythm'n'blues. Qu'on ne nous le gâche pas.

P. Ch.

JERRY LEE LEWIS

Turn on your lovelight. Shotgun man. It's a hang up baby. Holdin' on.
PHILIPS 434.584 BE (45 t EP - 10 F)

Après Little Richard, un autre grand pionnier se met au rythm'n'blues et y réussit très bien. De toute façon, Jerry Lee Lewis est une vedette capable de chanter aussi bien cela que du rock'n'roll ou du country and western. Le titre-choc : « Turn on your lovelight », de Bobbie Bland.

J. B.

MIRIAM MAKEBA

Pata-pata. Ballad of the sad young men. A piece of ground.

REPRISE RVEP 60.112 (45 t EP - 10 F)

« Pata-pata » est bien connu pour son récent succès et cela fait toujours plaisir de savoir que le grand public apprécie Miriam Makeba. « Ballad of the sad young men » est une chanson dans le style « comédie musicale de Broadway », mais pas désagréable du tout. La meilleure est comme par hasard la moins connue : « A piece of ground », dont l'air rappelle « Pastures of plenty » de Woody.

J. V.

BIG MAYBELLE

Mama (He treats your daughter mean). Keep that man.

CBS 2.926 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Rojac)

L'une des vieilles gloires du R & B, Big Maybelle fit son premier enregistrement en 1944 (dans l'orchestre de Christine Chatman). En 1947 elle enregistre chez King sous le nom de Maybelle Smith, puis passe chez Okeh (1952-55), Savoy (1956-59), Brunswick (1962-63), Scepter (1964), Rojac et Chess (1964-67). Il y a un an elle provoqua l'étonnement général en réapparaissant au hit-parade avec une version de « 96 tears ». Cette fois, très bien soutenue par un orchestre moderne, elle reprend le gros tube de Ruth Brown : « Mama » (1952). Le verso est également très réussi. Big Maybelle enfin sur le marché français : il était temps !

K. M.

SCOTT MCKENZIE

Like an old time movie. What's the difference. Chapter II.
C.B.S. 3.009 (45 t simple - 6,50 F)

Moins marquant et moins original que « San Francisco », ce disque n'en est pas moins très agréable à écouter ; La voix de Scott se marie admirablement avec la jolie mélodie de John Phillips, Le « Chapter II » de « Like an old time movie » toujours composé par Scott n'est pas un remake mais une suite au premier. Un bon disque de slows.

Jo. B.

SHAN MILES

Soul people (2 parties)
BANG 670.022 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Shout)

Une exploitation un peu facile du thème « Soul », réalisée sous la direction du pianiste Teddy Vann. La « 2^e partie » comprend chœurs et orchestre ; pour la « 1^{re} partie » on a ajouté un chanteur. Bien, bien, mais faudrait pas trop abuser du procédé. La photo de la pochette où l'on reconnaît Lorenzo Carnegie à l'alto et Onion Miller au ténor (de

l'orchestre Sam & Dave) n'a évidemment rien à voir avec le disque !

K. M.

EDDY MITCHELL

Toi, sans moi. Aie. Toute la ville en parle. Le début de la fin.

BARCLAY 71.220 (45 t EP - 9,73 F)

Deux extraits de l'album « De Londres à Memphis » et deux nouvelles chansons signées par C. Moine et P. Papadiamondis. « Le début de la fin » et « Toi sans moi » sont les morceaux les plus forts de ce super d'Eddy.

J. B.

LES MONKEES

Alternate title. Words. Forget that girl. Pleasant valley sunday.

RCA VICTOR 86.956 M (45 t EP - 9,90 F)

Un groupe pour qui sonne le glas ? C'est ce que certains disent. Les mois à venir seront pleins d'enseignement à ce sujet. Deux succès de l'été. Une bonne note pour « Forget that girl ».

J. B.

LEE MOSES

I'm sad about it. How much longer.
CBS 2.992 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Musicor)

Une bonne voix rauque qui semble un peu gâchée sur des thèmes et arrangements bidons, pourtant signés Lee Moses. Alors M'sieur, à quand quelque chose de sérieux ? Nous ne vous connaissons point, mais à vous entendre, il semble que vous pourriez... non ?

K. M.

LES MUSIC EXPLOSION

We gotta go home. Hearts and flowers.

VOGUE INT. 80.110 (45 t simple - 6,50 F)

Un disque plein d'entrain, très dansant, une véritable explosion musicale ! la face B est excellente également, ce pourrait être un titre des Vanilla Fudge, avec ces solos d'orgue et ces reprises à la basse. Ce disque est l'illustration parfaite des talents d'un groupe qui promet.

Jo. B.

LES NICE

The Thoughts of Emerlist Davsack. Azrial (angel of death).

IMMEDIATE IMF 501 (45 t simple - 6,50 F)

C'est le premier disque des Nice, groupe qui est une révélation de cet été. Comme celui des Music Explosion, la face A est destinée à plaire à tous les publics et la face B est plutôt psychédélique. Très bon disque également.

Jo. B.

NICOLETTA

Je ne pense qu'à t'aimer. Tu m'entendras au bout du monde. Il est mort le soleil. J'en aimais un.
RIVIERA 231.302 (45 t EP - 10 F)

On commence à employer cette voix énorme un peu à tort et à travers, avec un abus des « gueulantes ». Attention, messieurs, au mixage et à la gravure ! Sur un électrophone pas très sensible, toute la face A sonne un peu faux. Et les arrangements ne sont pas toujours justifiés. A part ça, Nicoletta a le vent en poupe. Tant mieux pour elle. Tant mieux pour nous. Il faut croire que la chanson de rythme commence à s'imposer définitivement. Comme je ne veux pas jouer au puriste, j'applaudis. « Il est mort le soleil » est le titre le mieux réalisé, bien mieux que l'adaptation de « How I can be sure » des Rascals. Les programmeurs de radios ne s'y sont pas trompés.

P. Ch.

MARC OGERET

Protestation. Chez moi. Le temps du givre. Le rio vide.

VOGUE EPL 8.513 (45 t EP - 10 F)

Ce disque pas très récent ne nous parvient que maintenant. Il faut quand même en parler parce que Marc Ogeret est un très bon chanteur avec une voix voilée chaude et amicale. Il a débuté en même temps qu'Anne Sylvestre dans les petits cabarets de la Rive Gauche. Ce qu'il chante n'est jamais insignifiant et, sur ce disque, « Protestation » est à ranger à côté des autres belles chansons engagées comme « Le déserteur » et « Blowin' in the wind ».

P. Ch.

PATRICIA

La musique de l'automne. Tous les jours à 4 heures. Leur amour. Et dire.
COLUMBIA ASRF 1.892 (45 t EP - 10 F)

Une sacrée voix pour une chanteuse de seize ans. Une voix qui pourrait en faire une nouvelle Gréco. Une voix qui fait d'elle l'une des seules révélations féminines

de l'année écoulée avec Nicoletta. Michelberger a signé deux pages « La musique de l'automne » et « Et dire » excellentes sur tous les plans ; belle technique vocale, arrangements d'Hubert Rostaing. Mais « Tous les jours à 4 heures » est beaucoup plus commercial et dans la lignée des « Quand on est malheureux » et

MICHEL POLNAREFF

Mes regrets. Miss Blue Jeans. Dame, dame.
DISC'AZ - EP 1.151 (45 t EP - 10 F)

« La poupée qui fait non » fut le premier disque de Michel Polnareff, le premier succès aussi. Depuis les tubes se sont succédés ; « L'amour avec toi », « Sous quelle étoile suis-je né », « L'oiseau de nuit », « Ta ta ta », « Le pauvre guitariste » « Ame câline », « Le roi des fourmis » ; après les premiers prix du Conservatoire en piano et en solfège, le prix de la critique au festival de la Rose de France pour « Love me, please love me », son spectacle à l'Olympia, du 5 au 23 octobre dernier (presque un an après son premier passage au cours du Musicorama du 25 octobre 1966) a prouvé qu'il pouvait, malgré son allure frêle, enlever son tour de chant avec force et brio. Son dernier disque était donc très attendu car nous en avions eu un excellent aperçu à l'Olympia où il chantait : « Mes regrets ».

De ce disque deux titres se détachent et nous montrent deux aspects du talent de Michel Polnareff. Tout d'abord : « Mes regrets », le côté triste, mélancolique, en quelque sorte romantique de Michel ; c'est la fin douloureuse d'un rêve, l'histoire d'un garçon qui vient au mariage de son ex-fiancée et qui n'arrive pas à croire qu'il n'est plus rien pour elle et qui réalise peu à peu qu'elle ne doit plus être qu'un écho en lui.

L'autre titre est « Dame,

dame », chanson teintée d'ironie racontant la recherche d'une « Dame » d'après un dessin ; comme dans « Ame câline » c'est la quête de l'âme sœur, de l'amour à partir d'un idéal bien défini. Le troisième titre du disque est « Miss blue jeans » ; comme dans « L'oiseau de nuit » ou « La poupée qui fait non »... c'est un épisode de sa vie que Michel nous raconte, en effet il a travaillé comme employé dans un bureau d'assurance et Michel écrit ses mémoires en chansons.

Du côté musical il faut remarquer que Michel s'attache toujours à mettre un instrument en valeur dans chacune de ses chansons : pour « Mes regrets » c'est la guitare à 12 cordes qui prime, et pour « Dame, dame » ce sont des instruments aux sonorités indiennes tel le sitar, le tabla, la harpe. C'est à nouveau un très bon disque que Michel Polnareff a réalisé. Notons au passage le nom des deux chefs d'orchestre qui ont accompagné Michel dans ce disque : Jean Bouchety et Richard Hewson.

JOCELYNE BOURSIER



« Est-ce qu'une fille peut dire je t'aime ». J. B.

PETER, PAUL & MARY
ALBUM 1.700. I dig rock' n'roll music. If I had wings. I'm in love with a big blue frog. Whatshername. Bob Dylan's dream. The song is love. Rolling home. Weep for Jamie. No other name. The house song. The great Mandella.

WARNER BROS CLPW 1.540 (30 cm - 19,95 F)

Décidément, ce mois-ci nous sommes dans les trios maîtres ! Le « miracle P, P & M » dont nous avons parlé dans notre N° 11 se poursuit. Aux quatre titres du 45 t chroniqué le mois dernier s'en ajoutent ici huit autres qui sont autant de réussites. On remarquera surtout « Bob Dylan's dream » dont l'accompagnement assez « guthrien » n'est pas pour nous déplaire. Ce qui est formidable et rare chez les folkloristes, c'est que P, P & M s'adaptent rudement bien à l'orchestre. Non vraiment, les deux violoncelles et l'ange (du paradis, bien sûr) n'ont pas fini de nous ravir ! J. V.

LUCILE PIERRE
LES PLUS CÉLÈBRES BALLADES AMÉRICAINES. Nous venons de la terre. Un triste bocage. Pourquoi ces larmes ? Écoutez l'histoire. Tom Bollyn. Mes frères te chasseront. Jefferson liberty. Laissez-vous fléchir. Joe. Par toute la terre. Mary. Cora. Laisse venir le déluge. Cindy.
ARION 30 D 052 (30 cm - 22,90 F)

Une jolie voix, de bons accompagnements, de la bonne musique. Seulement voilà : on n'adapte pas impunément des ballades d'une langue à une autre. Le dira-t-on jamais assez : les adaptations systématiques détruisent les trois quarts du charme des originaux, et puis il faut bien les choisir. Une telle entreprise ne peut servir qu'à ceux qui veulent avoir une idée précise des paroles pour se préparer à l'écoute des originaux. C'est du

moins dans cette vue très juste que Graeme Allwright, par exemple, a fait quelques adaptations : mais qui aura l'honnêteté intellectuelle de suivre ce mode d'emploi ? J. V.

ELVIS PRESLEY
Big boss man. You don't know me.

RCA VICTOR 49.518 (45 t simple - 6,50 F)

Elvis Presley demeure bien le « big boss man » (le grand patron) lorsqu'il veut nous le prouver. C'est ce qu'il fait avec ce titre qui est même monté jusqu'en 2^e position du hit-parade de SLC, catégorie chansons étrangères. « Big boss man » est un blues de Willie Dixon, qu'avait également enregistré les Animals et les Pretty Things et qu'Elvis chante sur un rythme rock. Quant à « You don't know me », c'est le très joli slow de Ray Charles qu'il interprète avec beaucoup de chaleur. J. B.

PSYCHEDELIC
SCOTT MCKENZIE : San Francisco. SIMON & GARFUNKEL : Fakin' it. BOB DYLAN : Most likely you go your way and I go mine. LES BYRDS : Lady friend. LES BUNCH : Don't come back to me. MOBY GRAPE : Omaha. CARL DOUGLAS & THE BIG STAMPEDE : Something for nothing. LES SEVEN SOULS : I'm no stranger. BIG MAYBELLE : Mama she treats your daughter mean. ARETHA FRANKLIN : Take a look. LITTLE RICHARD : Tutti frutti. GEORGIE FAME : Georgie Fame : no thanks. CBS PR 11 (30 cm - 19,95 F) (U.S. Columbia, Okeh, Ode, Rojac)

Excellente sélection, fort bien présentée de quelques-uns des grands noms de la pop music actuelle. Bien entendu ce disque n'est pas pour les « spécialistes », qui possèdent déjà tous les principaux disques de leurs idoles. Mais il existe certainement un vaste public qui ne tient pas absolument à « se farcir » un disque entier par Scott McKenzie, Bob Dylan ou Little Richard et pour qui

le présent échantillonnage viendra à point. Il permet de se familiariser « sans douleur » avec de nouveaux artistes et de nouveaux « sounds ». Avant d'écouter le disque on peut se demander ce qui viennent faire Big Maybelle, Aretha Franklin ou Little Richard au milieu de groupes folk ou hippie. Après écoute, il s'avère que ces artistes amènent un tonus vivifiant. Des interprétations comme celles de Scott McKenzie ou de Aretha Franklin pour lesquelles je n'avais pas été très clément il y a quelques mois, prennent une nouvelle saveur dans ce contexte. C'est preuve de la réussite de ce disque. K. M.

CARLOS PUEBLA
CHANTS CUBAINS. Los guerrilleros colombianos. La O.E.A. es cosa de risa. Carta al « Che » Guevara. CERCLE DU DISQUE SOCIALISTE CDS 6 (45 t EP - 10 F)

Trois chansons d'actualité qui sont des documents pleins d'émotion et de sincérité. Ce n'est pas du tout de la chanson engagée « commerciale » mais un témoignage direct enregistré par Radio-Cuba. Que l'on soit communiste ou non ne change rien à l'affaire, on ne peut rester insensible quand la valeur humaine et artistique est si évidente. J. V.

SHARAN RANI
MUSIQUE CLASSIQUE INDIENNE : Raga Yaman Kalyan. Solo de tabla. Raga Shairavi. VOGUE CLVLX 119 (30 cm - 19,95 F)

La musique indienne est actuellement en vogue dans le monde occidental. On la consomme sans trop bien la comprendre. Pas étonnant car il faudrait des mois, sinon des années pour en saisir les finesses. N'étant pas spécialiste en la matière, je ne suis nullement qualifié pour dire s'il s'agit là d'un enregistrement de valeur mais je fais volontiers confiance à Jean-Claude Chabrier, réalisateur du disque, qui donne des commentaires clairs et concis au dos de la pochette. Sha-

ran Rani joue elle-même du sarod, une sorte de guitare. Elle est assistée de Tapati Choudhouri au tampura (instrument à cordes) et de Faiyaz Khan au tabla (percussion). Cette musique peut sembler monotone à première audition mais on s'y laisse bientôt prendre, sans effort, en la passant comme fond sonore exotique. Acquisition « un peu spéciale », mais qu'on ne regrettera pas. K. M.

SMOKEY ROBINSON & LES MIRACLES
I second that emotion. You must be love.

TAMLA - MOTOWN FT 114 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Tamla)

On peut être crispé par la voix tremblante et efféminée de Smokey Robinson, n'empêche que ses productions (thèmes, arrangements et interprétations) atteignent une classe assez monstrueuse. Le premier titre, par exemple, est vraiment énorme. K. M.

DIANA ROSS & LES SUPRÊMES
In and out of love. I guess I'll always love you. TAMLA-MOTOWN FT 113 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Motown)

Si l'on est très épris de Diana Ross, on aimera, évidemment, car elle est bien en évidence. Mais ceci posé, ne pourrait-on pas lui filer (pour changer) quelques thèmes plus consistants ? K. M.

VALENTINE SAINT-JEAN
Un enfant. Cache-cache. CBS 3.057 (45 t simple - 6,50 F)

Pour son deuxième disque, Valentine Saint-Jean fait preuve d'autant de charme dans l'interprétation que de bon goût dans le choix des titres. « Un enfant » est une chanson inédite et comme par hasard très réussie de Jacques Brel. « Cache-cache » ne l'est pas moins avec les très amusantes paroles de Claude Lemesle, toujours plein d'humour. J. V.

LES SHADOWS
JIGSAW. Tennessee waltz. Prelude in E major.

Cathy's clown. Stardust. Semi-detached Mr. James. Trains and boats and planes. Friday on my mind. Winchester cathedral. Waiting for Rosie. Chelsea boot. Maria Elena. With a hmm hmm on my knee. Green eyes. COLUMBIA SCTX 340.547 (30 cm - 22,90 F)

Deux disques de la part du groupe instrumental qui fut longtemps considéré comme le plus populaire. Un 33 t, « Jigsaw », qui contient outre plusieurs compositions signées Marvin-Welch-Rostill-Bennet, des succès tels « Stardust », « Cathy's clown », « Friday on my mind » et « Winchester cathedral ». Un 45 t dont le titre principal est « To-morrow's cancelled », qui prouve encore la grande technique musicale de nos compères, les Shadows. J. B.

FRANK SINATRA
The world we knew. Somethin'stupid. This is my love. Born free. Don't sleep in the subway. This town. This is my song. You are there. Drinking again. Some enchanted evening. REPRISE CRV 1.022 (30 cm - 26,90 F)

Amalgame de succès déjà parus en France en 45 t, ce 30 cm est un excellent échantillon pour d'autres enregistrements de « Frankie the voice » plus extras et moins connus comme « Sinatra's Sinatra » (arrangements Nelson Riddle), « Sinatra-Basie », et le récent « Francis Albert Sinatra-Carlos Jobim ». Ici, les arrangements de Ernie Freeman sont un régal de subtilités. Je crois qu'il faut le dire et le redire, peu savent comme Sinatra chanter avec cette décontraction et cette aisance. Un certain type de musique, un certain chant bien agréable à écouter tranquillement, un verre en main. P. Ch.

NANCY SINATRA
Lightning's girl. Until it's time for you to go. Get while the gettin's good. Oh lonesome me. REPRISE RVEP 60.111 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Reprise)
Nancy fait un malheur sur certains thèmes et arrangements très spécifiques (« Friday's child », « Jackson », etc.), par ailleurs elle reste curieusement froide, comme du celluloid sans l'allumette. Avec « Lightning's girl » on est proche de l'incendie ; sur les autres thèmes... non ! malgré la présence de Lee Hazlewood sur le dernier. K. M.

PERCY SLEDGE
Cover me. Behind every great man there's a woman. ATLANTIC 650.073 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Atlantic)

Le deuxième titre ressemble beaucoup au fameux « When a man loves a woman », mais cela n'a aucune importance, c'est tellement bien fait qu'on reprend le pied, garanti ! K. M.

SOUL SOUND HOT 12
B.B. KING : Rock me baby. Sweet Sixteen. LITTLE RICHARD : Do you feel it. I'm back. Holy mackerel. Slippin' and slidin'. MARY LOVE : Move a little closer. IKE & TINA TURNER : I wish my dreams would come true. Flee flee fla. LOWELL FULSON : Too many drivers. BOBBY BLAND : Drifting. JOHN LEE HOOKER : Boogie chillun. SOUL SOUND 30.008 (30 cm - 26,90 F) (U.S. Kent, Modern)

Ce disque s'adresse tout particulièrement aux amateurs de R. & B. et, sur le plan musical, il est d'un très bon niveau. Dommage qu'il comporte plusieurs plages déjà souvent éditées à côté d'autres, beaucoup plus rares. Les enregistrements s'échelonnent de 1948 (« Boogie chillun » : le tout premier disque de John Lee Hooker) à 1966 (Ike & Tina Turner). La plage la plus intrigante est « Drifting », que Bobby Bland enregistra vers 1951 à Memphis avec Ike Turner au piano et Matthew Murphy à la guitare. Je n'ai jamais entendu le 78 t original, mais j'ai peine à croire qu'à cette époque Murphy ait pu jouer

le brillant solo de guitare, tout à fait dans le style qui rendra célèbre B.B. King quelques années plus tard... SOUL SOUND est distribué en France par IRAMAC, 17 bis, rue des Tilleuls, 92-Boulogne-sur-Seine. Tél. : 408-59-62. K. M.

VINCE TAYLOR
L'ÉPOPÉE DU ROCK. Sweet little sixteen. 20 Flight rock. Shaking allover. Blue jean bop. Mean woman blues. C'mon everybody. Ready Teddy. Long tall sally. Lovin'up a storm So glad you're mine. Hello Marie Lou. Memphis Tennessee. BARCLAY 820.149 (30 cm - 19,95 F)

Vince Taylor fut l'un des importateurs du rock'n'roll en France il y a cinq ans. Aujourd'hui, il fait encore de nombreux galas. A l'issue de la récente tournée qu'il fit dernièrement, Barclay a réédité plusieurs classiques qu'il enregistra entre 1962 et 1965 dont « Sweet little sixteen » et « Memphis Tennessee ». Un titre inédit pourtant, « Hello, Marie Lou » qui fut un succès pour Rick Nelson. Voilà un album que tout « pionnier » se doit de posséder s'il n'a déjà tous ces titres. J. B.

LES TEMPTATIONS
It's you that I need. Don't send me away. TAMLA-MOTOWN FT 110 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Gordy)

Des thèmes bien faibles empêchent les Temptations de se montrer ici sous un jour favorable. On attend d'eux mieux que du « pas mal ». K. M.

JOE TEX
Woman like that, yeah. I'm going and get it. ATLANTIC 650.057 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Dial)

Deux très bons titres par l'un des plus sévères chanteurs « soul » qui soient. Sur le second thème, un boogie rapide (genre Little Richard) c'est l'orchestre régulier de Joe Tex qui l'accompagne. Record like that, yeah ! K. M.

TOMORROW
Revolution. Three little joly dwarfs ODÉON FO 105 (45 t simple - 6,50 F)

Un groupe Flower Power, dont le chanteur est déjà bien connu puisqu'il s'agit de Keith West qui a fait beaucoup parler de lui, il y a quelque temps, avec son « Teenage Opera ». « Revolution » plaira aux adeptes du mouvement hippie. Extra dans le genre. J. B.

LES TROGGS
Love is all around. When will the rain come. FONTANA 260.111 MF (45 t simple - 6,50 F)

« Love is all around », face principale, est une composition du chanteur Reg Presley. La mélodie n'accroche pas du premier coup, puis l'on s'y habitue. C'est un slow que Reg chante avec chaleur et conviction, accompagné par les trois autres Troggs et des violons. Le titre devrait permettre aux Troggs de se maintenir parmi les meilleures ventes de groupes anglais en France. J. B.

ANNE VANDERLOVE
Les fusils. Eva. Ballades en novembre. Notre maison. Les marais. La princesse, la rose et le tambour. Les petits cafés. Dites-moi. Le temps du givre. La châtelaine. La rose et le vent. PATHÉ SPTX 340.499 (30 cm - 22,90 F)

Comment peut-on, en 1968, écrire des chansons en s'inspirant de poètes et musiciens, délicats s'il en fut jamais, qui font partie de toute une histoire littéraire dont nous n'avons pas à rougir ? Au nom de cette sacro-sainte « qualité » dont elles se recommandent, au nom d'une actualité toute aussi digne de poésie, il faut critiquer ces chansons-là, sans tomber pour autant dans un avant-gardisme hasardeux. Elles relèvent de la pré-histoire de la pop-musique. Allumer sa gitane en frottant deux silex entrerait dans le même ordre d'idée. Ne peut-on une fois pour toute abandonner cette notion de « chanson de

qualité » qui fait plus de mal que de bien, même si cela doit donner, comme ici, d'assez bons résultats, pour ouvrir les yeux définitivement sur l'époque et les spectacles quotidiens qui nous entourent? Voilà la vraie voie. Voyez Dutronc. Voyez Gainsbourg. P. Ch.

WHO

I can see for miles. Mary-Ann with a shaky hand. POLYDOR 421.160 (45 t simple - 6,50 F)
Encore un simple des Who qui vaut la peine; Keith Moon, le batteur se donne beaucoup dans « I can see for miles », où Pete Townshend (soliste et compositeur) se joint à Roger Daltrey pour le chant. Les deux faces sont typiques d'eux et ne déçoivent pas leurs fans. J. B.

DES RELIURES ROCK & FOLK

A vendre 9 F. (au bureau) ou 10,75 F. (Franco de port), reliures pratiques permettant de rassembler une année de Rock & Folk. Commandes reçues au Journal.

Dans Jazz-Hot de décembre (toujours en vente)...

BORIS VIAN
un dossier unique

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à Rock & Folk à compter du n° pour : — six mois soit six numéros (1)
— un an soit douze numéros (1)

Nom et prénom :

Adresse :

Veuillez m'envoyer le n° spécial ÉTÉ 1966 - le n° 1 - le n° 2 - le n° 3 - le n° 4 - le n° 5 - le n° 6 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 9 - le n° 10 - le n° 11 - le n° 12 - le n° 13 (1). Je joins 2 F. 50 par exemplaire (3 F. pour l'étranger).

Je verse la somme de aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire (1), par virement ou mandat au compte chèque postal Paris 1964-22 (1).

(1) Rayez les mentions inutiles.

FRANCE : 6 mois : 13 F. F. — 1 an : 25 F. F.
BELGIQUE : 6 mois : 160 F. B. — 1 an : 300 F. B.
SUISSE : 6 mois : 16 F. S. — 1 an : 30 F. S.
AUTRES PAYS : 6 mois : 18 F. F. — 1 an : 35 F. F.

PETITES ANNONCES

5 F. la ligne

• Vends guitare élect. 12 cord. Harmony, 2 mic. Ét. neuf, coffret 1 000 F. Fauchâtre, 97, bd Daunou, 82 - Boulogne.

• The reardeard's men (cherche organiste ou soliste non débutant avec bon matériel). Tél. MEN 83-52. 18 h/20 h.

• Guitariste rythmes tous genres recherche groupe amateur. Ecr. M. RABORY, 51, bd Saint-Jacques, Paris-14^e.

• Pour former un duo LES DUPLICATAS, imprésario cherche un garçon blond aux yeux bleus, 18/20 ans, et un autre, un noir, même âge. Se présenter ou écrire avec photos à Reney Deshauteurs, 33, rue de Clichy, Paris (Reney est le chorégraphe qui a réglé les danses du dernier show de Johnny à l'Olympia. LES DUPLICATAS bénéficieront ainsi d'un stage de danse-scénique par Reney « in person ».)

• A vendre batterie Ludwig complète, parfait état. Pour tout renseignement Tél. Jean Pierre 253-87-57.

• CENTRE NATIONAL DU SPECTACLE forme professionnels théâtre, cinéma, music-hall CREA-

TION, MISE EN SCÈNE, TOUR DE CHANT. Club des Capucines, 39, bd des Capucines. OPE 00-69.

• Importation directe des USA dans un délai de 4-5 semaines, des enregistrements Sun inédits en France de : Jerry Lee Lewis, Roy Orbison, Carl Perkins, Billy Riley, Sonny Burgess, Ray Smith, Warren Smith. Pour tous renseignements : Écrire à Georges Collange, 10, av. Paul-Delorme, 01 - Sathonay Camp, J. Louis.

• Gr. Soul-R'n'B, recherche urgence 1 sax-ténor + 1 trompette + 2 Vocalistes noires. Tél. : 283-29-49 J. Louis.

• Je cherche trois jeunes un peu fous, bassiste, 1 soliste et 1 batteur. Pour tout renseignement à M. Christian Dupont, 10, rue de Tremolle, Paris-8^e.

• Un méconnu du vrai Rock. BURT BLANCA FAN-CLUB, rue de la Foire, 36 - ISSOUDUN. 1 disq + 1 carte de membre contre 7 F par mandat-carte.

• VéloMOTEUR « MOTOBI » 11.000 km. Mars 65. 4 vitesses. Prix à débattre. Ecr. au journal qui transmettra.

• A la « BOURSE AUX DISQUES », vous pourrez, pour une cotisation de 33 F, échanger tous vos disques. Venez 400, rue St-Honoré, Paris 1^{er} (Métro Madeleine ou Concorde), 1^{er} étage.

• Leçon batterie technique et jazz (également par correspondance). Piano, Orgue électrique, Solfège, Théorie. Enseignement d'orchestre pour tous instrumentistes et chanteurs. F. Vetti, B.P. 29, St-Mandé (Seine). Tél. : 328-81-24.

• A vendre n° spécial d'été 1966, n° 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 13 de « Rock & Folk ». Envoyer 2,50 F. pour la France et 3 F. F. pour l'étranger, par exemplaire, aux Éditions du Kiosque, 14, Rue Chaptal, Paris-9^e. C.C.P. Paris 1964-22.

SOMMAIRES :

Articles parus dans le n° 9 : Simon & Garfunkel, Claude Chebel, les Hamsters, Procol Harum, les Yardbirds, Londres Psychedelic, Salvador Dali, Long Chris, Elvis Presley I, Joan Baez, les Walker Brothers, les Beatles, Otis Redding et Carla Thomas, Gerry Beckles et Ritchie Valens.

Articles parus dans le n° 10 : Eric Charden, Easy Beats, les Troubadours, la Rose de France d'Antibes, Small Faces, Alain de Sédouy, Saint-Tropez blues, Bob Dylan, Dick Rivers, Elvis Presley II, Marie Laforêt, les Beatles, le LSD, Percy Sledge I et Louis Armstrong.

Articles parus dans le n° 11 : Festival Pop de Monterey, Herbert Léonard, Le Kingset, Gil Now, Miles Davis, Sarah Vaughan, Festival de folk de Cambridge, La « postermania », Patricia, Brian Epstein, Les Hippies (1^e Les grandes vacances), Peter, Paul et Mary, James Brown, Elvis Presley III, Gene Vincent, Percy Sledge II, Pierre Perret, Monty, Jean-Christophe Averty, B.B. King et Jackie Wilson.

Articles parus dans le n° 12 : Scott McKenzie, Procol Harum, le dossier du 45 t simple, les Bee Gees, Anne Vanderlove, Johnny Burnette, Les Mothers of Invention I, le show de James Brown, Johnny Hallyday, le vrai folk US, Eric Burdon et les Animals, Nana Mouskouri, les Hippies (2^e Mais qui a tué Hippie?), Elvis Presley IV et Little Richard.

Articles parus dans le n° 13 : Stevie Wonder et Vigon, Sam and Dave, Linda Carr, Little Charles, Arthur Conley, Sonny Terry et Brownie McGhee, Dillard Crume, Koko Taylor, Long John Baldry, The Sandy Coast, Noël Deschamps, Les Bee Gees, Joan Baez, Scott Mc Kenzie, Gene Vincent, Les Soft Machine, La Musique Hippie, Klein, Paris Jazz Festival, Archie Shepp, Françoise Hardy, Les Mothers of Invention, Boris Vian.

3^f LA CASSETTE ENREGISTRÉE
350 F LE MINICASSETTE
renseignements contre I F 20
LOCA 7 CLUB
54, fg Montmartre, Paris (9^e)

Stimer
MICROS : bango, guitare & chanteur
Chambre de VIBRATO
STIMER
11 rue de la convention
SARTROUVILLE
962 20 25




instruments
de
musique

HENRI
SELMER
PARIS

SAG-PARIS 2890

DOCUMENTATION SUR DEMANDE : 18, RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, PARIS 11^e, TÉL. : 023-09-74